N° 106

Fiction

Septembre 1962.

SCIENCE - FICTION

FANTASTIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Lucien Lepiez.

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris*-9e (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris*-9e (TRI. 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le numéro : France, 1,60 NF ; Belgique : 23 FB ; Maroc : 185 FM.
ABONNEMENTS. — 6 mois : *France et Union Française, 8,70 NF ; Etranger, 9,90 NF.*
1 an : — — — *16,80 NF ;* — *19,20 NF.*

Nouvelles des auteurs de ce numéro

PHILIP JOSÉ FARMER

Prométhée

Le mois dernier vous avez vu John Carmody — moine du futur — être la victime d'une étrange aventure dans un zoo. Un horowitz (oiseau géant et intelligent, originaire de la planète Féral) avait profité de ce qu'il était inconscient pour pondre sur lui un œuf, fixé comme une sangsue à sa poitrine (1). *Dans ce second et dernier épisode, Carmody se rend sur Féral pour attendre la couvaison et l'éclosion de ce parasite d'un nouveau genre... Ce qui donne l'occasion à l'auteur d'aborder certains des problèmes métaphysiques qui le touchent.*



Le voyageur avec un œuf en excroissance sur la poitrine descendit du spationef.

Dans la lueur de l'aube, le *veldt* de la planète Féral évoquait vaguement une plaine africaine avant la venue des hommes blancs. Il y croissait une herbe jaune, haute de trente centimètres. Çà et là, se dressaient de grands arbres aux troncs massifs, isolés ou par bouquets de cinq à trente. On voyait partout des troupeaux d'animaux. Ils broutaient l'herbe ou s'abreuvaient à une mare, quatre cents mètres plus loin. A cette distance, certains ressemblaient à des antilopes, des gnous, des girafes, des cochons et des éléphants. Il y avait aussi d'autres créatures qui donnaient l'impression d'émerger de l'ère terrestre du pliocène. Et d'autres aussi qui n'avaient pas de parallèles terrestres.

— « Ce ne sont pas des mammifères, » dit une voix derrière l'homme à l'œuf fixé sur la poitrine. « Ce sont des descendants à sang chaud des reptiles. Mais pas des mammifères. »

Celui qui avait parlé avança à la hauteur de John Carmody : c'était le docteur Holmyard, sapientologue et zoologiste, chef de l'expédition. Un grand homme d'un mètre quatre-vingts environ, au corps maigre et au visage plus maigre encore, avec des cheveux châtain qui avaient été autrefois d'un beau roux.

« Les deux précédentes études ont établi que les mammifères n'ont jamais fait leur apparition, ou bien ont été exterminés très vite. Apparemment, les reptiles et les oiseaux ont brûlé les étapes dans la course à l'évo-

(1) Voir « **L'œuf** ». dans notre numéro d'août.

lution. Mais ils occupent la place écologique que les mammifères tiennent sur la Terre. »

Carmody était un petit bonhomme tout rond, avec une grosse tête et un long nez pointu. La paupière de son œil gauche avait tendance à tomber. Avant de quitter le spationef, il portait un froc de moine.

Holmyard désigna un groupe d'arbres au nord, à un kilomètre cinq cents de distance.

« Voici votre future résidence jusqu'à ce que l'œuf éclose, » dit-il. « Et si vous voulez rester après, nous en serons très heureux. »

Il fit un signe aux deux hommes qui étaient sortis avec lui de la fusée et ils s'approchèrent de Carmody. Ils lui enlevèrent sa tunique et fixèrent une ceinture transparente autour de sa proéminente bedaine. Puis ils lui adjoignirent par devant un *sporran* à la mode écossaise, mais en plumes à raies rouges et blanches. Sa tête rasée fut coiffée d'une perruque avec une haute crête de plumes rouges et blanches. Puis un faux bec terminé par des dents fut ajusté sur son nez. Sa bouche, toutefois, restait libre. Enfin, une tournure d'où émergeait une queue de plumage rouge et blanc fut assujettie par derrière à la ceinture.

Holmyard tourna autour de Carmody. Il secoua la tête.

« Ces oiseaux, en admettant que ce soit des oiseaux, ne s'y laisseront pas prendre si jamais ils vous regardent de près. Mais votre silhouette générale est assez convaincante pour vous permettre de vous approcher suffisamment d'eux avant qu'ils s'aperçoivent de la supercherie. Alors, leur curiosité sera peut-être assez éveillée pour qu'ils vous laissent vous joindre à eux. »

— « Et s'ils attaquent ? » demanda Carmody.

Malgré la gravité de ce qui pouvait arriver, il souriait. Il se trouvait tellement ridicule sous ce déguisement de coq pour bal masqué.

— « Nous avons déjà placé le microphone dans votre gorge, » répondit Holmyard. « Le transmetteur est plat et adapté à la forme de votre crâne. Vous criez au secours et nous accourrons. N'oubliez pas de fermer l'émetteur quand vous ne l'utilisez pas. La charge ne dure que cinquante heures. Mais vous trouverez de quoi la renouveler dans la cachette. »

— « Vous allez établir votre camp à huit kilomètres au sud d'ici ? Puis le vaisseau s'en ira ? » dit Carmody.

— « Oui. N'oubliez pas : si vous... je veux dire, après votre installation, revenez à la cache chercher les caméras ; vous les placerez aux endroits les plus favorables pour filmer les horowitzs. »

— « J'aime ce *si*. » remarqua Carmody.

Il regarda sa destination à l'autre bout de la plaine puis serra la main des autres.

« Dieu vous garde ! » dit le petit moine.

— « Vous aussi, » répondit Holmyard en lui secouant la main avec chaleur. « Vous rendez un grand service à la science, John. Peut-être à l'humanité. Et aussi aux horowitzs. N'oubliez pas ce que je vous ai dit. »

— « Parmi mes nombreux défauts ne figure pas une mauvaise mé-

moire, » déclara John Carmody. Il fit demi-tour et partit à pied à travers le *veldt*. Quelques minutes plus tard, le grand vaisseau s'éleva sans bruit à une hauteur de six mètres, puis mit le cap vers le sud.

Petit homme solitaire, ridicule dans son plumage d'emprunt, ressemblant moins à un homme qu'à un coq qui a perdu un combat et se sentant à ce moment-là dans les mêmes dispositions, John Carmody progressait dans l'herbe. Il portait des souliers transparents à peu près invisibles, mais grâce auxquels les cailloux sur lesquels il butait parfois ne le blessaient pas.

Un troupeau de créatures équines s'arrêta de paître pour le regarder, et humer l'air. Elles étaient à peu près de la taille de zèbres et complètement dépourvues de poils. Leur peau était lisse et jaunâtre, tachetée de carrés roux. Privés de queue, ces animaux n'avaient aucune arme de défense contre les mouches qui pullulaient autour d'eux, mais de leurs longues langues de serpent, unifides, ils balayaient les importunes sur les flancs de leurs voisins. Ils s'ébrouaient à la manière des chevaux et hennissaient. Après avoir examiné Carmody pendant environ une minute, ils se dispersèrent brusquement et s'enfuirent à une centaine de mètres. Puis ils opérèrent un quart de tour comme une troupe disciplinée pour le dévisager de nouveau. Il jugea que c'était peut-être son odeur inconnue qui les avait inquiétés, et il espéra que les horowitzs ne s'en choqueraient pas, eux aussi.

Il commençait déjà à penser qu'il avait été stupide d'accepter cette aventure. Surtout quand une énorme créature, à qui il ne manquait que de grandes défenses pour ressembler à un éléphant, leva sa trompe et barrit dans sa direction. Toutefois, l'animal se mit aussitôt à faire tomber des fruits d'un arbre et ne lui prêta plus aucune attention.

Carmody poursuivit sa marche, non sans jeter de nombreux coups d'œil en biais pour s'assurer qu'il conservait son air d'indifférence. Entre-temps, son optimisme caractéristique avait repris le dessus. Et il se disait qu'il avait été conduit vers cette planète pour un but bien défini. Quel but ? Il l'ignorait. Mais il savait de source sûre Qui l'avait envoyé.

La cascade d'événements qui l'avait amené ici était composée d'une trop étrange succession de faits pour n'être qu'une série de coïncidences. Ou, du moins, il le croyait. Un mois auparavant, il avait été heureux de n'être qu'un simple moine travaillant dans le jardin du monastère de l'ordre de St. Jaïre dans la ville de Quatre-Juillet, en Arizona (Amérique du Nord). Puis, son abbé lui avait dit qu'il devait se rendre dans une paroisse de la planète de Wildenwooly. Et c'est alors que ses ennuis avaient commencé.

D'abord, on ne lui avait donné ni argent pour payer son passage sur un astronef, ni lettres d'introduction ou d'identification, ni la moindre indication. On s'était borné à lui dire de partir immédiatement. Il n'avait même pas assez d'argent pour prendre le car qui l'aurait emmené au spatioport,

à la lisière du dôme urbain. Il était parti à pied et, comme cela paraissait être son destin où qu'il aille, il ne s'était tiré d'un mauvais pas que pour retomber dans un autre. Finalement. il avait échoué dans le parc de la ville où il avait été jeté par un chenapan dans un fossé en bordure du zoo municipal. A ce moment, un horowitz femelle, oiseau géant de la panète Féral, avait sauté dans le fossé et, le maintenant à terre avec sa patte, avait pondu un œuf sur sa poitrine. Carmody s'était ensuite échappé de la fosse, mais pour s'apercevoir que, de l'œuf, avaient émergé des vrilles de chair qui fixaient celui-ci solidement sur sa poitrine.

Quand les autorités du zoo avaient découvert Carmody, elles lui avaient expliqué que la femelle horowitz, quand elle n'avait pas de mâle ou d'autre femelle à portée, sur qui pondre ses œufs, les déposait sur un hôte. Carmody avait eu la malchance — ou, du point de vue des zoologistes, la chance — de se trouver là. La chance, parce qu'ils auraient maintenant l'occasion d'étudier de près le développement de l'embryon dans l'œuf et la manière dont il tirait de son hôte sa subsistance. De plus, si Carmody voulait aller sur Féral et essayer de passer pour un horowitz, il fournirait aux zoologistes des renseignements inestimables sur ces oiseaux. Les zoologistes croyaient que les horowitzs étaient les plus intelligents des êtres non sensibles de la galaxie. On allait même jusqu'à émettre l'hypothèse qu'ils étaient assez évolués pour avoir un langage. Carmody accepterait-il de collaborer avec les zoologistes s'ils payaient son voyage à Wildenwooly une fois cette étude terminée ?

C'est ainsi que le petit homme solitaire était venu dans le *veldt* où il s'avançait avec un œuf à coque épaisse comme du cuir branché sur son circuit sanguin. Il était plein d'une appréhension que même ses prières ne réussissaient pas à calmer.

Des bandes de milliers d'oiseaux volaient en l'air. Une créature grande comme un éléphant, mais avec un long cou et quatre cornes bossuées sur son museau, broutait les feuilles d'un arbre. Elle ne prêta aucune attention à Carmody. Aussi celui-ci continua-t-il tout droit sur sa lancée, passant à moins de cinquante mètres de l'animal.

Puis, des hautes touffes d'herbe, émergea un animal qu'il reconnut aussitôt pour être l'un des grands carnivores. Il était de la couleur et de la taille du lion, et sa conformation était très léonine. Toutefois, il n'avait pas de poils. Son masque félin se crispa en un grognement silencieux. Carmody s'arrêta et fit demi-tour pour lui faire face. Sa main se glissa à travers les plumes de sa queue et se referma sur la crosse du revolver qui y était caché.

On l'avait mis en garde contre ce type de carnivores.

— « Ils ne vous attaqueront que s'ils sont très affamés, ou trop vieux pour attraper une proie plus rapide, » avait dit Holmyard.

Cet animal ne paraissait pas vieux, ses flancs étaient lisses. Mais Carmody pensa que, si son tempérament était aussi méchant qu'il en avait l'air, il pouvait attaquer simplement parce qu'il était contrarié.

Le léonide le regarda en clignant les paupières et bâilla. Carmody commença à respirer plus aisément. La bête s'assit et l'examina, absolument

comme un chat curieux à la taille gigantesque. Avec lenteur, Carmody prit du champ.

Le pseudo-lion ne fit aucun mouvement pour le suivre. Carmody se félicitait quand, sur sa gauche, quelque chose jaillit d'une touffe d'herbe.

Il vit que c'était un petit horowitz, mais il n'eut pas le temps de l'examiner. Le léonide, aussi surpris que Carmody, s'élança à la poursuite du fuyard. L'horowitz poussa un cri de terreur. Le léonide rugit. Son allure s'accéléra.

Tout à coup, de la même touffe d'où avait émergé le jeune oiseau, bondit un adulte. Il était armé d'un gourdin. Bien qu'il ne fût pas de taille à lutter avec le carnivore, il courut vers lui en brandissant son gourdin dans une main semblable à une main humaine, avec force clameurs.

Entre-temps, Carmody avait sorti le pistolet de son étui et dirigé sur le léonide une volée de balles. Le premier projectile explosa dans le sol à moins d'un mètre de la créature ; les autres lui mitraillèrent le flanc. L'animal tourna plusieurs fois sur lui-même, puis tomba.

L'horowitz adulte laissa choir sa massue, saisit le jeune oiseau dans ses bras et se mit à courir vers le bosquet où il vivait, à six cents mètres de là.

Carmody haussa les épaules, rechargea son arme et reprit sa marche.

— « Peut-être tirerai-je parti de cet incident, » se dit-il à haute voix. « S'ils sont capables de gratitude, je devrais être reçu à bras ouverts, mais ils peuvent aussi avoir tellement peur de moi qu'ils se livrent à une attaque en masse. Bah ! nous verrons bien ! »

⁂

Quand il arriva près du petit bois, les branches des arbres foisonnaient de femelles et de jeunes. Les mâles s'étaient postés devant le bois. L'un d'eux, évidemment un chef, précédait le groupe. Carmody n'en aurait pas juré, mais il pensait que c'était celui qui s'était enfui avec le petit.

Le chef était armé d'un bâton ; il avança d'un pas raide et lent vers lui. Carmody s'arrêta et se mit à parler. Le chef s'arrêta aussi et pencha la tête de côté pour écouter à la manière des oiseaux. Il offrait toutes les caractéristiques de son espèce, mais en plus grand ; il avait presque deux mètres dix de haut. Ses pieds avaient trois doigts ; ses pattes étaient proportionnées pour supporter son poids ; son corps ressemblait à celui d'une autruche. Mais il n'avait pas d'ailes, même rudimentaires. Il avait des bras bien développés, cinq doigts aux mains, encore que ces doigts fussent beaucoup plus longs que ceux des hommes. Son cou était épais ; sa tête grosse avec un crâne bien développé. Les yeux bruns étaient placés sur le devant de la face, comme chez les humains ; le bec corvin était petit, bordé de dents aiguës, et noir. Le corps était lisse, à l'exception de plumes à raies rouges et blanches à partir des reins, derrière et sur la tête. Celle-ci était surmontée d'une grande crête de plumes, et autour des oreilles il y avait des plumes raides, comme chez le grand-duc, destinées à capter les sons.

Carmody écouta pendant une minute la voix du chef et de ceux qui le suivaient. Il ne put discerner aucun système d'articulation, aucun rythme particulier, aucune répétition de mots. Pourtant, ils prononçaient bien des syllabes et leur langage avait quelque chose de familier.

Au bout d'un moment, il reconnut ce que c'était et fut stupéfait. Ces êtres s'exprimaient comme un bébé au stade du gazouillis. Ils montaient et descendaient la gamme des phonèmes au hasard, se répétant parfois, mais plutôt rarement.

Carmody leva lentement la main pour ne pas les effrayer par un geste brusque. Il fit glisser en place le volet de contact de l'émetteur ajusté à son crâne, sous sa crête, permettant aux zoologistes d'entendre la scène dans leur camp.

Il parlait bas, sachant que le microphone placé dans sa gorge reproduirait clairement sa voix à ceux qui étaient à l'écoute. Il décrivit la situation, puis dit :

— « Je vais aller parmi eux. Si vous entendez un fort craquement, ce sera un gourdin qui me fendra le crâne. Ou vice-versa ! »

Il se mit en route, pas directement vers le chef, mais à côté. Le gros horowitz se retourna, mais ne fit aucun geste menaçant avec son bâton. Carmody continua à avancer, mais il avait la chair de poule quand il cessa de voir le chef. Il avait marché droit sur les horowitzs rassemblés. Ils s'écartèrent, la tête penchée, émettant de leur bec aux dents pointues leur gazouillis enfantin.

Il traversa leur groupe et arriva sans encombre au milieu du bouquet d'arbres qui ressemblaient à des cotonniers. Là, les femelles et les jeunes l'examinèrent. Les femelles étaient identiques aux mâles à tous égards, mais elles étaient plus petites et leurs crêtes étaient brunes. Presque toutes portaient des œufs sur la poitrine ou de très jeunes petits dans les bras. Ceux-ci étaient couverts de la tête aux cuisses d'un duvet doré comme les poussins. Les enfants plus âgés avaient perdu leur duvet. Les femelles adultes paraissaient aussi perplexes que les mâles, mais les enfants semblaient n'éprouver qu'un sentiment de curiosité. Les plus vieux d'entre eux grimpèrent dans les branches au-dessus de lui et le contemplèrent. Eux aussi babillaient comme des bébés.

Un instant après, un horowitz pas encore adulte, une femelle d'après sa crête brune, descendit et s'approcha lentement de lui. Carmody mit sa main dans la poche dissimulée sous les plumes de sa queue et en sortit un morceau de sucre. Il y goûta lui-même pour montrer qu'il n'était pas empoisonné, puis il le tendit sur sa paume ouverte en émettant des onomatopées amicales. La jeune fille — il considérait déjà ces êtres comme des humains — saisit le cube et retourna vivement vers le tronc d'arbre. Là, elle tourna le bout de sucre en tous sens, tâta sa texture de l'extrémité des doigts, puis effleura le cube du bout de la longue et large langue.

Elle eut l'air ravi. Ce qui surprit Carmody, car il n'avait pas cru possible que des expressions humaines puissent apparaître sur un visage aussi

avien. Mais ce visage était large et plat, bien couvert de muscles et capable comme celui des hommes de traduire un sentiment.

La jeune fille mit le cube entier dans son bec et parut contente. Puis elle se tourna vers le gros horowitz — qui s'était approché d'eux — et émit une série de syllabes. Sa voix reflétait un plaisir évident.

Carmody tendit un autre morceau de sucre au chef qui le prit et le glissa dans son bec. Et sur sa figure se lisait aussi le contentement.

Carmody dit tout haut. à l'intention des hommes du camp :

— « Mettez une bonne provision de sucre dans la cache, » dit-il, « ainsi que du sel. Il y a des chances que ces gens soient privés aussi de sel. »

— « Ces gens ! » s'écria la voix fantomatique dans son oreille. « Carmody, ne vous laissez pas aller à l'anthoromorphisme avec ces créatures ! »

— « Vous ne les avez pas vues, » répliqua Carmody. « Vous garderiez peut-être un détachement de zoologiste, moi pas. Celui qui agit comme un humain est un humain. »

— « O. K., John. Mais quand vous faites un rapport, bornez-vous à décrire sans chercher à interpréter. Après tout, je suis un être humain et, par conséquent, sensible à la suggestion. »

Carmody sourit et rétorqua :

— « O. K. Ah ! les voilà qui se mettent à danser. Je ne sais pas ce que signifie cette danse, si elle est instinctive ou s'ils l'ont inventée. »

Pendant que Carmody parlait, les femelles et les jeunes étaient descendus des arbres ; ils formèrent un demi-cercle et se mirent à battre des mains en mesure. Les mâles s'étaient rassemblés devant eux et, à présent, ils sautillaient, bondissaient, tournaient, s'inclinaient et se dandinaient, genoux pliés comme des canards. Ils poussaient des cris étranges et de temps à autre battaient des bras et sautaient en l'air comme s'ils simulaient le vol des oiseaux. Au bout de cinq minutes environ, la danse cessa, et les horowitzs se rangèrent en file indienne. Le chef, en tête, se dirigea vers Carmody.

— « Oh ! oh ! » dit Carmody. « Je crois que nous assistons à la formation de la première queue dans la non-histoire de ces gens-là. A part que c'est pour du sucre et non du pain qu'ils font la queue ! »

— « Combien sont-ils ? » demanda Holmyard.

— « Environ vingt-cinq. »

— « Avez-vous assez de sucre ? »

— « A condition de casser les morceaux et de leur en donner à chacun un petit bout. »

— « Essayez, John. Pendant ce temps, nous irons en jeep déposer d'autre sucre dans la cache. Vous pourrez les y emmener après notre départ. »

— « Oui, si c'est faisable. Pour le moment, ce qui m'inquiète, c'est leur réaction lorsqu'ils ne recevront pas un morceau de sucre entier. »

Il se mit à faire de très petits bouts et à en placer un dans chaque paume tendue. Chaque fois, il disait : « Sucre. » Quand la dernière créature de la

file, une mère avec un enfant tout duveteux dans les bras, avança la main, il ne lui restait plus qu'un seul fragment.

— « C'est un miracle, » dit-il en soupirant de soulagement. « J'avais juste le compte. Ils sont retournés, je pense, à leurs occupations normales. A l'exception de leur chef et de quelques enfants. Ceux-ci, vous les entendez ? m'étourdissent de leur pépiement. »

— « Nous enregistrons les sons, » dit Holmyard. « Nous essaierons ensuite de les analyser pour déterminer s'ils ont un langage. »

— « Je sais que vous êtes obligés de procéder de façon scientifique, » répliqua Carmody, « mais j'ai de l'oreille, comme tous les gens qui ont la parole facile, et je peux vous dire tout de suite qu'ils n'ont pas de langage. Pas au sens où nous en avons un, en tout cas. »

Quelques minutes plus tard, il reprit :

« Rectification. Ils ont au moins un début de langage. Une des petites filles vient de s'approcher, la main tendue, en disant : « Sucre. » Reproduction parfaite de notre langue, si vous passez sur le fait que le son ne provient pas d'une bouche humaine. On aurait dit un perroquet ou une corneille. »

— « Je l'ai entendue ! C'est absolument significatif, Carmody ! Si elle a pu faire la corrélation aussi rapidement, elle doit être capable d'une pensée symbolique. » Il ajouta, sur un ton plus modéré : « A moins que ce ne soit accidentel, évidemment. »

— « Nullement accidentel. Avez-vous entendu l'autre enfant en demander aussi ? »

— « Faiblement. Pendant que vous les observez, essayez de leur apprendre d'autres mots. »

Carmody s'assit à l'ombre d'un gros arbre, car le soleil commençait à rendre l'air brûlant. L'arbre avait une épaisse écorce rugueuse comme un cotonnier, mais il portait, sur les branches hautes, des fruits qui de loin ressemblaient à des bananes. La jeune fille lui en apporta un qu'elle offrit en disant : « Sucre. »

Carmody désirait goûter le fruit, mais il estimait peu honnête de le prendre sans lui donner ce qu'elle demandait. Il opina négativement du chef ; il ne s'attendait d'ailleurs pas à ce qu'elle comprenne son geste. Elle pencha la tête de côté et son visage exprima le désappointement. Néanmoins, elle ne retira pas le fruit. Et après qu'il eut la certitude qu'elle avait compris qu'il manquait de sucre, il accepta le cadeau. Il fallait cogner la coque contre l'arbre pour la casser et elle se séparait par le milieu où il y avait un sillon. Il savoura une bouchée et annonça à Holmyard que la chair ressemblait à une combinaison de pomme et de cerise.

— « Ils ne se nourrissent pas uniquement de ces fruits, » ajouta-t-il. « Ils mangent les pousses tendres d'une plante qui rappelle le bambou. J'ai également aperçu un horowitz qui attrapait et mangeait un petit animal du genre rongeur sorti de dessous une pierre qu'il avait retournée. Ils s'épouillent les uns les autres et mangent les insectes qu'ils trouvent autour des racines de l'herbe. J'en ai vu un essayer d'attraper un oiseau qui picorait les pousses de bambou.

» Oh ! le chef frappe le sol de son gourdin. Ils cessent tout ce qu'ils faisaient et s'assemblent autour de lui. On dirait qu'ils se préparent à aller quelque part. Les femelles et les jeunes ont formé un groupe. Les mâles, tous armés de bâtons, les entourent. Je vais me joindre à eux. »

Leur destination, devait-il découvrir, était une mare à environ deux kilomètres et demi. C'était une dépression peu profonde d'environ six mètres de large, remplie d'eau boueuse. Des animaux s'y étaient réunis : des créatures semblables à des gazelles, un porcin géant avec une cuirasse de tatou, plusieurs oiseaux qui paraissaient au premier abord et de loin être des horowitzs. Mais quand Carmody s'approcha, il constata qu'ils n'avaient guère que soixante-quinze centimètres de haut ; leurs bras étaient beaucoup plus longs et leurs fronts s'inclinaient en arrière. Peut-être ces êtres occupaient-ils la place écologique des singes sur la Terre.

A l'arrivée des horowitzs, les animaux s'enfuirent. Les nouveaux venus postèrent des sentinelles, une à chaque point cardinal, et les autres burent leur content. Les jeunes sautèrent dans la mare avec force éclaboussures, s'aspergeant les uns les autres avec des cris de joie. Puis leurs mères les tirèrent de l'eau tout gigotants. Les sentinelles s'abreuvèrent et le groupe se prépara à retourner dans sa résidence, le bois.

Carmody avait soif, mais il était rebuté par l'aspect et l'odeur de l'eau, d'où émanaient des relents de cadavre. Il jeta un coup d'œil circulaire et vit que la douzaine d'arbres autour de la mare était d'une espèce différente. C'étaient des plantes élancées de quinze mètres de haut, avec une écorce lisse couleur brun clair et seulement quelques branches en touffes au sommet. Il y avait des grappes de calebasses parmi les branches. Au pied des arbres, gisaient des gourdes vides. Il en ramassa une, coupa l'extrémité étranglée et la plongea dans l'eau. Puis il mit dedans un comprimé antibiotique qu'il prit dans la poche sous ses plumes caudales. Il but en grimaçant à cause du mauvais goût. La jeune fille qui avait été la première à lui demander du sucre s'approcha et il lui fit voir comment se servir de la gourde pour boire. Elle eut un rire au son vraiment humain et versa l'eau dans son bec ouvert.

Carmody profita de la curiosité des autres pour leur montrer qu'eux aussi pouvaient remplir des gourdes et rapporter de l'eau chez eux.

Ainsi fut inventé sur la planète Féral le premier objet façonné. Il ne fallut pas longtemps pour que tout le monde ait des gourdes et les remplisse. Et le groupe, gazouillant comme des bébés, entreprit de retourner chez soi.

— « Je ne sais pas s'ils sont assez intelligents pour apprendre déjà un langage, » annonça Carmody à Holmyard. « Il me semble que, dans l'affirmative, ils en auraient inventé un. Mais ce sont les animaux les plus intelligents que j'aie jamais rencontrés. Bien supérieurs aux chimpanzés ou aux marsouins. A moins qu'ils n'aient une remarquable faculté de mimétisme. »

— « Nous avons fait passer des échantillons de leurs enregistrements dans l'analyseur, » répliqua Holmyard. « Et il n'y a aucune répartition indiquant un langage organisé. Ni même un langage naissant. »

— « Ecoutez, ils ont au moins des sons pour s'identifier les uns les autres, » déclara Carmody. « J'ai remarqué que, quand ils veulent attirer l'attention du chef, ils disent : « Whoot » et il répond. Et cette jeune fille qui a demandé du sucre semble gratifiée de l'appellation de « Tutu ». C'est le nom que je lèur donnerai à l'un et à l'autre. »

Carmody passa le reste de la journée à observer les horowitzs et à tenir Holmyard au courant. Il lui signala que, aux instants de danger ou pendant une entreprise commune, comme d'aller s'abreuver, ils agissaient en groupe unique. Mais, la plupart du temps, ils semblaient opérer par petites unités familiales. En moyenne, la famille se composait d'un mâle, d'enfants, et d'une à trois femelles. La plupart de celles-ci avaient des œufs fixés sur la poitrine ou le ventre. Il fut à même de renseigner Holmyard sur cette question fondamentale : les femelles pondaient-elles leurs œufs les unes sur les autres, constituant ainsi des familles nourricières ou transféraient-elles les œufs sur leur propre corps aussitôt après la ponte ? Vers le crépuscule il vit une femelle déposer un œuf, puis le tenir contre la poitrine d'une autre femelle. En quelques minutes, de petites vrilles sortirent de la coquille pareille à du cuir pour s'insérer dans le circuit sanguin de l'hôtesse.

— « Je présume que c'est la méthode courante, » dit Carmody. « Mais il y a ici un mâle qui, comme moi, porte un œuf. J'ignore pourquoi il a été choisi, mais je suppose qu'au moment de la ponte, la femelle et son compagnon étaient séparés des autres et qu'elle en a été réduite à cette solution faute de mieux. Ne me demandez pas pourquoi les femelles ne fixent pas simplement les œufs sur leur corps. Peut-être y a-t-il un facteur chimique qui empêche l'œuf de s'attacher à sa propre mère. Ou bien une combinaison d'anticorps. Je ne sais pas. Mais il existe certainement une raison qui, jusqu'à présent, n'est connue que du seul Créateur des horowitzs. »

— « Ce n'est pas un système généralisé chez tous les oiseaux de la planète, » déclara Holmyard. « Ils sont ovipares, ovovivipares, ou vivipares. Mais les oiseaux de l'ordre des aviprimates, dont les horowitzs sont les spécimens les plus évolués, possèdent tous cette particularité. Du haut en bas de l'ordre, ils pondent leurs œufs et les fixent sur un hôte. »

— « Je me demande pourquoi cette variété n'a pas évolué vers la viviparité. Il semble évident que ce soit la meilleure méthode pour protéger ceux à naître. »

— « Qui sait ? » dit Holmyard et, mentalement, Carmody le voyait haussant les épaules. « C'est une question qui peut ou non trouver sa réponse au cours de ces études. Après tout, cette planète est nouvelle pour nous. Elle n'a pas fait l'objet de recherches sérieuses. C'est seulement par un heureux accident que Horowitz a découvert ces oiseaux pendant son bref séjour ici. Ou que nous avons pu obtenir une subvention pour nous financer. »

— « Une des raisons de cette extériorité, c'est peut-être que, si l'embryon est endommagé ou détruit, l'hôtesse ne l'est pas, » suggéra Carmody. « Si l'embryon d'une mère vivipare meurt, en général la mère périt aussi. Mais ici, bien que l'embryon soit moins à l'abri de la destruction

ou d'une blessure, je suppose que le porteur du foetus n'est relativement pas affecté en cas d'accident. »

— « Cela se peut, » dit Holmyard. « La nature est avide d'expériences. Peut-être essaie-t-elle cette méthode sur cette planète. »

Il essaie, voulez-vous dire, pensa Carmody, mais il se tut. Le genre du Créateur n'avait pas d'importance. Lui et le zoologiste parlaient de la même entité.

Carmody continua à transmettre ses observations. Les mères alimentaient les très jeunes à la manière traditionnelle des oiseaux, en régurgitant de la nourriture.

— « Il fallait s'y attendre, » observa Holmyard. « Les reptiles ont produit une classe d'animaux à sang chaud, mais aucun d'eux n'a de poils ou de glandes mammaires, même rudimentaires. Les horowitzs, comme je vous l'ai dit, sont l'évolution d'un oiseau très primitif qui opta pour l'existence arboricole alors que ses cousins apprenaient à planer. Le pli charnu de peau qui pend entre le bras et les côtes est un vestige de cette brève période pendant laquelle il avait commencé à planer, après quoi il a changé d'idée et décidé de devenir du genre lémurien.

» Du moins est-ce l'hypothèse que nous avons admise. Nous n'avons pas découvert assez de fossiles pour en parler avec autorité. »

— « Ils ont certains cris qui sont interprétés par les autres. Comme l'appel à l'aide, le cri pour se faire épouiller, le cri de ralliement, etc... Mais c'est tout. Sauf que certains petits connaissent maintenant les mots pour sucre et eau. Et qu'ils s'identifient les uns les autres. Estimeriez vous que c'est le premier stade de la création d'un langage ? »

— « Non, certes, » répliqua fermement Holmyard. « Mais si vous pouvez leur apprendre à assembler des mots dans une phrase intelligible, et s'ils acquièrent la faculté de varier la réunion des mots pour s'adapter à une situation différente, alors je dirai qu'ils sont parvenus à un réel stade lingual. Mais votre chance d'y parvenir est très minime. Après tout, il est possible qu'ils en soient à un stade pré-lingual, et sur le point de devenir capables de symbolisme verbal. Mais cela risque de demander encore dix mille ans, ou même cinquante mille, avant que leur espèce en soit là. Avant qu'ils franchissent le seuil qui sépare l'animal de l'être humain. »

— « Et peut-être serai-je en mesure de leur donner le coup d'épaule nécessaire ? » dit Carmody. « Peut-être... »

— « Peut-être que quoi ? » demanda Holmyard après que Carmody eut gardé le silence pendant plusieurs minutes.

— « Je me trouve en présence de la question théologique qu'a soulevée l'Eglise plusieurs siècles avant que les voyages interstellaires soient possibles, » répondit Carmody. « A quel moment le singe est-il devenu un homme ? A quel moment le singe a-t-il possédé une âme, et... »

— « Bon sang ! » s'exclama Holmyard. « Je sais que vous êtes moine, Carmody ! Et il est tout naturel que cette question vous intéresse ! Mais, je vous en prie, ne perdez pas votre temps avec quelque chose d'aussi éloigné de la réalité que le moment précis où une âme est incorporée dans

un animal ! Ne vous laissez pas aller à assaisonner vos comptes rendus de cette tendance ridicule à calculer le nombre des anges qui tiennent sur une pointe d'épingle. Efforcez-vous, s'il vous plaît, de garder un point de vue strictement objectif et scientifique. Décrivez ce que vous voyez ; rien d'autre ! »

— « Ne vous fâchez pas, Doc ! C'est bien mon intention. Mais vous ne pouvez pas me blâmer de m'y intéresser. Cependant, ce n'est pas à moi de trancher une telle question. Je laisse cela à mes supérieurs. Mon ordre, celui de St. Jaïre, ne s'occupe guère de spéculations théologiques. Nous sommes surtout des hommes d'action. »

— « O. K., O. K., » rétorqua Holmyard. « Comme cela, nous nous comprenons. Maintenant, avez-vous l'intention d'introduire le feu chez les horowitzs ce soir ? »

— « Dès que tombera le crépuscule. »

⁂

Carmody occupa la fin de l'après-midi à apprendre à la petite Tutu les mots pour *arbre, œuf, gourde,* quelques verbes qu'il lui démontra et des pronoms personnels et démonstratifs. Elle comprenait rapidement. Il était certain qu'il ne s'agissait pas de la faculté purement mimétique du perroquet. Pour la mettre à l'épreuve, il lui posa une question.

— « Toi voir arbre ? » dit-il en désignant un grand arbre fruitier ressemblant à un sycomore.

Elle inclina la tête, geste qu'elle avait appris de lui, et répondit de son étrange voix d'oiseau :

— « Oui. Tutu voir arbre. »

Puis, avant qu'il ait formulé une autre question, elle dit, montrant le chef :

— « Toi voir Whoot ? Tutu voir Whoot. Lui horowitz. Moi horowitz. Toi... ? »

Pendant un instant, Carmody resta muet, et la voix de Holmyard résonna faiblement :

— « John, vous l'avez entendue ? Elle parle et comprend l'anglais ! Et en si peu de temps encore ! John, ces êtres devaient être prêts au langage ! Nous le leur avons donné ! Nous leur avons donné ça ! »

Carmody pouvait entendre sa respiration bruyante comme s'il avait été près de lui. Il dit :

— « Calmez-vous, mon bon ami. Quoique je ne vous blâme pas d'être bouleversé. »

Tutu pencha la tête de côté et demanda :

— « Toi parler à... ? »

— « Moi homme, » déclara Carmody en réponse à sa précédente question. « Homme, homme. Et moi parler à homme... pas moi. Homme loin. »

Puis, se rendant compte qu'elle ne connaissait pas le sens du mot

« loin », il dépeignit la distance par un mouvement circulaire du bras et un doigt désignant l'autre côté du *veldt*.

— « Toi parler à... homme... loin ? »

— « Oui. » Carmody préférait changer de sujet. Elle n'était pas préparée à comprendre l'explication qu'il pourrait lui fournir sur ses moyens de communiquer à distance ; aussi se borna-t-il à : « Moi dire toi un jour... » Et il s'arrêta de nouveau car il n'avait pas assez de mots pour expliquer *un jour*. Cela viendrait plus tard.

— « Moi faire feu, » dit-il.

Tutu continuait à avoir l'air perplexe, car elle n'avait compris que le premier mot de la phrase.

— « Moi montrer toi, » et il se mit à ramasser de longues herbes sèches et de l'amadou sur un arbre mort. Il les entassa, puis cassa quelques brindilles et de petites branches mortes qu'il mit à côté du premier tas. Entre-temps, un grand nombre d'enfants et quelques adultes s'étaient réunis autour de lui.

De sa poche, sous ses plumes caudales, il sortit un silex et un morceau de fer sulfuré. Il avait apporté cela du spationef, car les zoologistes lui avaient dit que la région ne possédait guère de ces deux minerais. Il montra les deux objets puis, après six tentatives, produisit une étincelle. Celle-ci tomba sur l'herbe, mais sans l'enflammer. Il fit encore trois essais avant qu'une étincelle allume le feu. En quelques secondes il eut assez de flamme pour y jeter des brindilles, puis des branches.

Quand le premier jet de feu s'éleva, l'assemblée, les yeux écarquillés, eut le souffle coupé. Mais les horowitzs ne s'enfuirent pas comme il l'avait craint. Au contraire, ils émirent des sons qui attirèrent les autres. Bientôt, il fut entouré de la tribu entière.

Tuu s'écria : « Ahu ! Ahu ! » que Carmody interpréta comme une expression d'étonnement ou de jouissance de la beauté, et tendit la main pour saisir la flamme. Carmody ouvrit la bouche pour dire : « Non ! Feu mauvais ! » Mais il se retint. Comment dire à Tutu que quelque chose pouvait représenter un grand danger et en même temps un grand bien ?

Il jeta un coup d'œil à la ronde et vit que l'une des jeunes, qui se tenait en arrière, avait dans sa main un rongeur de la taille d'une souris. Elle était si fascinée par le feu qu'elle n'avait pas encore mis l'animl vivant dans son bec. Carmody alla vers elle et l'entraîna près du feu, où tout le monde pouvait la voir. Puis, non sans avoir dû surmonter la résistance de l'enfant avec des gestes rassurants, il l'amena à lui donner le rongeur. Avec une moue dégoûtée, il lui ôta la vie en lui tapant la tête sur une roche. Il prit son couteau ; dépouilla, vida et décapita le petit animal. Puis il affûta une longue baguette et l'enfila dans le rongeur. Après quoi, il prit Tutu par son coude délicat et la guida près du feu. Quand elle sentit l'intense chaleur, elle recula. Il la laissa aller et dit :

— « Feu chaud ! Brûle ! Brûle ! »

Elle le regarda, les yeux écarquillés ; il sourit et caressa sa crête emplumée. Puis il fit rôtir la souris. Ensuite il la coupa en trois morceaux, les laissa refroidir et en donna un à la petite à qui il avait pris la souris,

un à Tutu et un au chef. Tous les trois y goûtèrent avec précaution et soupirèrent en même temps avec délices : « Oh ! »

Cette nuit-là, Carmody ne dormit pas beaucoup. Il alimenta le foyer autour duquel la tribu s'était assise et admirait les flammes. A plusieurs reprises, quelques grands animaux, attirés par la clarté, vinrent assez près de lui pour qu'il voie briller leurs yeux. Mais ils ne tentèrent pas de s'approcher davantage.

***

Au cours de la matinée Carmody s'entretint avec Holmyard.

— « Cinq au moins des enfants sont à peine en retard sur Tutu en anglais, » dit-il. « Jusqu'ici, aucun adulte n'a montré de disposition à répéter les mots. Mais leurs coutumes sont peut-être trop rigides pour qu'ils apprennent. Je ne sais pas. Je vais essayer de travailler au corps le chef et quelques autres aujourd'hui. Ah ! n'oubliez pas, quand vous déposerez des munitions dans la cache, de me laisser un étui à revolver et une cartouchière pour mon pistolet. Je ne crois pas qu'ils trouvent cela bizarre. Ils savent certainement que je ne suis pas un véritable horowitz, mais ils n'ont pas l'air de s'en formaliser.

» Je compte tuer aujourd'hui une antilope et leur montrer comment cuire de la viande en quantité. Mais ils vont être handicapés s'ils ne trouvent pas de silex ou de pierre de corne pour façonner des couteaux. Je pense que je devrais les conduire dans un endroit où ils puissent s'en procurer. En connaissez-vous ? »

— « Nous irons en jeep chercher ça, » répondit Holmyard. « Vous avez raison. Même s'ils sont capables d'apprendre à faire des outils et de la poterie, ils ne sont pas dans une région adéquate pour développer cette possibilité. »

— « Pourquoi n'avez-vous pas choisi un groupe qui vive dans un endroit riche en silex ? »

— « Principalement parce que c'est là que Horowitz a découvert ces créatures. Nous, les savants. nous sommes comme tout le monde enclins à agir par routine et nous n'avons pas envisagé l'avenir. D'autre part, nous n'avions aucune idée que ces animaux — hum... — ces gens, s'ils méritent vraiment ce titre, avaient tant de ressources en puissance. »

Juste à ce moment, Tutu, tenant à la main une sauterelle de la grosseur d'une souris, vint trouver Carmody.

— « Ça... ? »

— « Ça sauterelle, » précisa Carmody.

— « Toi... brûler... feu »

— « Oui, moi brûler *dans* feu. Non, pas brûler. Moi cuire *dans* feu. »

— « Toi cuire dans feu, » reprit-elle. « Toi donner à moi. Moi manger ; toi manger. »

— « Elle a appris maintenant deux prépositions... je crois, » observa Carmody.

— « John, pourquoi ce jargon ? » demanda Holmyard. « Pourquoi cette

omission du verbe être ? Et cette substitution de l'objectif au nominatif pour les pronoms personnels ? »

— « Parce que « être » n'est pas nécessaire, » répliqua Carmody. « Beaucoup de langages s'en passent, comme vous le savez. De plus, on a constaté une tendance récente en anglais à le laisser tomber dans la conversation courante, et je ne fais qu'anticiper sur ce qui peut devenir un usage général.

» Quant au fait que je leur enseigne un charabia, je le fais parce que je pense que le langage des illettrés triomphera. Vous n'ignorez pas le mal qu'ont les professeurs de nos écoles pour lutter contre l'habitude d'utiliser une langue presse-bouton qu'ont les étudiants de la bonne société ? »

— « O. K. » admit Holmyard. « De toute façon, cela n'a pas d'importance. Les horowitzs n'ont aucune notion — pour autant que je sache — de la différence. Dieu merci ! vous ne leur enseignez pas le latin ! »

— « Dites donc ! » s'écria Carmody. « Je n'avais pas pensé à ça ! Pourquoi pas ? Si les horowitzs deviennent assez civilisés pour faire des voyages interstellaires, ils seront ainsi capables de s'entretenir avec des prêtres, où qu'ils aillent ! »

— « Carmody ! »

Carmody rit sous cape et dit :

— « Je vous taquinais, docteur. Mais j'ai une proposition sérieuse à vous faire. Si d'autres groupes montraient autant de réceptivité à l'enseignement linguistique, pourquoi ne pas apprendre un langage différent à chaque groupe. A titre d'expérience ? Ce groupe serait notre école indo-européenne ; un autre, la sinologique ; un troisième, l'amérindienne ; ou encore la bantoue. Il serait intéressant de voir comment les divers groupes évolueraient socialement, technologiquement et philosophiquement. Chaque groupe suivrait-il les grandes lignes de l'évolution sociale de ses prototypes terrestres ? Le type de langage utilisé par un groupe le favoriserait-il dans son ascension vers la civilisation ? »

— « L'idée est tentante, » admit Holmyard, « mais j'y suis opposé. Les êtres sensibles ont assez de barrières qui les empêchent de se comprendre sans qu'on y ajoute l'obstacle de langages différents. Non, je crois qu'il faut apprendre l'anglais à tous. Un langage unique leur donnera au moins un élément unifiant. Quoique, qui sait ? Leurs langues se décomposeront bien assez vite en dialectes. »

— « Je vais leur enseigner l'anglais-oiseau, » conclut Carmody.

Une des premières choses qu'il dut faire fut de renforcer les connaissances de Tutu sur le mot *arbre*. Elle apprenait à de très jeunes horowitzs ce qu'elle avait pu retenir et désignait un fromager en disant : « Arbre ! Arbre ! »

Puis elle montra un autre fromager, et resta muette. Elle regarda Carmody d'un air perplexe, et il se rendit compte qu'à ce moment-là le fromager évoquait pour elle le mot arbre. Mais ce mot signifiait à ses yeux une entité précise ou un objet unique. Elle n'avait pas de conception générique.

Carmody essaya de lui faire une démonstration par l'image. Il désigna

le second fromager et dit : « Arbre. » Puis il montra l'un des grands arbres élancés et répéta le mot.

Tutu pencha la tête de côté et son visage refléta clairement sa perplexité.

Carmody lui embrouilla encore les idées en indiquant les deux fromagers et en leur donnant un nom à chacun. Puis, sur-le-champ, il inventa un nom pour les grands arbres élancés et dit : Tumtum ».

— « Tumtum, » répéta Tutu.

— « Arbre tumtum, » prononça Carmody. Il montra le fromager : « Arbre fromager. » Il tendit le doigt vers le *veldt* : « Arbre-aubépine. » Puis il fit un geste large : « Tous arbres. »

Les jeunes autour de Tutu ne semblèrent pas comprendre mais elle rit — à la manière d'une corneille — et dit :

— « Tumtum. Fromager. Aubépine. Tous arbres. »

Carmody n'aurait pas su dire si elle avait compris ce qu'il disait, ou si elle ne faisait que l'imiter. Elle reprit alors vivement — peut-être avait-elle lu la frustration sur son visage :

— « Arbre-tumtum, arbre-fromager, arbre-aubépine. »

Elle leva trois doigts et fit de l'autre main un grand geste : « Tous arbres. »

Carmody était content, car il était maintenant sûr qu'elle se rendait compte qu'arbre n'était pas un terme individuel mais générique.

— « Vous avez l'air de vous en tirer magnifiquement ! » C'était la voix de Holmyard. « Qu'y a-t-il ensuite à l'ordre du jour ? »

— « Je vais essayer de m'échapper pour aller à la cache chercher des munitions et du sucre. Auparavant, pourriez-vous y déposer un tableau noir, du papier et des crayons ? »

— « Vous n'avez pas besoin de prendre des notes, » remarqua Holmyard. « Tout ce que vous dites est enregistré, comme je crois vous l'avoir dit, » ajouta-t-il avec impatience.

— « Ce n'est pas à cela que je pensais. J'ai l'intention de commencer à leur apprendre à lire et à écrire. »

Quelques secondes de silence, puis :

— « *Quoi ?* »

— « Pourquoi pas ? » répliqua Carmody. « Même maintenant, je ne suis pas absolument certain qu'ils comprennent vraiment le langage. Certains à 99 %, oui. Mais je veux l'être à 100 %. Et s'ils comprennent la langue écrite, alors tous mes doutes seront dissipés.

» D'autre part, pourquoi attendre ? S'ils ne peuvent pas apprendre maintenant, nous essaierons à nouveau plus tard. S'ils y réussissent tout de suite, nous n'aurons pas perdu de temps. »

— « Je vous présente mes excuses, » dit Holmyard. « Je manque d'imagination. J'aurais dû y penser. Voyez-vous, John, j'étais agacé par le fait que vous ayez, par pur hasard, été choisi pour cette première expédition chez les horowitzs. J'estimais que le contact aurait dû être pris

par un savant expérimenté, moi-même de préférence. Je vois maintenant que votre présence là n'est pas une erreur. Vous avez ce que les professionnels perdent trop souvent et trop vite : l'imagination enthousiaste de l'amateur. Connaissant les difficultés ou même les improbabilités, nous nous laissons aller à trop de prudence. »

— « Oh ! oh ! » dit Carmody. « Excusez-moi, mais il semblerait que le chef est en train de grouper tout le monde pour quelque grand déplacement. Il va et vient, caquetant à tue-tête ses syllabes biscornues en désignant le nord. Il montre aussi les branches des arbres. Ah ! je vois où il veut en venir. Presque tous les fruits ont été mangés. Et il demande que nous le suivions. »

— « Dans quelle direction ? »

— « Sud. Vers vous. »

— « John, il y a une jolie vallée à environ 1.500 kms au nord d'ici. Nous l'avons découverte au cours de la dernière expédition, et nous l'avons remarquée parce qu'elle est plus haute, plus fraîche, et beaucoup mieux arrosée. Et elle renferme non seulement du silex, mais du minerai de fer. »

— « Oui, mais le chef veut évidemment que nous allions dans la direction opposée. »

Il y eut un silence. Finalement, Carmody soupira et dit :

— « Je saisis. Vous voulez que je les conduise vers le nord. Mais vous savez ce que cela signifie. »

— « Désolé, John. Oui, cela implique un conflit. Et je ne peux pas vcus ordonner de combattre le chef. C'est-à-dire, s'il vous faut absolument combattre. »

— « Je crois que ce sera le cas. Dommage, vraiment. Je ne dirai pas que c'est un vrai paradis, mais au moins n'y a-t-il pas eu de sang versé chez ces gens. Et maintenant, parce que nous voulons sonder leurs possibilités, les mener vers de plus hautes destinées... »

— « Vous n'y êtes pas obligé, John. Et je ne vous en voudrai pas non plus si vous vous contentez de les suivre pour les étudier où qu'ils aillent. Après tout, nous avons obtenu beaucoup plus de données que je n'aurais cru possible. Mais... »

— « Mais si je n'essaie pas de prendre les rênes, ces êtres sont susceptibles de rester à un niveau inférieur pendant très longtemps. D'autre part, il faut que nous déterminions s'ils sont capables de technologie. Aussi... la fin justifie les moyens. C'est ce que disent les jésuites. Je ne suis pas jésuite, mais je peux justifier les prémisses sur lesquelles nous basons la logique de cette argumentation. »

Carmody ne dit pas un mot de plus à Holmyard. Il se dirigea vers le grand chef, se campa devant lui, et secouant violemment la tête en montrant le nord, il cria :

— « Nous aller ce côté-ci. Pas aller ce côté-là ! »

Le chef interrompit son caquetage, pencha la tête de côté et regarda Carmody. Son visage sans plumes, devint rouge. Carmody ne pouvait savoir, bien entendu, si c'était la rougeur de l'embarras ou de la colère.

Pour autant qu'il pouvait en juger, sa situation dans cette société avait été très singulière — du point de vue de la société. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour constater qu'il existait une hiérarchie becquière bien déterminée. Le grand horowitz pouvait rudoyer qui il voulait. Le mâle juste au-dessous de lui dans cette hiérarchie qui s'ignorait ne pouvait pas — ou ne voulait pas — résister à l'autorité du chef. Mais il malmenait n'importe qui au-dessous de lui. Et ainsi de suite. Tous les mâles, sauf un faible, pouvaient imposer leurs trente-six volontés aux femelles. Et ces dernières avaient leur propre système, semblable à celui des mâles, sauf qu'il paraissait plus complexe. La femelle au sommet de la hiérarchie commandait à toutes sauf une, et encore celle-ci était-elle soumise à l'autorité de la moitié au moins des autres femelles. Et il y avait d'autres cas dont la complication défiait le pouvoir d'analyse de Carmody.

Cependant, il avait remarqué une chose : les jeunes étaient tous traités avec gentillesse et affection. En fait, ils avaient tous des enfants gâtés. Et pourtant, ils avaient eux aussi leur propre hiérarchie de commandeurs et commandés.

Jusqu'ici, Carmody n'avait eu aucune position dans l'échelle sociale. Les horowitzs paraissaient le considérer comme quelque chose à part, un oiseau d'une espèce inconnue. Le chef n'avait pris aucune mesure pour assigner une place à Carmody, aussi les autres n'avaient-ils pas osé essayer. Et probablement le chef lui-même n'avait-il pas osé parce qu'il était présent lorsque Carmody avait tué le léonide.

Mais maintenant l'étranger l'avait mis dans une situation telle qu'il devait combattre ou être détrôné. Et il avait été trop longtemps le grand pontife pour supporter cette idée. Même connaissant le pouvoir destructif de Carmody, il n'avait pas l'intention de se soumettre sans résistance.

Carmody le devina en voyant la peau cramoisie, la poitrine bombée, les veines gonflées de son front, les yeux fulminants, le bec hargneux, les poings serrés, la respiration soudain bruyante.

Le chef, Whoot, était impressionnant. Il le dépassait de quarante-cinq centimètres ; ses bras étaient longs et musclés, sa poitrine énorme et son bec avec ses dents aiguës de carnivore et ses pattes à trois doigts aux serres acérées semblaient capables d'arracher le cœur de Carmody.

Mais le petit moine savait que l'horowitz ne pesait pas autant qu'un homme de sa taille, car ses os étaient à demi creux comme ceux des oiseaux. De plus, bien que le chef fût sans aucun doute un combattant ardent et entraîné en même temps qu'intelligent, il ne bénéficiait pas de la science du corps à corps telle qu'on la pratique dans une douzaine de mondes. Carmody était plus dangereux par ses mains et ses pieds que n'importe qui : il avait bien souvent tué et estropié.

Le combat fut vif, mais bref. Carmody utilisa un mélange de tous ses moyens et, très vite, le chef se retrouva chancelant, le bec ensanglanté et les yeux vitreux. Il l'acheva par un coup sec du tranchant de la paume sur son cou épais. Il était debout près du corps inconscient de Whoot,

haletant, saignant de trois blessures infligées par l'extrémité du bec et les dents pointues, et souffrant d'un coup de poing dans les côtes.

Il attendit que le grand horowitz rouvre les yeux et se relève en titubant. Puis, désignant le nord, il s'écria :

— « Suivez-moi ! »

Peu après, ils marchaient derrière lui vers un petit bois à environ trois kilomètres de là. Whoot se tenait en queue du groupe, la tête basse. Mais au bout d'un moment, il se ressaisit. Et quand un grand mâle prétendit lui faire porter plusieurs gourdes d'eau, il sauta sur lui et d'un coup le jeta à terre. Sa position dans le groupe en fut rétablie. Il était au-dessous de Carmody, mais encore au-dessus des autres.

Carmody s'en réjouit, car la petite Tutu était la fille de Whoot. Il avait craint qu'elle devienne hostile après la défaite de son père. Apparemment, le changement d'autorité n'avait modifié en rien leurs rapports, sinon pour la rapprocher de lui. Tout en marchant côte à côte, Carmody désignait d'autres animaux et plantes qu'il nommait. Elle répétait les mots parfaitement prononcés, après lui. Elle avait même adopté sa façon de parler, son rythme personnel, sa manière de dire : « Hé ! » quand une idée lui venait en tête, son habitude de parler tout seul.

Et elle imitait son rire. Il montra du doigt un oiseau maigre, à l'air misérable, les plumes pointant dans tous les sens, une vraie lavette à vaisselle vivante.

— « C'est un borogove. »

— « C'est un borogove, » répéta-t-elle.

Tout à coup, il rit, et elle rit aussi. Mais il ne pouvait pas partager avec elle la source de sa gaieté. Comment lui expliquer « *Alice au Pays des Merveilles ?* » Comment lui dire qu'il s'était demandé ce que penserait Lewis Carroll s'il pouvait voir le produit de son imagination se matérialiser sur une planète inconnue tournant autour d'une étoile étrangère, des siècles après sa mort ? (1) Ou apprendre que ses œuvres étaient toujours appréciées et portaient des fruits, même si c'étaient des fruits inattendus ? Peut-être Carroll approuverait-il. Car c'était un bizarre petit homme. Un vrai Carmody, pensa Carmody, et il estimerait que le choix de ce nom pour cet oiseau était le comble de l'incongruité congrue.

Il reprit aussitôt son sérieux, car un énorme animal, ressemblant à un rhinocéros vert avec trois cornes rugueuses, arrivait sur eux à un trot d'enfer. Carmody sortit son pistolet de sa cachette : à sa vue, Tutu écarquilla les yeux plus encore qu'à l'apparition du tricornu. Mais, après s'être arrêté à quelques mètres seulement du groupe et avoir flairé le vent, le tricornu s'éloigna en trottant. Carmody rangea son arme, et appela Holmyard.

— « Ne mettez pas ce que je vous ai demandé dans la cache de l'arbre. Je vais maintenant les conduire en exode. Je ferai un feu cette nuit, et vous pourrez réinstaller votre camp à huit kilomètres environ derrière moi. J'essaierai de les amener au delà de ce bois vers un autre. Je pense

---

(1) Le borogove est un animal imaginaire inventé par Lewis Carroll.

leur faire parcourir des étapes de quelque quatre kilomètres par jour. Je ne crois pas possible de les pousser davantage. Nous devons atteindre la terre promise que vous m'avez décrite d'ici neuf mois. A ce moment-là, mon enfant... » (il toucha l'œuf sur sa poitrine) « sera éclos. Et mon contrat avec vous sera terminé. »

Il éprouva moins de difficulté qu'il l'avait craint. Bien que le groupe se soit éparpillé dès qu'ils arrivèrent au bosquet, ils se rassemblèrent sur son insistance et renoncèrent à la tentation des fruits frais tentants et des nombreux rongeurs cachés sous les pierres. Ils ne murmurèrent pas quand il leur fit faire deux kilomètres pour gagner un autre bois. Il décida qu'ils camperaient là pour le reste du jour et la nuit.

Le crépuscule tombé, après avoir supervisé le feu installé par Tutu, il s'échappa dans l'obscurité. Non sans une certaine appréhension, car les carnivores rôdaient en plus grand nombre à la lueur des deux petites lunes qu'à la lumière du soleil. Néanmoins, il marcha sans incident pendant un kilomètre et demi et rencontra le docteur Holmyard qui l'attendait dans une jeep.

***

Après avoir emprunté une cigarette à Holmyard, il raconta les événements de la journée plus en détails qu'il n'avait pu le faire par radio. Holmyard pressa doucement l'œuf accroché à la poitrine de Carmody.

— « Quelle sensation éprouve-t-on non seulement en augmentant le nombre des horowitzs, mais encore en leur donnant un langage ? Quand on devient, en un sens, le père de tous les horowitzs ? »

— « Je me sens tout bizarre, » répondit Carmody. « Et j'ai conscience d'un gros fardeau sur mes épaules. Somme toute, ce que j'enseigne à ces êtres déterminera le cours de leur vie pendant des milliers d'années à venir. Peut être même davantage.

» Mais, aussi, tous mes efforts peuvent n'aboutir à rien. »

— « Soyez prudent. Ah ! à propos, voici ce que vous avez demandé. Un étui et une ceinture. Et, dans un sac à dos, des munitions, une torche, du sucre, du sel, du papier, une plume, un flacon de whisky. »

— « Vous ne supposez pas que je vais leur donner de l' « eau de feu » ? » dit Carmody.

Holmyard rit. « Non. La bouteille est pour votre réserve personnelle. J'ai pensé que vous aimeriez une gorgée de temps à autre. Après tout, vous devez avoir besoin de quelque chose pour vous remonter le moral, à être là tout seul de votre espèce ! »

— « J'ai été trop occupé pour ressentir la solitude. Mais neuf mois, c'est long. Non, je ne crois pas que cela finisse par me peser. Ces gens sont étranges. Toutefois, je suis sûr qu'ils ont une âme de la même nature que la mienne, prête à se révéler. »

Ils poursuivirent leur entretien, arrêtant leur méthode de recherches pour l'année à venir. Holmyard précisa qu'il y aurait toujours quelqu'un dans le spationef, en contact avec Carmody, en cas d'urgence. Mais tout

le monde allait être très occupé, car l'expédition avait beaucoup de pain sur la planche. Ils comptaient rassembler et disséquer des spécimens de toutes sortes, faire des analyses du sol, de l'air, de l'eau, des études toponymiques, des fouilles pour rechercher des fossiles, etc. Le spationef partirait souvent en voyage dans d'autres régions, même de l'autre côté de la planète. Mais, dans ce cas-là, deux hommes et une jeep seraient laissés en arrière.

— « Ecoutez, Doc, » suggéra Carmody, « ne pourriez-vous faire un saut dans cette vallée et rapporter du silex ? Vous le laisseriez près de nous de façon que mon groupe le trouve. J'aimerais me rendre compte dès maintenant si ces gens sont capables d'utiliser des armes et des outils. »

Holmyard acquiesça.

— « Bonne idée. Entendu ; nous vous aurons du silex avant la fin de la semaine. »

Holmyard serra la main de Carmody et le petit moine s'éloigna. Il éclairait sa route avec la torche car il espérait que, si elle éveillait l'attention des grands carnivores, elle les empêcherait aussi de venir trop près.

Il n'avait pas parcouru plus d'une centaine de mètres quand, avec la sensation d'être suivi et aussi celle qu'il était stupide d'obéir à une impulsion irraisonnée, il fit brusquement demi tour. Et sa torche éclaira la petite silhouette de Tutu.

—« Que fais-tu ici ? »

Elle s'avança lentement, comme si elle avait peur de lui, et il remodela sa question. Il y avait tant de mots qu'elle ne connaissait pas qu'il lui était impossible, dans l'état actuel des choses, de communiquer entièrement avec elle.

— « Pourquoi toi ici ? »

Il n'avait encore jamais utilisé le mot « Pourquoi », mais il pensait que, dans ces circonstances, elle serait à même de le comprendre.

— « Moi... » Elle fit un mouvement indiquant qu'elle avait suivi.

— « Suivre. »

— « Moi suivre... toi. Moi pas... vouloir toi blessé. Animaux méchants dans noir. Mordre, griffer, tuer, manger toi. Toi mourir, moi... comment toi dire ça ? »

Il comprit ce qu'elle voulait dire, car des larmes emplissaient ses grands yeux bruns.

— « Pleurer, » dit il. « Oh ! Tutu, tu pleures pour moi ? »

Il était ému.

— « Moi pleurer. » Sa voix tremblait, au bord des sanglots. « Moi... »

— « Avoir mal. Avoir mal. »

— « John mourir après maintenant... moi vouloir mourir. Moi... »

Il se rendit compte qu'elle avait forgé une expression pour désigner l'avenir, mais il n'essaya pas de lui enseigner l'usage du temps futur. Il tendit simplement les bras et les referma sur elle. Tutu posa sa tête contre lui, l'extrémité pointue de son bec s'enfonçant dans sa chair entre ses côtes, et elle éclata en gros sanglots.

Caressant le plumage sur le sommet de sa tête ronde, il dit :

— « Pas avoir mal, Tutu. John aimer toi. Tu sais... moi aimer toi. »
— « Aimer, aimer, » prononça-t-elle entre ses sanglots. « Aimer, aimer, Tutu aimer toi ! »

Tout à coup, elle s'écarta de lui et il la lâcha. Elle se mit à essuyer les larmes de ses yeux avec ses poings et dit :

— « Moi, aimer. Mais moi... peur de John. »
— « Peur ? Pourquoi toi peur de John ? »
— « Moi voir... heu... horowitz... près de toi. Toi ressembler lui, mais pas ressembler lui. Lui... comment dire... bizarre, ça bien ? Et lui voler comme vautour, mais pas aile... sur... Moi pas capable dire sur quoi lui voler. Très... bizarre. Toi parler à lui. Moi comprendre quelques mots... pas quelques. »

Carmody soupira.

— « Tout moi capable te dire maintenant lui pas horowitz. Lui homme. Homme. Lui venir des étoiles. » Il leva le doigt.

Tutu regarda aussi en l'air, puis ses yeux revinrent vers lui.

— « Toi venir de... étoile ? »
— « Enfant. Tu comprends ça ? »
— « Toi pas horowitz. Toi mettre bec et plumes. Mais... moi comprendre toi pas horowitz. »
— « Cela suffit, enfant, » dit-il. « Un jour... après bientôt... moi parler toi des étoiles. »

Et malgré ses questions insistantes, il se refusa à ajouter un mot sur le sujet.

***

Les jours, les semaines et les mois passèrent. Régulièrement, à raison de quatre à cinq kilomètres par jour, progressant de bosquet en bosquet, la bande suivit Carmody vers le nord. Ils trouvèrent les silex laissés par le spationef. Et Carmody leur montra comment façonner des fers de lance. des pointes de flèches, des raclettes et des couteaux. Il leur fabriqua des arcs et leur apprit à tirer. En peu de temps, tous les horowitzs aptes aux travaux manuels s'étaient faits des armes et des outils. Doigts et mains étaient écrasés ou coupés, et un mâle perdit un œil atteint par un éclat de silex. Mais le groupe commença à mieux manger. Ils tuèrent des animaux cervidés et équinés et, en fait, tout ce qui n'était pas trop grand et paraissait mangeable. Ils cuisaient la viande et Carmody leur montra comment la fumer et la sécher. Ils commencèrent à devenir très audacieux, et c'est ce qui causa la perte de Whoot.

Un jour, se trouvant avec deux autres mâles, il tira sur un léonide qui n'avait pas bronché à leur approche. La flèche ne fit qu'affoler la bête qui chargea. Whoot ne bougea pas et lui envoya deux autre flèches, tandis que ses compagnons lançaient leurs javelots. Mais l'animal frappé à mort bondit sur Whoot et lui écrasa la poitrine.

Le temps que les deux aillent chercher Carmody et qu'il accourre, Whoot était trépassé.

C'était le premier décès dans le groupe depuis l'arrivée de Carmody.

Il constata alors qu'ils ne restaient pas silencieux devant la mort, comme le font les animaux ; mais qu'ils la considéraient comme un événement générateur de clameurs de protestation. Ils gémirent, pleurèrent, se frappèrent la poitrine, se jetèrent sur le sol et se roulèrent dans l'herbe. Tutu pleurait près du cadavre de son père. Carmody alla vers elle et la soutint pendant qu'elle sanglotait à fendre l'âme. Il attendit que leur chagrin soit apaisé, puis organisa une cérémonie funèbre. C'était chose nouvelle pour eux ; apparemment, ils avaient l'habitude de laisser leurs morts à même le sol. Mais ils le comprirent et creusèrent un trou peu profond dans la terre avec des bâtons pointus, puis entassèrent des pierres sur la fosse.

C'est à ce moment que Tutu lui dit :

— « Mien père. Où aller lui maintenant ? »

Carmody resta sans voix pendant quelques secondes. Sans qu'il ait suggéré quoi que ce soit, Tutu avait pensé à la possibilité de la vie future. Tout au moins le supposait-il, car il était facile de mal interpréter ses paroles. Peut-être était elle simplement incapable de concevoir la discontinuité de la vie de quelqu'un qu'elle aimait. Mais non, elle connaissait trop bien la mort. Elle en avait vu d'autres mourir avant qu'il ne se joigne au groupe et elle avait vu la mort et la décomposition de nombreux grands animaux, sans compter les innombrables rongeurs et insectes qu'elle avait mangés.

— « Quoi penser les autres ? » questionna-t-il avec un geste vers le reste du groupe.

Elle les regarda.

— « Adultes pas penser. Eux pas parler. Eux comme les animaux.

» Moi enfant. Moi penser. Toi appris moi à penser. Moi demander toi où Whoot va parce que toi comprendre. »

Comme cela lui était arrivé bien des fois depuis qu'il la connaissait, Carmody soupira. Il avait une lourde et grave responsabilité. Il ne voulait pas lui donner de faux espoirs, mais il ne voulait pas détruire ses espérances — si elle en avait — de vie après la mort. Et il ignorait totalement si Whoot avait une âme, et — s'il en avait une — quel sort lui était réservé. Il n'en savait pas plus au sujet de Tutu. Il lui semblait qu'un être doué de sensibilité, qui avait une conscience, qui pouvait user de symbolisme verbal, devait avoir une âme. Mais il ne possédait aucune certitude là-dessus.

Il ne pouvait pas davantage tenter de lui expliquer son dilemme. Après six mois seulement de contact avec lui, le vocabulaire de Tutu ne pouvait pas traiter du concept de l'immortalité. Le sien non plus, d'ailleurs, car le langage compliqué dont il disposait n'abordait pas la réalité, mais seulement des abstractions vaguement entrevues, avec d'obscurs espoirs tout juste balbutiés. On pouvait avoir la foi et essayer de traduire cette foi par des actes. Mais c'était tout.

Il dit lentement :

— « Toi comprendre que corps Whoot et corps lion devenir terre ? »

— « Oui. »

— « Et que graines tomber sur cette terre, et herbe et arbres grandir là et se nourrir de la terre que Whoot et le lion devenir ? »

Tutu inclina sa tête embecquée.

— « Oui. Et oiseaux et chacals manger lion. Eux manger aussi Whoot, si eux pouvoir enlever roches dessus lui. »

— « Mais au moins une partie du lion et de Whoot devenir terre. Et les herbes poussant d'eux, faire partie d'eux. Et à son tour, l'herbe être mangée par les antilopes et le lion et Whoot pas seulement devenir herbe mais animal... »

— « Et si moi manger l'antilope, » interrompit Tutu passionnément, le bec claquant, ses yeux bruns brillant, « alors Whoot devenir partie de moi. Et moi de lui. »

Carmody se rendit compte qu'il piétinait dangereusement les plates-bandes théologiques.

— « Moi pas vouloir dire que Whoot vivre en toi, » dit-il. Moi vouloir dire... »

— « Pourquoi lui pas vivre en moi ? Et dans les antilopes qui manger herbe et dans herbe ? Oh ! comprendre ! Parce que Whoot devenir alors cassé beaucoup morceaux. Lui vivre dans beaucoup différentes créatures. Toi vouloir dire ça, John ? »

Elle fronça les sourcils.

« Mais comment lui vivre si tout déchiré morceaux ? Non, lui non ! Lui corps va tant beaucoup places. Moi vouloir dire, John, où Whoot aller ? »

Elle répéta énergiquement : « Où *lui* aller ? »

— « Lui aller où le Créateur envoie lui, » répondit Carmody à bout de ressources.

— « Cré-a-teur ? » répéta-t-elle en séparant chaque syllabe.

— « Oui. Moi appris toi le mot *créature* voulant dire tout être vivant. Bon, une créature devoir être créée. Et le Créateur lui créer. Créer vouloir dire faire vivre. Aussi vouloir dire faire vivre ce qui pas été avant. »

— « Mien mère, moi Créateur ? »

Elle ne mentionna pas son père parce que, comme les autres enfants, et probablement aussi les adultes, elle n'établissait pas de lien entre la copulation et la reproduction. Et Carmody ne lui avait pas expliqué le lien parce que, jusqu'ici, elle manquait de vocabulaire.

Carmody soupira.

— « De pire en pire. Non. Tien mère, pas toi Créateur. Elle faire œuf avec son corps et la nourriture elle manger. Mais elle pas créer toi. Au commencement... »

Là, il hésita. Il regrettait de n'ètre pas devenu prêtre et de ne pas avoir la formation d'un prêtre. Il n'était qu'un moine. Pas un moine ordinaire, car il avait trop vu de la Galaxie et il avait trop vécu. Mais il n'avait pas les moyens de traiter ce problème. D'abord il ne pouvait pas lui transmettre une théologie toute faite. La théologie de cette planète était en formation et ne naîtrait pas avant que Tutu et ceux de son espèce aient un langage complet.

— « Moi dire toi plus dans avenir, » conclut-il « Après beaucoup soleils. Pour cette fois, toi devoir être satisfaite avec le peu moi capable te dire. Et que... voyons, le Créateur faire le monde entier, étoiles, ciel, eau, animaux et ls horowitzs. Lui faire tien mère, et sa mère, et la mère de la mère de sa mère. Beaucoup mères, beaucoup soleils avant. Il faire... »

— « *Il ?* Ça lui nom ? *Il ?* »

Carmody se rendit compte de son erreur d'avoir utilisé le pronom nominatif, mais il avait cédé à une vieille habitude.

— « Oui. Tu peux l'appeler Il. »

— « Il, mère de la première mère ? » demanda Tutu. « Mère de toutes les mères des créatures ? »

— « Allons. Prends du sucre et cours jouer. Moi dire toi plus après. »

Quand j'aurai eu le temps de réfléchir, se dit-il.

Il fit semblant de se gratter la tête et brancha l'émetteur qui s'appliquait sur son crâne. Et il demanda à l'opérateur de service d'appeler Holmyard. Au bout d'une minute, il entendit la voix de celui-ci.

— « Que se passe-t-il, John ? »

— « Doc, est ce qu'il n'y aura pas un vaisseau dans quelques jours pour venir chercher les enregistrements et les spécimens que vous avez déjà réunis ? Voudriez-vous lui faire transmettre un message à la Terre ? Prévenez mon Supérieur, l'abbé de Quatre-Juillet en Arizona, que j'ai grand besoin de conseils. »

Et Carmody raconta sa conversation avec Tutu et les questions auxquelles il devrait répondre dans l'avenir.

— « J'aurais dû lui dire où j'allais avant de partir. Mais j'ai eu l'impression qu'il me laissait nager exprès. Cependant, je me trouve maintenant dans une situation difficile qui exige que des hommes plus sages et mieux instruits me viennent en aide. »

Holmyard rit sous cape.

— « J'enverrai votre message, John. Bien que je ne pense pas que vous ayez besoin d'aide. Personne ne s'en tirerait mieux que vous. C'est-à-dire personne qui s'efforce de rester dans l'objectivité. Etes-vous sûr que vos supérieurs en soient capables ? Ou qu'il ne leur faudra pas un siècle pour prendre une décision ? Votre requête pourrait même provoquer un concile des chefs de l'Eglise. Sinon une douzaine de conciles. »

Carmody poussa un gémissement et dit :

— « C'est possible. En attendant, je vais commencer à apprendre aux gosses à lire, écrire et compter. Là, au moins, je naviguerai en eau sûre. »

Il débrancha l'émetteur, puis appela Tutu et les autres jeunes qui semblaient susceptibles de s'instruire.

***

Pendant les deux journées et soirées qui suivirent, les jeunes firent d'exceptionnels progrès ; tout au moins c'est ce que pensait Carmody. Comme si c'étaient de jeunes friches, attendant le labourage de quelqu'un comme Carmody. Sans trop de difficulté, ils apprirent le rapport entre

le mot parlé et le mot écrit. Pour éviter qu'ils s'embrouillent, Carmody modifia l'alphabet utilisé sur Terre et institua un système réellement phonétique, afin que chaque phonème ait une notation parallèle. C'est une question qui avait été débattue depuis deux cents ans parmi les anglophones de la Terre, mais qui n'avait pas encore été résolue en pratique. L'orthographe, en dépit de ses améliorations, était encore très en retard sur le mot parlé et présentait toujours un aspect confus et affolant aux étrangers qui voulaient apprendre l'anglais.

Mais lecture et écriture obligèrent bientôt Carmody à enseigner un autre art : le dessin. Sans la moindre sollicitation de sa part, Tutu se mit un jour à faire un croquis de lui. Son travail était primitif et Carmody aurait pu la faire progresser très rapidement. Mais, en dehors des principes de la perspective, il ne fit aucun effort pour la perfectionner. Il estimait que si elle, et les autres qui commençaient aussi à dessiner, étaient trop influencés par les idées terrestres sur l'art, ils ne produiraient pas un art vraiment féralien. Holmyard approuva sa décision.

— « L'homme a un cerveau fondamentalement primate ; son art s'est donc développé selon un point de vue de primate. Jusqu'ici, nous n'avons eu aucune manifestation artistique de la part — excusez-moi — des cervelles d'oiseaux. Je suis d'accord avec vous, John, pour les laisser peindre et sculpter entièrement à leur guise. Peut-être le monde s'enrichira-t-il un jour d'un art avien. Peut-être que oui, peut-être que non. »

Carmody était occupé depuis le moment de son réveil — à l'aube — jusqu'au moment où il s'endormait, environ trois heures après la tombée de la nuit. Non seulement son enseignement lui prenait beaucoup de temps, mais il lui fallait encore jouer l'arbitre — ou plutôt le dictateur — en cas de litiges. Les litiges entre adultes étaient beaucoup plus éprouvants que parmi les jeunes, car il arrivait à communiquer facilement avec ces derniers.

La scission entre jeunes et adultes n'était pas aussi profonde qu'il s'y attendait. Les adultes étaient intelligents et, bien qu'incapables de parler, ils apprenaient à fabriquer des outils et des armes en silex. Ils lançaient flèches et javelots. Ils avaient même appris à monter à cheval.

A mi-chemin de leur destination, les voyageurs commencèrent à rencontrer des bandes d'animaux qui ressemblaient fortement à des chevaux sans poils. A titre d'expérience, Carmody en attrapa un et le dressa. Il fit des rênes avec des os et une plante aux fibres résistantes. Au début, n'ayant pas de selle, il monta à cru. Plus tard, quand les grands enfants et les adultes eurent attrapé leurs chevaux et se mirent à les monter, il leur enseigna la fabrication de selles et de rênes avec l'épaisse peau du tricornu.

Peu de temps après, il se heurta pour la première fois à l'opposition des jeunes. Ils étaient parvenus dans un endroit où se trouvait un lac ; les arbres y poussaient serrés ; une brise soufflait presque constamment des collines proches et le gibier pullulait. Tutu déclara qu'elle et les autres étaient d'avis que ce serait une bonne idée de se bâtir un village avec des murs, comme Carmody leur avait dit qu'ils le feraient à leur arrivée dans la Vallée.

— « Beaucoup sans paroles vivre par ici, » expliqua-t-elle. « Nous capables les prendre jeunes et les élever, faire eux nos gens. Cette façon, nous devenir plus forts. Pourquoi voyager chaque jour ? Nous être fatigués de voyager, devenir pieds meurtris, fesses meurtries. Nous capables faire... granges ?... pour eux chevaux aussi. Et nous capables attraper autres animaux, élever eux, avoir beaucoup de viande à tuer sans chasser. Aussi, nous capables planter graines comme toi dire nous et pousser récoltes. Ici un bon endroit. Tout aussi bon que cette Vallée toi parler nous, peut-être meilleur. Nous enfants discuter, décider rester ici. »

— « L'endroit être bon, » admit Carmody. « Mais pas le plus bon. Moi avoir connaissance de la Vallée et moi avoir connaissance que là beaucoup choses cette place pas avoir. Comme silex, fer, lequel beaucoup plus bon que silex, climat plus sain, moins grands animaux qui mangent viande, plus bon sol où pousser récoltes et autres choses. »

— « Comment toi avoir connaissance de cette Vallée ? » demanda Tutu. « Toi voir elle ? Toi aller là ? »

— « Moi avoir connaissance de la Vallée parce que quelqu'un là bas une fois parler moi d'elle, » répondit Carmody.

— « Qui parler toi de la Vallée ? » questionna encore Tutu. « Pas horowitz faire ça, parce que aucun avoir langage avant toi apprendre eux parler. Qui dire toi ? »

— « L'homme faire ça, » répliqua Carmody. « Lui aller là.

— « L'homme qui venir des étoiles ? L'homme moi voir toi parler à cette nuit ? »

Carmody inclina la tête et elle reprit :

« Lui avoir connaissance où nous aller après mort ? »

Pris par surprise, il resta à la fixer, bouche bée, pendant quelques secondes. Holmyard était agnostique et niait qu'il y eut aucune preuve valable de l'immortalité de l'homme. Carmody, évidemment, était prêt à concéder qu'il n'y avait pas de preuve scientifique irréfutable, pas de faits. Mais il existait assez d'indications de la survivance des morts pour qu'un agnostique à l'esprit ouvert en admette la possibilité. Et bien entendu Carmody croyait à l'immortalité de l'homme parce qu'il avait la foi. De plus, il avait une expérience personnelle qui l'avait convaincu. (Mais cela est une autre histoire.) (1).

— « Non, l'homme pas avoir connaissance où nous aller après mort. Mais moi avoir connaissance. »

— « Lui homme, toi homme, » remarqua Tutu. « Si toi avoir connaissance, pourquoi pas lui ? »

De nouveau, Carmody resta muet. Puis :

— « Comment toi avoir connaissance que moi homme ? »

Tutu haussa les épaules.

— « En premier, toi tromper nous. Plus tard tous avoir connaissance. Facile voir que toi mettre dessus bec et plumes. »

---

(1) Allusion au récit « La Nuit de la Lumière » (n° 82 de « Fiction »), où est racontée la conversion de John Carmody.

Carmody se mit à enlever le bec, qui l'énervait et l'irritait depuis tant de mois.

— « Pourquoi pas dire ça ? » s'exclama-t-il furieux. « Toi essayer me rendre ridicule ? »

Tutu eut l'air blessée.

— « Non. Personne rendre toi ridicule, John. Nous aimer toi. Nous seulement penser que toi aimer mettre bec et plumes. Nous pas savoir pourquoi, mais si toi aimer faire ça, d'accord nous. En tout cas, pas essayer écarter quoi nous parlons. Toi dire savoir où morts aller. Où ? »

— « Moi pas censé dire toi où. Pas maintenant de toute façon. Plus tard. »

— « Toi pas vouloir nous effrayer ? Peut-être ça mauvaise place nous pas aimer ? Ça pourquoi toi pas dire nous ? »

— « Plus tard moi dire. Ça comme ça, Tutu. Quand moi arriver parmi vous et enseigner vous parler, moi pas capable apprendre vous tous les mots. Seulement ceux vous capables comprendre. Plus tard apprendre vous mots plus difficiles. Cela ainsi maintenant. Vous pas pouvoir comprendre même si moi dire vous. Vous devenir plus vieux, connaître plus mots, être plus intelligents. Alors moi dire. Comprendre ? »

Elle inclina la tête et claqua aussi le bec, signe supplémentaire d'assentiment.

— « Moi dire les autres, » annonça-t-elle. « Beaucoup fois pendant toi dormir, nous parler sujet où nous aller après nous mourir. Quoi utile vivre seulement peu temps si nous pas continuer vivre ? Quoi bon cela faire ? Certains dire pas bon ; nous seulement vivre et mourir et ça, ça. Alors quoi ? Mais beaucoup nous pas capables penser ça. Etre effrayés. En plus, signifier rien pour nous. Tout reste dans ce monde a sens. Ou paraît. Mais mort pas avoir sens. Mort qui dure toujours, pas sens en tout cas. Peut-être nous mourir pour faire place pour autres. Parce que si nous pas mourir, si ancêtres pas mourir, alors vite ce monde être trop encombré, et tous mourir de faim de toute façon. Toi dire nous ce monde pas plat, mais rond comme une balle et cette force — comment toi appeler ça : gravité ? — empêche nous tomber. Alors nous voir que bientôt plus place si nous pas mourir. Mais pourquoi pas aller dans endroit où beaucoup place ? Etoiles, peut-être. Toi dire nous beaucoup mondes ronds comme celui-ci parmi les étoiles. Pourquoi nous pas aller là ? »

— « Parce que ces mondes avoir aussi beaucoup créatures sur eux, » expliqua Carmody.

— « Horowitzs ? »

— « Non. Certains ont hommes sur eux ; autres ont créatures aussi différentes de hommes et horowitzs que moi différent de toi. Ou d'un cheval ou d'une punaise. »

— « Beaucoup à apprendre. Moi contente pas avoir à découvrir tout ça par moi-même. Moi attendre jusque toi dire moi tout. Mais moi heureuse penser tout ça. »

Carmody tint conseil avec les autres enfants, et le dénouement fut qu'il accepta leur installation dans ce site pour un court laps de temps. Il

pensait que, quand ils se mettraient à abattre les arbres pour les palissades et les maisons, ils briseraient et émousseraient leurs haches de pierre, et au bout de peu de temps, manqueraient de silex. Sans compter que ses descriptions de la Vallée inciteraient les plus turbulents d'entre eux à partir plus loin.

***

Entre-temps, l'œuf sur sa poitrine devenait plus gros et plus lourd, et c'était pour lui un fardeau et une irritation qui allaient croissant.

— « Je ne suis vraiment pas fait pour être mère, » dit il à Holmyard par l'émetteur. « J'aimerais devenir Père, oui, dans le sens religieux du terme. Et cela demande quelques qualités maternelles. Mais, littéralement et physiquement, je commence à en avoir assez.

— « Venez, et nous ferons un nouveau sonoscope de l'œuf, » proposa Holmyard. « Le moment est d'ailleurs venu de procéder à un nouvel enregistrement du développement de l'embryon. Et nous vous soumettrons à un examen physique complet pour être certains que l'œuf ne vous cause pas trop de surmenage. »

Ce soir-là, Carmody rejoignit Holmyard, et ils filèrent en jeep vers le spationef. Celui-ci était maintenant garé à quelque trente kilomètres de Carmody, en raison du rayon d'action assez vaste que pouvaient parcourir les horowitzs avec leurs chevaux. Dans le laboratoire du vaisseau, le petit moine fut soumis à une série de tests. Holmyard déclara :

— « Vous avez perdu beaucoup de poids, John. Vous n'êtes plus gras. Est-ce que vous mangez bien ? »

— « Plus que jamais. Je mange pour deux maintenant, voyez-vous. »

— « Eh bien, nous n'avons rien constaté d'alarmant, ni même de simplement inquiétant. Vous n'avez jamais été en meilleure santé, surtout parce que vous êtes débarrassé de toute cette bouffissure. Et le petit démon que vous portez sur vous se développe à grands pas. D'après nos études sur les horowitzs que nous avons attrapés, l'œuf se développe jusqu'à ce qu'il atteigne un diamètre de sept centimètres et demi et un poids de 1,800 grammes.

» Ce mécanisme biologique qui consiste à fixer les œufs sur le circuit sanguin d'hôtes d'une autre espèce est assez étonnant. Mais quel est le mécanisme biologique qui permet au foetus de le faire ? Qu'est-ce qui l'empêche de former des anticorps et de se tuer lui-même ? Comment peut-il s'accommoder du circuit sanguin d'une espèce totalement différente ? Evidemment, ce qui facilite les choses, c'est que les cellules sanguines ont une forme semblable à celles de l'homme ; aucune différence ne peut être décelée à l'examen microscopique. Et la composition chimique est approximativement similaire. Mais même ainsi... Oui, il se peut que nous obtenions une nouvelle subvention rien que pour étudier ce mécanisme. Si nous parvenions à le découvrir, l'humanité pourrait en tirer un profit incalculable. »

— « J'espère que vous obtiendrez cette subvention, » dit Carmody.

« Malheureusement, je ne serai pas là pour vous aider. Je dois me présenter à l'abbé du monastère de Wildenwooly. »

— « Je ne vous l'ai pas dit quand vous êtes arrivé, » répliqua Holmyard, « parce que je ne voulais pas vous bouleverser et troubler par conséquent votre test, mais le vaisseau approvisionneur a atterri hier. Et nous avons un message pour vous. »

Il remit à Carmody une longue enveloppe couverte de plusieurs cachets d'allure officielle. Carmody l'ouvrit et lut. Puis il leva les yeux vers Holmyard.

— « Les nouvelles doivent être mauvaises, à en juger par votre mine, » dit Holmyard.

— « En un sens, non. On me fait savoir que je dois respecter mon contrat et ne peux m'en aller d'ici avant que l'œuf soit éclos. Mais le jour de l'expiration de mon contrat, je dois partir. Et, de plus, il m'est interdit de donner aux horowitzs la moindre instruction religieuse. Il faut qu'ils se débrouillent tout seuls. Ou, plutôt, il faut qu'ils aient leur révélation propre... s'il y en a jamais une. Au moins, jusqu'à ce qu'un concile de l'Eglise ait été convoqué et qu'on ait pris une décision. A ce moment-là, bien entendu, je serai loin. »

— « Et je veillerai à ce que votre successeur n'ait aucune affiliation religieuse, » déclara Holmyard. « Pardonnez-moi, John, si je vous parais anticlérical. Mais je crois que les horowitzs, si tant qu'ils aient plus tard une religion, doivent l'établir par eux-mêmes. »

— « Pourquoi pas aussi leur langage et leur technologie ? »

— « Parce que ce sont des instruments avec lesquels ils peuvent communiquer avec leur entourage. Ce sont des choses qu'ils auraient créées avec le temps sur des bases similaires à celles de la Terre. »

— « N'ont-ils pas besoin d'une religion pour assurer qu'ils ne feront pas mauvais usage de ce langage et de cette technologie ? N'ont-ils pas besoin d'un code moral ? »

Holmyard sourit et le fixa droit dans les yeux. Carmody rougit et s'agita.

— « Ça va, » dit il finalement. « J'ai ouvert ma grande bouche une fois de trop. Vous n'avez pas besoin de réciter l'histoire des diverses religions de la Terre. Je sais qu'une société peut avoir un code moral solide et pratique sans concept de divinité qui punira les contrevenants temporellement ou éternellement.

» Mais la question est que les religions changent et évoluent. La chrétienté du XIIe siècle n'est pas exactement la même que celle du XXe et l'esprit de la religion de notre temps diffère sous plus d'un aspect de celui du XXe siècle. D'ailleurs, je n'avais pas l'intention de convertir les horowitzs. Mon Eglise ne le permettrait pas. Je leur ai simplement dit jusqu'ici qu'il y a un Créateur. »

— « Et même cela, ils l'ont mal compris, » observa Holmyard en riant. « Dieu, pour eux, c'est *Il,* mais il le classent dans le sexe féminin. »

— « Le genre n'a pas d'importance. Ce qui en a, c'est que je ne suis pas en mesure de leur parler de l'immortalité. »

Holmyard haussa les épaules pour indiquer qu'il ne voyait pas la différence. Mais il répliqua :

— « Je compatis avec vous puisque vous éprouvez du chagrin et de l'anxiété. Mais je ne peux rien pour soulager votre détresse. Et, apparemment, votre Eglise ne vous aidera pas non plus. »

— « J'ai fait une promesse à Tutu, » reprit Carmody, « et je ne veux pas y manquer. Sinon, elle perdrait la foi. »

— « Croyez-vous qu'ils vous prennent pour Dieu ? »

— « Le Ciel m'en préserve ! Mais je dois reconnaître que j'ai craint pareille éventualité. Jusqu'ici rien n'indique chez eux cette idée. »

— « Oui, mais après, quand vous les aurez quittés ? » dit le zoologiste pour conclure l'entretien.

Carmody en fut vivement impressionné. Il n'eut pas de mal à s'endormir, ce soir là. Pour la première fois qu'il faisait partie du groupe, on le laissa dormir tard. Le soleil était à mi-chemin de son zénith quand il se réveilla. Et il trouva le village à demi édifié en tumulte.

Non pas le tumulte du désordre, mais celui de l'activité. Les adultes restaient plantés comme autant de statues de la stupeur, mais les jeunes étaient tout à leur affaire. Montés sur leurs chevaux, ils poussaient devant eux, à la pointe de leurs lances, un groupe d'horowitzs étrangers. Parmi eux, il y avait quelques adultes, mais la plupart étaient des jeunes entre sept et douze ans.

— « Que signifie ce que vous faire ? » cria Carmody avec indignation à Tutu.

Les muscles-du-sourire autour de son bec se plissèrent et elle dit :

— « Toi pas là hier soir, alors nous pas pouvoir dire toi quoi nous projeter. En tout cas, belle surprise, hein ? Nous décider attraper eux horowitzs sauvages qui vivre près d'ici. Nous attraper eux dormant ; éloigner adultes, forcés tuer quelques, dommage. »

— « Et pourquoi vous faire cela ? » questionna Carmody qui se sentait près d'éclater de fureur.

— « Toi pas comprendre ? Moi penser toi comprendre tout. »

— « Moi pas Dieu, » riposta Carmody. « Moi répéter ça toi assez souvent. »

— « Moi oublier quelquefois, » répliqua Tutu dont le sourire avait disparu. « Toi colère ? »

— « Moi pas colère avant que toi dire moi pourquoi faire ça. »

— « Pourquoi ? Ainsi nous avoir tribu plus grande. Nous apprendre petits à parler. Si eux pas apprendre, eux grandir pour devenir adultes. Et adultes pas apprendre comment parler. Alors eux devenir comme bêtes. Toi pas vouloir ça, sûrement. »

— « Non, mais vous tuer ! »

Tutu haussa les épaules.

— « Quoi faire autre ? Eux adultes essayer nous tuer. Alors nous tuer eux. Pas beaucoup. Plupart sauver. D'ailleurs, toi dire O. K. tuer animaux. Et adultes pareils animaux puisque eux pas capables parler. Nous pas tuer enfants parce que eux capables apprendre. Nous... comment toi

dire ?... adopter... oui, nous adopter eux. Eux deviennent nous frères et sœurs. Toi dire chaque horowitz moi frère et sœur, même si moi jamais vu eux. »

Elle retrouva son sourire et, se penchant vivement vers lui, elle ajouta :

« Moi avoir bonne idée pendant expédition. Au lieu de manger œuf que mères font quand pas assez adultes pour fixer œufs dessus, pourquoi pas fixer aussi sur enfants et sur chevaux ou autres animaux ? Alors nous augmenter tribu beaucoup plus vite. Devenir tôt grande. »

Et il en fut ainsi. En un mois de temps, chaque horowitz assez grand pour en supporter le poids, ainsi que chaque cheval, eut un œuf sur la poitrine.

Carmody rapporta le fait à Holmyard.

— « Je comprends maintenant l'intérêt du développement extra-utérin de l'embryon. Si les foetus ne sont pas aussi bien protégés contre les accidents, cela fournit le moyen d'en faire naître un plus grand nombre. »

— « Et qui va prendre soin de tous ces jeunes ? » demanda Holmyard. « En somme, le poussin horowitz est aussi désarmé et réclame autant de soins que le bébé humain. »

— « Ils ne se lancent pas à la légère. Le nombre est strictement réglementé. Tutu a calculé combien de poussins chaque mère peut élever comme il faut. Si les mères n'arrivent pas à fournir assez de nourriture régurgitée, elles prépareront une pâte de fruit et de viande pour les petits. Elles ne passent plus une bonne partie de leur temps à chasser pour se nourrir ; ce sont les mâles qui s'en chargent maintenant. »

— « Votre société ne se développe pas tout à fait selon les règles de celle du Paléolithique terrestre. » remarqua Holmyard. « Je prévois un glissement vers le communisme dans l'avenir. Les enfants seront produits *en masse* (1) et c'est la collectivité qui devra s'occuper de les élever et de les éduquer. Cependant, à ce stade, pour s'assurer une assez grande population stable. il n'est peut-être pas mauvais qu'ils s'organisent selon un système communautaire.

» Mais il y a une chose que vous n'avez pas remarquée, ou bien que vous avez omis volontairement de mentionner. Vous avez dit que la fixation des œufs sera strictement réglementée. Est-ce que cela signifie que tout œuf pour lequel il n'y aura pas de provision sera mangé ? Est-ce que cela ne constitue pas une méthode de contrôle des naissances ? »

Après un instant de silence, Carmody répondit :

— « Oui. »

— « Alors ? »

— « Alors quoi ? J'admets que l'idée ne me plaît pas. Mais je n'ai aucune raison valable pour m'y opposer. Les horowitzs n'ont pas de commandements des Saintes Ecritures, évidemment. Pas encore en tout cas. En outre, avec ce système, ils seront beaucoup plus nombreux à avoir une chance de s'en sortir dans la vie. »

---

(1) En français dans le texte.

— « Cannibalisme et contrôle des naissances, » observa Holmyard. « Je pense que vous serez content de sortir de là, John. »

— « Qui donc adopte maintenant une attitude anthropomorphique ? » rétorqua Carmody.

Carmody était néanmoins troublé. Il ne pouvait interdire aux horowitzs de manger les œufs en surplus, car ils n'auraient pas compris. La nourriture n'était pas assez facile à se procurer pour qu'ils négligent cette source d'approvisionnement. Le meurtre était la tuerie illégale d'un être avec une âme. Les horowitzs avaient-ils une âme ? Il l'ignorait. La loi terrestre soutenait que tuer illégalement un membre d'une espèce capable de symbolisme verbal était un meurtre. Mais l'Eglise, bien qu'elle enjoignît à ses membres d'obéir à cette loi, faute de quoi ils seraient punis par le gouvernement séculier, n'avait pas admis que cette définition eût une base théologique valable. L'Eglise s'efforçait encore de mettre sur pied une règle assez souple pour reconnaître une âme chez les extra-terrestres. En même temps, elle admettait la possibilité que les êtres des autres planètes n'aient pas d'âme, n'en aient pas besoin. Peut-être le Créateur avait-il pris d'autres dispositions pour assurer leur immortalité... s'il y en avait une.

« C'est bon pour *eux* de s'asseoir autour d'une table et de discuter leurs théories, » songea Carmody. « Mais moi, je suis dans le bain et il me faut agir à vue de nez. Que Dieu me vienne en aide si mon nez me bouche la vue... »

Pendant le mois qui suivit, il fit beaucoup de choses dans le domaine pratique. Il chargea Holmyard d'envoyer le vaisseau dans la Vallée pour y extraire plusieurs tonnes de minerai de fer qui seraient transportées aux environs du village. Le lendemain matin, il conduisit les enfants à l'endroit où se trouvait le minerai. Ils poussèrent des cris de surprise, des cris qui s'amplifièrent quand il leur expliqua comment ils devaient l'utiliser.

— « Et d'où ce minerai de fer venir ? » demanda Tutu.

— « Hommes apporter lui de la Vallée. »

— « Sur chevaux ? »

— « Non. Eux apporter dans vaisseau venu des étoiles. Le même vaisseau qui m'a amené. »

— « Moi pouvoir le voir un jour ? »

— « Non. Toi défendu. Pas bon à voir pour toi. »

Tutu fronça les sourcils de désappointement et claqua son bec. Mais elle n'en parla plus. Avec l'aide de Carmody et de quelques-uns des adultes les plus coopératifs, les jeunes construisirent des fourneaux pour fondre le minerai. Ensuite, ils bâtirent un fourneau pour ajouter le carbone du charbon de bois au fer, et ils fabriquèrent des armes, des mors et des attaches de brides, ainsi que des outils en acier. Puis ils commencèrent à faire des pièces d'acier pour les chariots. Carmody avait jugé le moment venu de leur apprendre à construire des chariots.

— « Ça beau, » déclara Tutu. « Mais que nous faire quand tout minerai fer employé et acier nous faire, rouiller et user ? »

— « Autre dans la Vallée, » répondit Carmody. « Mais nous falloir aller là-bas. Le vaisseau apporter pas plus. »

Tutu redressa la tête et rit.

— « Toi homme adroit, John. Toi savoir comment faire nous aller dans Vallée. »

— « Si nous aller, falloir nous mettre en route bientôt. Pour arriver avant hiver venir et neige tomber. »

— « Difficile pour nous imaginer hiver, » dit-elle. « Ce froid toi parler, nous pas capables comprendre. »

Tutu avait raison. Quand Carmody réunit un nouveau conseil et les exhorta à partir immédiatement pour la Vallée, il se heurta à une opposition nette. La majorité ne voulait pas bouger. Ils se trouvaient très bien où ils étaient. Carmody vit que, même chez les horowitzs, et si jeunes qu'ils fussent, les caractères conservateurs l'emportaient en nombre. Il n'y eut que Tutu et quelques autres pour le soutenir. Ils représentaient les radicaux, les pionniers, les progressistes.

Carmody ne tenta pas de s'imposer. Il savait qu'il jouissait d'une grande considération, qu'on le regardait, en fait, presque comme un dieu. Mais on résiste même aux dieux quand ils menacent le confort des créatures, et il ne voulait pas mettre son autorité en jeu. S'il perdait, tout serait perdu. De plus, il se rendait compte que, s'il agissait en dictateur, ces gens n'apprendraient jamais les fondements de la démocratie. Et il lui semblait que la démocratie, en dépit de ses défauts ou de ses vices, était la meilleure forme de gouvernement séculier. L'arme la plus sévère dont il userait serait une douce coercition.

Du moins c'était son intention. Au bout d'un autre mois de vaines tentatives pour les amener à poursuivre l'exode, il se désespéra. Les réactionnaires avaient maintenant un autre argument. Sous la tutelle de Carmody, ils avaient planté des jardins potagers et des céréales dont les semences avaient été apportées par la fusée ravitailleuse à la demande de Carmody. S'ils partaient maintenant, ils ne profiteraient pas de leurs durs travaux. Tout serait perdu. Pourquoi Carmody les avait-il obligés à se rompre l'échine pour creuser, labourer, planter, arroser, chasser les animaux sauvages, s'il avait l'intention de les emmener ?

— « Parce que moi vouloir apprendre vous comment faire pousser choses dans sol, » expliqua-t-il. « Moi pas intention rester avec vous toujours. Quand nous arriver dans la Vallée, moi partir. »

— « Pas quitter nous, cher John ! » s'écrièrent-ils. « Nous besoin toi. De plus, maintenant nous avoir autre raison pas aller dans la Vallée. Si nous pas aller, alors toi pas quitter nous. »

John fut obligé de sourire en entendant ce raisonnement infantile, mais aussitôt après il devint sévère.

— « Si vous aller ou pas aller, quand cet œuf éclore, moi partir. En fait, moi partir maintenant, toute façon. Vous pas aller, moi laisser vous derrière. Moi demander tous me suivre, qui vouloir venir avec moi. »

Et il rassembla Tutu et onze autres adolescents avec leurs chevaux, chariots, armes, provisions, vingt bébés et cinq femelles adultes. Il espérait que la vue de son départ amènerait les autres à changer d'idée. Mais, bien qu'ils aient pleuré en le suppliant de rester, ils refusèrent de bouger.

C'est alors qu'il perdit son sang-froid et s'exclama :

— « Très bien ! Si vous pas faire quoi moi savoir plus bon pour vous, alors moi détruire village ! Et vous falloir accompagner moi parce que vous pas avoir autre endroit pour vivre. »

— « Quoi toi vouloir dire ? »

— « Moi dire ce soir un monstre venir des étoiles brûler le village. Vous voir ! »

Aussitôt après, il s'adressa à Holmyard.

— « Vous m'avez entendu, Doc ? J'ai compris brusquement qu'il me fallait faire pression sur eux. C'est le seul moyen de les sortir de leur crotte ! »

— « Vous auriez dû commencer beaucoup plus tôt, » rétorqua Holmyard. « Même en voyageant vite, vous aurez de la chance si vous arrivez dans la Vallée avant l'hiver. »

Ce soir-là, tandis que Carmody et ses partisans se tenaient au sommet d'une haute colline à côté du village, ils virent le vaisseau spatial apparaître tout à coup dans la vague clarté réverbérée par les deux petites lunes. Les habitants du village avaient dû tous regarder en l'air dans l'attente du destructeur annoncé, car un cri s'éleva d'une centaine de poitrines. Il y eut aussitôt une ruée folle vers les portes étroites, et beaucoup furent piétinés. Avant que tous les enfants, bébés et adultes aient pu sortir, le monstre lâcha une langue de flammes vers les murs de rondins encerclant le village. Le côté sud prit feu et le foyer s'étendit rapidement. Carmody dut se précipiter en bas de la colline pour réorganiser les horowitzs démoralisés. Il fallut qu'il les menace de mort s'ils ne lui obéissaient pas pour qu'ils se décident à rentrer dans l'enceinte chercher les chevaux, les chariots ; les provisions et les armes. Ils se jetèrent alors aux pieds de Carmody, implorant son pardon, l'assurant qu'ils ne s'insurgeraient plus jamais contre sa volonté.

Carmody, en dépit de sa gêne de les avoir effrayés à ce point et de son affliction à cause des morts provoquées par la panique, se montra sévère. Il leur pardonna, mais leur dit qu'il était plus sage qu'eux et savait ce qui était bon pour eux.

Désormais, il obtint des adolescents une conduite et une obéissance très satisfaisantes. Mais le contact intime avec eux, et même avec Tutu, n'existait plus. Tous étaient respectueux, mais ils avaient du mal à se détendre en sa présence. Finis les sourires et les plaisanteries qu'ils échangeaient auparavant.

— « Vous leur avez insufflé la crainte du feu de Dieu, » commenta Holmyard.

— « Allons, Doc ! Ne me dites pas qu'ils me prennent pour Dieu. Si je croyais ça, je les détromperais. »

— « Non, mais ils estiment que vous êtes Son représentant. Ou peut-être un demi-dieu. A moins que vous ne leur expliquiez le tout de A jusqu'à Z, ils continueront à le penser. Et je ne crois pas que les explications y fassent grand chose. Il vous faudrait décrire notre société dans

toutes ses ramifications, et vous n'avez ni le temps ni la faculté de le faire. Quoi que vous disiez, ils vous comprendraient mal. »

⁂

Carmody essaya de rétablir ses relations cordiales d'autrefois avec eux, mais il s'aperçut que c'était impossible. Il se consacra donc à leur apprendre le maximum. Dès qu'il avait une minute, il l'employait à écrire ou à dicter à Tutu et aux autres élèves autant de notions que possible.

La région qu'ils avaient traversée jusqu'ici manquait de soufre ou de salpêtre, mais Carmody savait que la Vallée en recélait. Il mit sur le papier des indications permettant de reconnaître, extraire et purifier ces deux produits, et aussi la recette de la poudre à fusil. De plus, il décrivit d'une façon très détaillée comment fabriquer des carabines, des pistolets et du fulminate de mercure, comment découvrir, extraire et traiter le plomb.

Tout cela n'est qu'une partie des nombreux arts technologiques qu'il consigna. En outre, il résuma les principes de la chimie, de la physique, de la biologie et de l'électricité. Il établit encore les diagrammes d'une automobile qui devait être actionnée par des moteurs électriques et alimentée par des cellules d'un carburant à base d'air et d'hydrogène. Cela nécessitait un processus détailllé pour fabriquer de l'hydrogène par mise en contact de vapeur avec du zinc ou du fer comme catalyseur. Il fut alors amené à leur expliquer comment identifier le minerai de cuivre et les procédés pour le raffiner et en faire du fil, la façon de faire des aimants et les formules mathématiques pour le bobinage des moteurs.

Pour cela, il dut souvent requérir l'aide de Holmyard. Un jour, ce dernier déclara :

— « Ça suffit, John ! Vous allez vous tuer à travailler autant. C'est tenter l'impossible que de vouloir comprimer cent mille années de progrès scientifiques en une seule. Ce qui a exigé de l'humanité cent millénaires pour aboutir, vous le remettez aux horowitzs sur un plat d'argent. Arrêtez ! Vous en avez fait assez pour eux en leur donnant un langage et la technologie du silex et de l'agriculture. Laissez-les agir seuls désormais. D'ailleurs, des expéditions ultérieures entreront probablement en relation avec eux et leur apporteront tous ces renseignements que vous vous efforcez de leur ingurgiter de force. »

— « Vous avez sans doute raison, » grogna Carmody. « Mais ce qui me tracasse le plus, c'est que, si j'ai fait de mon mieux pour leur fournir les moyens de se débrouiller dans l'univers matériel, je n'ai pratiquement rien fait pour leur établir une éthique. Et c'est pourtant ce dont j'aurais dû m'occuper avant tout. »

— « Laissez-les donc s'en faire une à leur goût. ».

— « Je ne veux pas. Songez à tous les mauvais chemins, oui, les chemins dangereux où ils risquent de s'égarer. »

— « Ils s'y égareront de toutes façons. »

— « Oui, mais ils en auront un bon où s'engager s'ils le désirent. »

— « Alors, pour l'amour de Dieu, indiquez-le, ce chemin, » s'écria Holmyard. « Cessez de vous mettre martel en tête ! Faites quelque chose, ou n'en parlez plus ! »

— « Je suppose que vous avez raison, » dit humblement Carmody. « Quoi qu'il en soit, il ne me reste plus grand temps. Dans un mois, il faut que j'aille à Wildenwooly. Et je serai déchargé de ce problème. »

Au cours du mois suivant, le groupe quitta les chaudes plaines et commença à franchir de hautes collines et des défilés à travers les montagnes. L'air était devenu plus frais, la végétation changeait et ressemblait à première vue à celle des hauts plateaux de la Terre. Les nuits étaient froides et les horowitzs étaient obligés de se blottir autour de feux ronflants. Carmody leur apprit à tanner des peaux pour s'en vêtir, mais il ne leur permit pas de consacrer du temps à chasser et dépouiller les animaux pour s'en faire des fourrures.

— « Vous pouvoir faire cela quand nous atteindre la Vallée, » dit-il.

Deux semaines avant qu'ils arrivent au col donnant accès à la Vallée, Carmody se réveilla en pleine nuit. Un toc-toc résonnait à l'intérieur de l'œuf sur sa poitrine et il comprit que le bec pointu du poussin était en train de déchirer la double enveloppe semblable à du cuir. Au matin, un trou apparut dans la peau de l'œuf. Carmody fit ce qu'il avait vu faire aux mères : il saisit les bords de la déchirure et tira. Il eut l'impression de déchirer sa propre peau tant l'œuf avait longtemps fait partie de lui-même.

Le poussin était un joli spécimen robuste, un mâle, couvert d'un duvet doré. Il regardait le monde avec de grands yeux bleus dont la vision n'était pas encore coordonnée.

Tutu fut ravie.

— « Nous tous avoir yeux bruns ! Lui premier horowitz moi voir yeux bleus. Bien que moi apprendre horowitzs sauvages cette région avoir yeux bleus. Mais lui yeux juste comme toi. Toi faire yeux bleus pour nous savoir lui fils toi ! »

— « Moi avoir rien à faire avec lui, » répliqua Carmody. Il ne dit pas que le poussin était une mutation, ou bien qu'il était le produit de gènes récessifs par suite d'accouplement d'ancêtres avec un membre de la race aux yeux bleus. Cela aurait exigé une explication trop longue. Mais il se sentait mal à l'aise. Pourquoi fallait-il que ce soit arrivé au poussin que lui portait ?

Vers midi les vrilles qui retenaient l'œuf à sa chair avaient séché et la coque vide tomba sur le sol. En deux jours, les nombreux petits trous dans sa poitrine se refermèrent ; sa peau redevint lisse.

Il coupait ses liens avec ce monde. Cet après-midi là, Holmyard l'appela et l'avisa que sa demande de prolongation de séjour sur Féral avait été rejetée. Il lui faudrait partir le jour où finissait son contrat.

— « D'après nos conventions, nous devons fournir un vaisseau pour vous transporter à Wildenwooly, » dit Holmyard. « Nous utiliserons le

nôtre. Vous conduire à votre destination ne demandera que quelques heures. »

Pendant les deux semaines suivantes, Carmody activa la caravane, ne lui accordant que quatre heures de sommeil la nuit et ne s'arrêtant que pour faire reposer les chevaux. Heureusement, la race équine de Féral avait plus d'endurance que son équivalent sur Terre, si elle était moins rapide. Ils atteignirent le col de montagne à l'entrée de la Vallée la veille de son départ, dans l'après-midi. Ils allumèrent des feux et s'étendirent autour des foyers. Un vent froid soufflait du col et Carmody eut du mal à s'endormir. Ce n'était pas tellement à cause du froid que de ses pensées. Elles tournaient en rond comme les Indiens qui encerclent un convoi de chariots en le criblant de flèches acérées. Ce qui le turlupinait, c'est ce qui risquait d'arriver à ses protégés quand il ne serait plus là. Et il regrettait de ne pas leur avoir donné des directives spirituelles. Demain matin, pensait-il, demain matin, c'est ma dernière chance. Mais mon cerveau est gourd. Si je pouvais agir à ma guise, si mes supérieurs ne m'avaient pas ordonné de me taire... mais non, ils savent mieux que moi. Je commettrais probablement une erreur. Peut-être vaut-il mieux s'en remettre à la révélation divine. Pourtant, Dieu agit par l'homme, et je suis un homme...

Il avait dû s'assoupir car il s'éveilla brusquement en sentant un petit corps se blottir contre le sien. C'était sa favorite, Tutu.

— « Moi froid, » dit-elle. « Aussi, beaucoup fois, avant village brûler, moi dormir dans bras toi. Pourquoi toi pas demander moi faire ça ce soir ? Toi dernière nuit ! »

Sa voix tremblait et elle se mit à pleurer. Ses épaules étaient secouées et son bec lui râcla la poitrine tandis qu'elle pressait sa joue contre lui. Et Carmody regretta — ce n'était pas la première fois — que ces créatures aient des becs durs. Elles ne connaîtraient jamais le plaisir de douces lèvres réunies dans un baiser.

— « Moi aimer toi, John, » reprit-elle. « Mais depuis monstre des étoiles détruire village nous, moi peur. Mais ce soir moi oublier peur et moi vouloir dormir dans bras toi encore une fois. Ainsi moi pouvoir souvenir cette dernière nuit reste de moi vie. »

Carmody sentit les larmes affluer dans ses yeux, mais il garda une voix ferme.

— « Eux qui servir Créateur dire moi avoir travail à faire ailleurs. Parmi étoiles. Moi devoir aller, même si pas désirer. Moi triste, comme toi. Mais peut-être un jour moi retourner. Pas pouvoir promettre. Mais toujours espérer. »

— « Toi pas devoir partir. Nous encore enfants et nous avoir travaux adultes devant nous. Adultes comme enfants, et nous, comme adultes. Nous besoin toi. »

— « Moi savoir ça vrai, » répondit-il. « Mais moi prier Il que Il veiller et protéger vous. »

— « Moi espérer Il a plus cerveau que moi mère. Espérer Il intelligent comme toi. »

Carmody rit et dit :

— « *Il* est infiniment plus intelligent que moi. Pas souci. Ce qui devoir venir, venira. »

Il lui parla encore, surtout pour donner des conseils sur ce qu'il faudrait faire pendant l'hiver qui approchait, et la rassurer. Peut-être reviendrait-il. Ou, sinon, ce serait d'autres hommes. Il finit par sombrer dans le sommeil.

Mais il fut réveillé par la voix terrifée de Tutu, qui pleurait dans son oreille. Il s'assit et demanda :

— « Pourquoi toi pleurer, petite ? »

Elle se cramponna à lui, les yeux grands ouverts dans la clarté du feu qui s'éteignait.

— « Moi père venir à moi et lui réveiller moi. Lui dire : « Tutu, toi demander où nous horowitzs aller après mort. Moi savoir, parce que moi aller pays au-delà mort. Lui beau pays ; toi pas pleurer parce que John partir. Un jour toi voir lui ici. Moi permis venir pour dire toi. Et toi dire John que nous horowitzs comme hommes. Nous avoir âmes ; nous pas juste mourir et devenir poussière et jamais revoir nous. »

» Moi père dire ça moi. Et lui tendre main pour toucher moi. Et moi avoir peur et moi réveiller en pleurant. »

— « Là, là, » dit Carmody en la serrant dans ses bras. « Toi seulement rêver. Toi savoir père pas capable parler quand lui vivre. Alors comment lui capable parler maintenant ? Toi rêver. »

— « Pas rêver, pas rêver ! Lui pas dans moi tête comme rêve ! Lui debout ailleurs tête, entre moi et feu. Lui faire ombre ! Rêves pas avoir ombres ! Et pourquoi lui pas capable parler ? Si lui pouvoir vivre après mort, pourquoi lui pas aussi parler ? Toi dire : pourquoi étrangler en avalant puce quand capable avaler cheval ? »

— « La vérité sort de la bouche des enfants, » murmura Carmody. et il passa son temps jusqu'à l'aube à parler à Tutu.

Le lendemain, vers midi, les horowitzs arrivèrent à l'extrémité du défilé. Au-dessous d'eux, la Vallée s'étalait, resplendissante des vert, or, jaune et rouge de la végétation automnale. Encore quelques jours et les brillantes couleurs bruniraient, mais aujourd'hui la Vallée étincelait de beauté et de promesses.

— « Dans quelques minutes, » déclara Carmody, « hommes des cieux venir dans chariot-étoiles. Pas être effrayés. Lui vous pas faire mal. Moi avoir quelques mots à dire, mots que moi espérer vous et vos descendants jamais oublier.

» Hier soir, Tutu voir son père qui est mort. Lui dire elle que tous horowitzs avoir âmes et aller dans autre endroit quand eux mourir. Créateur avoir fait place pour vous — ainsi dire Whoot — parce que vous enfants de Il. Il jamais oublier vous. Aussi vous devoir être bons enfants de Il, car Il... »

Il hésita alors, car il avait failli dire Père. Mais, sachant que dans leur tête était fixée l'image maternelle, il poursuivit : « Car Il Mère vous.

» Moi avoir raconté vous comment Créateur faire le monde avec

rien. D'abord, espace. Puis atomes créés dans espace. Atomes réunis pour devenir matière informe. Matière informe devenir soleils, gros soleils avec petits soleils encercler eux. Petits soleils refroidir et devenir planètes, comme celle où vous vivre maintenant. Mers et terre former.

» Et Il créer vie dans les mers, vie trop petite pour voir avec œil nu. Mais Il voir. Et un jour, vous aussi voir. Et petites créatures venir grandes créatures. Poissons vivre. Et certains poissons ramper sur la Terre, commencer respirer air et avoir jambes.

» Des animaux grimper arbres, y vivre, et leurs membres en haut devenir ailes, et eux devenir oiseaux et voler.

» Mais une espèce de créature d'arbre descendre avant devenir oiseau. Elle marcher avec deux jambes et membres en haut devenir bras et mains, au lieu ailes.

» Et cette créature être ancêtre vous.

» Vous savoir ça, car moi dire vous souvent. Vous connaître votre passé. Maintenant moi dire vous quoi vous devoir faire dans avenir, si vous vouloir être bons enfants de Il. Moi donner vous la loi des horowitzs.

» Cela Il désirer vous faire chaque jour vous vivre.

» Aimer Créateur même plus que propres parents.

» Aimer l'un l'autre, même celui qui détester vous.

» Aimer animaux aussi. Vous pouvoir tuer animaux pour nourriture. Mais pas causer douleur à eux. Faire travailler animaux, mais nourrir eux et reposer bien eux. Traiter les animaux comme enfants.

» Dire la vérité. Aussi la chercher.

» Faire quoi société dire vous devoir faire. Sauf si société vouloir quoi Il défend. Alors pouvoir vous résister société.

» Tuer seulement pour empêcher être tué. Le Créateur pas aimer un meurtrier ou un peuple qui faire guerre sans bonne raison.

» Pas utiliser mauvais moyens pour atteindre bon but.

» Souvenir que vous horowitzs pas seuls dans cet univers. Univers rempli autres enfants de Il. Eux pas horowitzs mais vous devoir aimer eux aussi.

» Pas craindre mort, parce que vous vivre à nouveau. »

John Carmody les regarda un instant, se demandant sur quelles voies, bonnes ou mauvaises, ce discours les mettrait. Puis il alla vers une grande roche au dessus plat sur laquelle se trouvaient un bol d'eau et une tranche de pain faite de farine de glands cuite au four.

« Chaque jour à midi, quand soleil au plus haut, un mâle ou une femelle choisis par vous devra faire ceci devant vous et pour vous. »

Il prit un morceau de pain, le trempa dans l'eau, le mangea, puis dit :

« Et le Choisi devoir dire pour tous capables entendre :

» Avec cette eau, dont vie venir, d'abord moi remercier Créateur pour vie. Et avec ce pain, moi remercier Créateur pour bénédictions de ce monde et donner moi force personnelle contre maux de vie. Merci à Il. »

Il se tut. La seule qui ne le regardait pas était Tutu, fort occupée à écrire ses paroles. Puis elle leva les yeux vers lui comme si elle se de-

mandait s'il avait l'intention de continuer. Et elle poussa un cri, jeta son crayon et sa tablette, courut vers lui et l'entoura de ses bras.

— « Vaisseau-étoiles venir, » s'écria-t-elle. « Toi pas aller ! »

Un gémissement de peur et de surprise jaillit des becs de la foule rassemblée quand les horowitzs virent le monstre brillant accourir dans leur direction par-dessus la montagne.

Doucement, Carmody desserra ses bras et s'écarta d'elle.

— « Un moment venir quand parent devoir partir et enfant devenir adulte. Ce moment, maintenant. Moi devoir partir parce que moi nécessaire ailleurs.

» Rappelle-toi seulement, moi aimer toi, Tutu. Moi aimer vous tous aussi. Mais moi pas pouvoir rester ici. Cependant, Il toujours avec vous. Moi laisser vous sous protection de Il. »



Carmody se tenait dans le poste de pilotage et regardait, sur l'écran, l'image de Féral. Elle ne lui paraissait pas plus grande, à présent, qu'un ballon de basket... Il s'adressa à Holmyard.

— « Il me faudra probablement expliquer cette scène finale à mes supérieurs. Il se peut même que je sois sévèrement réprimandé et puni. Je ne sais pas. Mais je suis convaincu en ce moment que j'ai bien agi. »

— « Vous ne deviez pas leur dire qu'ils avaient une âme, » dit Holmyard. « Non pas que cela m'importe d'une manière ou d'une autre. Je trouve simplement cette idée d'âme ridicule. »

— « Mais vous pouvez méditer sur cette idée, » répliqua Carmody. « Et les horowitzs aussi. Est-ce qu'une créature capable de concevoir une âme peut n'en pas avoir ? »

— « Question intéressante. A laquelle il n'y a pas de réponse possible. Dites-moi, pensez-vous réellement que cette petite cérémonie que vous avez instituée les gardera dans le bon chemin ? »

— « Je ne suis pas complètement idiot, » rétorqua Carmody. « Bien sûr que non. Mais ils ont reçu ainsi un enseignement fondamental correct. S'ils le dénaturent, ce ne sera pas ma faute. »

— « Croyez-vous ? » dit Holmyard. « Vous avez jeté les bases d'une mythologie dans laquelle vous pouvez devenir le dieu, ou le fils du dieu. Lorsque le temps aura brouillé le souvenir de ces événements dont vous avez pris l'initiative et que des générations auront passé, ne pensez-vous pas que, mythe après mythe, distortion après distortion auront complètement altéré la vérité ? »

Carmody regarda le globe qui disparaissait.

— « Je ne sais pas. Mais je leur ai donné quelque chose qui les élève du rang des bêtes à celui des hommes. »

— « Ah ! Prométhée ! » soupira Holmyard.

Et ils restèrent longtemps silencieux.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : Prometheus.

JAY WILLIAMS

Les présents des dieux

Aussi couru que le thème du premier homme dans l'espace, celui des premiers extra-terrestres débarquant sur Terre est une des mamelles de la science-fiction. Jadis, les dits extra-terrestres étaient presque uniformément animés d'intentions hostiles — cela depuis ce prototype : « La guerre des mondes » *de Wells. Aujourd'hui — signe de l'évolution du genre — nos auteurs les montrent plus souvent venant en amis, pour jeter les bases de quelque union galactique. Cette seconde idée elle-même a perdu de son sel, à force d'être utilisée. Mais il arrive toujours qu'un auteur ait quelque chose de nouveau à dire sur une idée ressassée, comme le prouve ici Jay Williams.*



LE grand vaisseau doré planait au-dessus de l'Atlantique, et des éclairs crépitaient autour de ses ailerons. Montés sur les toits de la ville, le bras tendu, les gens le regardaient en s'abritant les yeux ; certains avaient des jumelles de théâtre au manche de nacre, d'autres des télescopes rudimentaires et quelques fanatiques observateurs d'oiseaux — ou de fenêtres — de coûteuses jumelles de campagne. Le vaisseau se posa lentement dans la baie, noyé dans un nuage de vapeur.

Celle-ci se dissipa. On pouvait discerner que le navire flottait et qu'il était entouré de centaines de points argentés : des poissons morts ballottés dans l'eau sale. Un carré sombre se découpa dans le métal doré et de la ville monta le long cri collectif qui accompagne l'éclatement d'un bouquet de feu d'artifice. Un petit esquif, de forme curieuse et de très haut bord, émergea du vaisseau et s'élança sans bruit vers la Batterie, soulevant un grand éventail d'eau blanche pareil à une aile.

Les cinq hommes qui descendirent sur le rivage ressemblaient à tout le monde. Ils avaient le teint très cuivré, à l'exception d'un qui avait la peau jaune pâle ; c'était apparemment la seule différence qui existait entre eux. Ils portaient des costumes confortables, ajustés, qui rappelaient assez une armure légère, mais de la teinte d'une carapace de scarabée, et autour de leur visage, il y avait des auréoles bleu pâle à peine visibles dans la lumière du jour. Ils examinèrent calmement la ville, la foule, et échangèrent entre eux quelques paroles à mi-voix. L'un d'eux se pencha, ramassa

l'esquif, le plia rapidement en un petit paquet et le fourra dans un sac qui pendait à sa ceinture.

Au cours de ces quelques minutes, dix-sept personnes moururent : les unes précipitées dans une bousculade à bas des toits bondés, d'autres piétinées dans les rues, quatre ou cinq de crise cardiaque, asphyxie ou saisissement. Le bavardage de tous ces gens assemblés faisait trembler les murs. Lentement, les hommes venus du vaisseau spatial s'avancèrent dans South Street.

A ce moment, un bruit perçant de sirènes annonça les cars de police et plusieurs grandes limousines noires. Les questions de protocole avaient donné lieu à de hâtives discussions : les visiteurs devaient-ils être accueillis par le maire de New York, par un représentant du gouvernement des Etats-Unis ou par le secrétaire général des Nations Unies ? Finalement, ils étaient venus tous les trois. Le maire joua des coudes et, son chapeau plaqué sur sa poitrine, essaya de saluer. La foule, débordant la police, se resserra pour mieux voir les visiteurs.

Le délégué américain aux Nations Unies, qui était venu comme représentant du gouvernement des Etats-Unis, tendit la main avec un sourire plutôt forcé. Il commença :

— « Permettez-moi de vous accueillir au nom de... »

Le maire lui coupa la parole.

— « Messieurs, cette grande cité éprouve un immense plaisir à tendre la main de l'amitié... » puis il s'arrêta court, perdu dans sa propre syntaxe.

Un des visiteurs précéda de quelques pas ses compagnons. D'une voix claire, retentissante, il déclara dans un parfait anglais :

— « Je vous remercie de vos sentiments et de votre accueil. Notre désir est d'aller à votre... heu... Centre. »

Il fit une pause et conféra un instant avec l'un des autres. « Le Centre des Nations Unies, » reprit-il. « C'est-à-dire, là où sont représentés tous les gouvernements et tous les peuples de votre planète, n'est-ce pas ? »

Le secrétaire général, réprimant un sourire d'innocent triomphe, dit :

— « J'aurai un grand plaisir à vous y conduire. Voulez-vous monter dans ma voiture, je vous prie ? »

Les cinq visiteurs inclinèrent la tête. Leur chef répondit :

— « Je suis d'accord. Mes compagnons préfèrent... hum... je ne sais pas comment le traduire... Ils nous suivront par leurs propres moyens. »

Sur ce, l'un d'eux sortit l'esquif, qu'il déplia rapidement. Il l'étala sur le pavé et s'y installa. Les trois autres y montèrent à leur tour. Une délicate lueur rose apparut et le bateau s'éleva au niveau des fenêtres du premier étage. Un des visiteurs se pencha en souriant par-dessus bord, agita la main et cria quelque chose au chef. Celui-ci acquiesça d'un signe et dit au secrétaire général :

— « Nous sommes prêts. Si nous partions ? »

Le secrétaire général, un peu abasourdi, rassembla ses esprits et, s'inclinant devant le visiteur, l'invita à prendre place dans la limousine découverte. Tandis qu'ils démarraient lentement à travers la foule qui s'écartait devant eux, il dit :

— « Permettez-moi de vous poser une question... Pourquoi n'avez-vous pas volé jusqu'au rivage au lieu d'y venir en bateau ? »

Le visiteur le regarda avec curiosité. On voyait que ses yeux n'avaient pas de blanc, mais étaient ronds et opalins.

— « Quand il y a de l'eau, pourquoi ne pas naviguer ? » dit-il.

Puis il ajouta : « Voler ? C'est ce que vous appelez voler ? Je croyais que voler signifiait reposer sur la surface de quelque élément, ou glisser avec lui. Mais voyez-vous, ils se... hum... propulsent eux-mêmes, en annulant la gravité. » Puis, se tournant à moitié sur son siège et fixant le regard de ses grands yeux chatoyants sur le secrétaire général, il reprit : « Voulez-vous dire que, si vous aviez été à notre place, vous auriez préféré survoler cette eau splendide ? »

Le secrétaire général, complètement décontenancé, garda le silence.

En approchant de la 14e Rue, le secrétaire général dit :

— « Nous sommes heureux de votre venue. C'est un grand jour pour la Terre. »

— « Vraiment ? » répondit courtoisement le visiteur.

— « Eh ! ce n'est pas tous les jours que nous avons des arrivées d'une autre planète, » déclara le secrétaire général avec un rire artificiel, jetant involontairement un coup d'œil en arrière vers le maire qui suivait dans sa voiture, le visage cramoisi et renfrogné.

— « Ah ! oui, je comprends. »

— « Oui, d'une autre planète... A propos, d'où venez-vous ? »

— « Nous l'appelons Terre, » répliqua le visiteur. « C'est très loin d'ici. A bien des parsecs, diriez-vous. Elle fait partie d'une quantité de grandes Terres. Nous sommes une... mettons, Organisation de Nations Unies, sauf qu'il s'agit de planètes. »

Il émit une sorte de trémolo aigu que le secrétaire général prit pour l'équivalent d'un rire.

— « Oui, tout cela nous est très familier, » dit le secrétaire général. « Une Fédération de Planètes, technologie moderne, etc... Nos écrivains de science-fiction nous ont préparés à cela depuis des années. Et maintenant, c'est devenu une réalité. Vous êtes venu, je suppose, pour nous offrir d'adhérer à votre Fédération ? »

Le visiteur cilla. C'était un clignement d'œil lent, qui venait plutôt de dessous l'œil que de dessus, le glissement pondéré, sans hâte, d'une sorte de membrane nictitante. Il exprimait l'étonnement et une surprise polie.

— « Oh ! mon Dieu, non, » rétorqua-t-il. « Adhérer ? Pas du tout. L'une des premières conditions est d'assurer son propre transport. Votre civilisation n'est pas encore capable de lancer un vaisseau interplanétaire, et encore moins intergalactique. »

A ce moment précis, ils arrivaient au palais des Nations Unies et la conversation fut interrompue par la foule des délégués, fonctionnaires, sténographes, guides, gardes, touristes, qui les encercla en vague déferlante.

On eut quelque difficulté à les dégager. Les visiteurs de l'espace descendirent et replièrent leur véhicule. Le secrétaire général les fit entrer dans

le palais et les conduisit dans la salle des Assemblées Générales qui fut vite envahie par les délégués et autres badauds. Les caméras de la presse et de la télévision furent braquées sur cet instant historique et les reporters firent courir leurs stylos sur leurs blocs.

Lissant ses fins cheveux gris, le secrétaire général déclara :

— « Nous qui, réunis ici, représentons toutes les nations de la Terre, nous vous saluons et vous accueillons, vous les visiteurs et représentants d'une autre planète. »

Les visiteurs inclinèrent légèrement la tête, sans rien dire. Ils avaient été installés sur l'estrade, derrière la tribune, d'où ils faisaient face à la salle.

Le délégué des Etats-Unis, qui se tapotait le bout des doigts, prit la parole.

— « Je voudrais demander que les lettres de créance des visiteurs soient présentées à cette Organisation. C'est une pure formalité, évidemment, mais je pense que nous devons avoir quelque garantie que ces messieurs sont... hem... ce qu'ils disent être. »

Avant que le secrétaire général ait pu ouvrir la bouche, le délégué de l'Union soviétique s'était dressé et s'écriait :

— « J'ai aussi une question à poser au... heu... au capitaine, ou chef des visiteurs. »

Celui-ci se leva et dit :

— « Vous pouvez me désigner comme porte-parole plutôt que chef. Notre capitaine, en fait, est resté dans notre vaisseau. »

— « Ah ! oui. Eh bien, monsieur, comment se fait-il que vous vous adressiez à nous en anglais ? J'aimerais demander à cette Assemblée quelle garantie nous avons que ceci n'est pas simplement une mystification montée par certaines puissances ? »

Le porte-parole répliqua, dans un russe impeccable :

— « En vérité, je suis à même de parler presque tous les dialectes de votre planète. Mais je ne peux pas m'adresser à vous simultanément en turc, grec, français, japonais, gaélique, syrien, etc... J'ai choisi de parler l'anglais parce que nos enquêteurs m'ont assuré qu'il est compris de la majorité de vos membres. Il n'est certainement pas difficile d'apprendre un langage humain pourvu qu'on sache s'y prendre. Et nous avons eu sur votre planète, depuis une vingtaine d'années, des chercheurs qui ont rassemblé des renseignements, accumulé des connaissances linguistiques, etc.

» Quant à nos lettres de créance... » Il fit une pause et examina gravement l'auditoire. « Pourquoi les demandez-vous ? Nous ne sommes pas des *représentants* auprès de votre Organisation dans le sens où vous avez employé ce terme. Peu nous importe que vous croyiez ou non que nous sommes ce que nous sommes. »

— « Je crains de ne pas comprendre, » dit le délégué britannique, qui avait été le premier à se ressaisir. « Ce monsieur veut-il dire qu'il n'a pas éte envoyé par son gouvernement pour se mettre en rapport avec nous ? Dans ce cas, que signifie sa présence ici ? On m'a laissé entendre que sa première demande a été d'être conduit aux Nations Unies ? »

— « C'est exact, » répondit le porte-parole. « Quand une planète est

suffisamment évoluée pour avoir une organisation centrale de gouvernement, nous préférons passer par celle-ci dans l'intérêt de la commodité et de l'efficience. »

Le secrétaire général dit, avec une certaine nervosité :

— « Oui, mais il m'a semblé, d'après ce que vous avez dit dans la voiture, vous savez ? que vous ne comptiez pas nous proposer d'adhérer à votre Fédération. La question soulevée par le délégué du Royaume-Uni est donc pertinente. »

— « Si, » intervint le délégué de la Bolovie en fronçant les sourcils, « ceci est une déclaration de guerre, qu'il soit bien entendu que nous sommes prêts. »

Le porte-parole leva la main :

— « Non, non. La guerre ? Certainement pas. Nous ne faisons pas de guerre. Je vais m'expliquer.

» Voyez-vous, messieurs, notre Fédération — comme vous l'appelez — a certaines lois. L'une d'elles est que, lorsqu'une planète parvient à un état que nous qualifions de, voyons, vous diriez « fédérable », et satisfait ainsi à certaines conditions, ses vaisseaux spatiaux sont alors contactés par des membres de notre organisation et nous leur offrons de nous donner leur adhésion.

» Il y a cependant d'autres cas. Nous enquêtons continuellement dans d'autres planètes habitées et quand nous trouvons qu'une section, un groupe ou une nation répond à certaines autres conditions — appelons-les des conditions pré-fédérables — nous sommes alors chargés d'offrir à ce groupe toute l'aide nécessaire pour lui permettre d'atteindre au niveau fédérable. »

— « Je comprends, » dit le secrétaire général. « De l'aide. Quelle forme prend cette aide ? »

— « Principalement des améliorations technologiques, » répondit le porte-parole. « Des choses que le groupe ne peut pas se procurer ou faire par lui-même. En fait, nous disons : « Dites-nous ce que vous voulez et ce dont vous avez besoin, et nous vous le donnerons. » Mais vous devez comprendre, messieurs, que notre loi veut que nous fassions cette offre, mais que l'acceptation est volontaire. »

— « Oui, monsieur, nous comprenons très bien cela, » déclara le délégué des Etats-Unis avec un large sourire. « Nous comprenons, et nous sommes très fiers et très humbles. »

Le délégué français intervint :

— « Puis-je demander à monsieur le porte-parole de nous dire quelles sont ces conditions dont il nous a parlé... les conditions pré-fédérables ? »

Le porte-parole éleva entre les doigts de sa main droite un petit objet brillant d'où sortit une voix métallique.

« Un groupe, ou unité d'êtres humains, sera considéré comme en situation pré-fédérable quand il aura atteint le degré suivant de sagesse :

» Ces hommes doivent s'être intégrés à leur milieu sans que les modifications apportées à l'écologie de la région la rendent impropre à d'autres êtres vivants.

» Ils doivent avoir créé des arts qui reflètent leur culture et soient partie intégrante de leur organisation sociale, arts dont l'accomplissement ne dépende pas d'une motivation économique ou politique.

» Ils ne doivent pas supprimer une autre vie, sauf pour la protection directe de leur espèce, ou les besoins naturels de leur propre survivance.

» Ils doivent avoir établi un ordre social dans lequel aucun individu n'est affamé ou dépourvu d'abri, et dans lequel tous sont responsables du bien-être de chacun. »

La voix se tut et le porte-parole rangea son appareil.

Le délégué des Etats-Unis rompit le silence.

— « Eh bien, monsieur, tout ce que vous avez dit se trouve inclus dans les principes que notre grande démocratie a essayé, au cours de l'histoire, de... »

Il s'interrompit devant le regard grave, pénétrant du visiteur.

Le porte-parole dit :

— « Nous ne parlons pas de principes, mais de mise en pratique. Nos termes sont précis et n'admettent aucune interprétation. »

— « Je proteste, » lança le délégué de l'Union soviétique. « Les êtres civilisés doivent admettre les principes. »

— « Nous ne sommes pas civilisés, » laissa tomber placidement le porte-parole.

— « Mais les principes ne sont pas faciles à mettre en pratique quand l'hostilité vous environne, » s'exclama le délégué du Pakistan.

— « Je n'ai pas dit que c'était facile, » rétorqua le porte-parole. « Les principes ne sont que des bonnes intentions. Les affamés, les blessés, les morts, n'ont que faire de bonnes intentions. »

Le délégué britannique, trop fier pour demander si la chasse au renard tombait dans la troisième catégorie, s'agitait avec gêne sur son siège. Le délégué des Etats-Unis, pensant à l'augmentation du nombre des chômeurs, tapait sur ses dents avec un crayon. Le délégué des Soviets, songeant aux décrets de l'Etat sur la nature de l'Art, boutonnait et déboutonnait son veston avec inquiétude. Personne ne disait mot.

Enfin, le secrétaire général prit la parole.

— « Si vous insistez sur l'interprétation littérale et effective de vos stipulations, Monsieur le porte-parole, je crains fort que vous ne trouviez pas une seule nation sur la Terre qui remplisse vos conditions.

— « Oh ! mais c'est chose faite, » dit sèchement le porte-parole. « C'est pourquoi nous sommes ici. Dans un lieu nommé le désert de Kalahari, sur le continent africain, vit une population de gens de petite taille que vous appelez les « Bushmen » — ou hommes de la brousse. Ils répondent à toutes les conditions. »

Il y eut un moment de stupéfaction, puis un rugissement de protestation. Le secrétaire général martela furieusement sa table et finit par rétablir l'ordre.

Le délégué du Ghana s'écria :

— « Je proteste !... Ces... Bushmen... ne sont que des sauvages ! »

Le porte-parole sourit. Il se tourna à moitié et dit quelque chose à ses amis, dont certains émirent les bruits bizarres qui servaient de rires chez eux. Puis il dit :

— « Des sauvages ? Mais cela implique qu'ils sont inférieurs et guère plus que des animaux. Quand des hommes en désignent d'autres par de tels noms, c'est qu'ils ne répondent pas aux exigences de nos articles 3 et 4. »

Le délégué du Canada, d'une froide voix nasale, déclara :

— « J'avoue que je ne comprends pas que des gens parvenus aux niveaux intellectuel et technique élevés de nos amis d'outre-espace fassent abstraction du Progrès.

Il dit cela de telle façon qu'on voyait briller le P majuscule.

« Quelle contribution ont apportée les Bushmen à l'histoire ou au bien-être de l'Humanité ? En cinq cents ans, ils n'ont pas progressé, » poursuivit-il.

— « Je crains, » dit le porte-parole, « que vous ne confondiez *progrès* avec *changement.* Il est exact que vous vivez dans une communauté sociale qui a changé profondément au cours des cent dernières années. Mais avez-vous progressé ? Vos citoyens sont-ils tous heureux, entièrement développés, intellectuellement mûrs ? »

—« Je crois pouvoir dire, » intervint le délégué des Etats-Unis, « qu'avec notre système de libre entreprise, la grande majorité de nos habitants connaît la sécurité. Oui, monsieur, je crois qu'ils sont satisfaits et comblés. »

Le regard du porte-parole étincelait quand il le tourna vers l'orateur.

— « Vous avez employé le mot *sécurité.* Pensez-vous que la sécurité soit essentielle pour un être mûr ? La sécurité est le dernier de ses besoins, car il sait que vivre, c'est être dans l'insécurité.

» Quant à vos autres expressions... est-ce que vos citoyens satisfaits ne se suicident jamais ? Est ce qu'ils ne se livrent jamais à des actes de violence contre leurs employeurs ou contre l'Etat ? N'y a-t-il pas dans votre pays des Indiens à qui l'on a pris leurs terres et leurs biens, et qui vivent maintenant dans la maladie et la pauvreté ? N'y a-t-il pas des centaines de milliers d'hommes que la couleur de leur peau empêche de gagner convenablement leur vie, ou même de s'asseoir auprès d'hommes d'une autre couleur ? Pouvez-vous m'affirmer qu'ils sont satisfaits et comblés ? »

Le halo bleu pâle qui entourait son visage était devenu plus prononcé et semblait lancer des étincelles. Un de ses compagnons se pencha en avant et dit quelque chose avec vivacité. Le porte-parole resta silencieux une minute, ou deux pendant lesquelles la teinte s'atténua. Puis il poursuivit :

« Vous estimez que le *progrès* consiste en procédés perfectionnés pour congeler les aliments, en moyens de transport plus confortables ou en méthodes nouvelles pour lutter contre les maladies. Ce n'est pas cela le *progrès.* Le *progrès,* c'est ce que vous faites avec les gens guéris, et où vous allez avec vos moyens de transport améliorés, et pourquoi vous y allez. Le progrès, c'est ce qui se passe dans votre cœur. La plupart d'entre

vous sont bons, mais vous n'avez pas progressé d'un iota en cinq cents ans, ni même en mille. Si vous avez l'occasion d'un profit personnel, il n'y a pas un seul d'entre vous qui hésiterait à raser des forêts, à détruire toute vie sauvage, à tuer un millier d'autres êtres humains et à tourner le dos pour ne pas voir les souffrances de ses concitoyens. »

Il parut soupirer et sa tête s'inclina. Avant qu'il ait eu le temps de reprendre la parole, un homme avait jailli du fond de la salle et, franchissant le cordon de police, s'élançait dans l'allée latérale en brandissant un pistolet.

— « Antéchrist ! » cria-t-il. « Retourne chez le Diable ton maître, ô toi, puissance des ténèbres. »

Il fut désarmé avant d'avoir pu tirer, bien qu'il y ait eu des murmures approbateurs dans divers endroits de la salle.

Le porte-parole dit :

— « C'est vrai, j'avais oublié votre religion. On m'a dit qu'une grande majorité d'entre vous croit à l'amour, au pardon, à la charité, à l'humilité. Peut-être vaut-il mieux que nous n'en parlions pas.

» En tout cas, c'est assez discourir. Je prie les représentants des Bushmen de s'avancer. »

Il y eut un long silence embarrassé. Puis le secrétaire général, rougissant un peu, déclara :

— « A mon grand regret, Monsieur le porte-parole, je dois vous dire que ces « hommes de la brousse » ne sont pas représentés dans cette Assemblée.

— « Non ? Et pourquoi ? »

— « Eh bien... hum... nous avons pour principe que seuls les pays mûrs pour la souveraineté peuvent avoir des délégués siégeant ici. Si vous y réfléchissez bien, » poursuivit-il avec fermeté, « ce sont les mêmes lois qui régissent votre Fédération. »

— « Les mêmes ? » répéta le porte-parole et de nouveau s'esquissa le lent mouvement de stupeur de la paupière translucide, qui se levait et s'abaissait devant ses yeux. « Vous pouvez les trouver similaires, si vous voulez. Je suppose que, si vous voyiez trois grands garçons brutaliser un plus petit, vous trouveriez cela pareil aux délibérations et aux décisions des adultes. »

— « Mais, » intervint le secrétaire général, « il n'est pas certain qu'on puisse considérer les Bushmen comme une nation. »

Le porte-parole hocha la tête.

— « Je comprends. Vous voulez dire qu'ils ne sont ni assez nombreux, ni assez riches, ni placés d'une manière suffisamment stratégique. En ce cas, voulez-vous, je vous prie, donner les ordres nécessaires pour que des représentants de leur pays soient envoyés ici pour nous voir. Je connais assez votre technologie pour demander que cela se passe, disons, sous quarante-huit heures. »

— « Quarante-huit heures ? » Le secrétaire général pâlit. « Mais, mon cher monsieur, il faudra des jours rien que pour trouver ces gens-là. »

— « C'est une indignité. » Le délégué britannique s'était levé. « Au nom du gouvernement de Sa Majesté, nous ne pouvons pas prêter plus longtemps notre présence à cette mascarade... »

De nombreux autres délégués s'étaient dressés. Le porte-parole jeta un coup d'œil à ses compagnons. Celui qui avait la peau laiteuse se leva lentement et d'un air négligent pointa le doigt vers l'Assemblée. Il y eut un craquement sourd et l'air se remplit d'une odeur âcre, quoique assez agréable. Aussitôt, tous les appareils de radio et de télévision cessèrent de fonctionner, les lumières baissèrent et chacun dans la salle, et dans un rayon tout autour, fut privé de mouvement. Toute la circulation fut bloquée, tandis que les moteurs s'arrêtaient et que les gens étaient frappés de paralysie totale. Même les avions qui passaient par là se trouvèrent suspendus dans le ciel.

Le porte-parole déclara, sans aucune trace de colère dans la voix :

— « Je regrette que nous soyons obligés d'employer ce qui semble un moyen de coercition. Cependant, notre expérience nous a appris que nos critères ne s'appliquent pas toujours aux peuples primitifs. Il ne sera fait de mal à personne. Mais je dois vous prévenir que, si nous sommes contraints d'aller chercher nous-mêmes les Hommes de la Brousse, si l'on nous refuse la coopération de cette Organisation, nous serons obligés de vous maintenir en état d'immobilité jusqu'à ce que nous ayons accompli notre mission, simplement afin d'éviter qu'on nous mette des bâtons dans les roues. Cela risque d'être beaucoup plus ennuyeux pour vous que pour nous. »

En fin de compte, bien entendu, on céda. Pour dire vrai, beaucoup de délégués songeaient déjà aux moyens de mettre la main sur les Bushmen, tandis que d'autres brûlaient seulement de curiosité de savoir quelle serait la manne cosmique dont les heureux aborigènes allaient être gratifiés.

Cependant, dès que leur immobilité forcée cessa et qu'ils eurent consenti à aider les visiteurs, des cabales commencèrent à s'ourdir dans divers endroits du palais.

Le délégué soviétique, en grande discussion avec la Yougoslavie et la Hongrie, fit remarquer qu'il serait nécessaire d'établir le principe du droit des petites nations à se gouverner elles-mêmes, et que cela nécessiterait une force importante, en cas de besoin, pour les protéger contre la mainmise des puissances colonialistes...

Le délégué américain, en grande discussion avec la Grande-Bretagne et le Brésil, souligna qu'il serait nécessaire d'établir le principe du droit des petites nations à se gouverner elles-mêmes, et que cela nécessiterait une force importante, en cas de besoin, pour les protéger contre la mainmise des puissances colonialistes...

Le délégué français allait de l'un à l'autre disant que, quant à lui, il ne songeait qu'à protéger le droit d'un petit pays à se gouverner lui-même, et que la France était toujours prête à jouer son rôle historique en empêchant l'exploitation des faibles et des impuissants par les puissants et les mal intentionnés.

On entendit le délégué australien murmurer qu'un argument solide pouvait être produit en faveur de la relation ethnique entre les Bushmen du Kalahari et ceux de l'arrière-pays australien.

Le délégué égyptien remarqua que c'était un fait bien connu que les Bushmen étaient arrivés originellement au Betchouanaland, venant du bassin du Nil. Le délégué israélien, riant sous cape, répliqua que, s'il en était ainsi, il y avait lieu de rappeler que les tenants et aboutissants de plusieurs des Tribus Perdues n'avaient jamais été établis de façon satisfaisante.

Entre-temps, les visiteurs n'avaient pas maintenu leur ultimatum de quarante-huit heures, qu'ils avaient étendu à une semaine, et une immense équipe de chercheurs partit à bord de centaines d'avions à réaction fournis par toutes les compagnies aériennes. Ils arrivèrent, en quelques heures, avec tout leur équipement, à Bulawayo, Serowe et Windhoek, d'où des nuées de jeeps et de camions partirent bientôt en éclaireurs. Le monde haletant suivait les nouvelles, diffusées par des stations mobiles de radio et de télévision, tandis qu'un filet gigantesque était étendu sur les deux tiers environ du désert de Kalahari, à l'intérieur duquel furent rabattus les doux petits habitants, stupéfaits et effrayés. Finalement, plus d'un millier d'aborigènes furent cernés au Lac Ngami et dans les marécages d'Okavango. Par l'entremise d'interprètes, on leur indiqua qu'il ne leur serait pas fait de mal, mais qu'ils devaient choisir des représentants pour aller voir des hommes d'un autre monde, dont ils recevraient de riches présents.

Il fallut près de huit heures de conversation assidue pour que les hommes de la brousse comprennent ce qu'on voulait d'eux. Quand ils eurent saisi, ils se rassemblèrent, riant et chuchotant, selon les clans et les villages, puis ils firent avancer leurs meilleurs hommes : chasseurs expérimentés, bons chanteurs et musiciens, vieux chefs sages et vaillants jeunes danseurs.

Ces hommes, réunis en groupe, se regardant timidement les uns les autres du coin de l'œil, discutèrent ensemble pendant un moment dans leur langage cliquetant et pépiant, puis s'accroupirent sur le sol. Un seul, un homme très âgé nommé Tk'we, resta debout. Il avait le nez camus, de méchants petits yeux fendus en amande, un ventre proéminent, et sa peau avait la couleur du vieil ivoire, malmené par le temps.

Il dit :

— « Oh ! grands hommes, nous sommes prêts à partir. »

Le chef de la mission des Nations Unies se frotta les mains.

— « Très bien ! » dit-il. « Combien êtes-vous, mon vieux ? »

— « Tous ceux que vous voyez ici, » répliqua Tk'we. « Sauf un très petit nombre de vieilles femmes, qui préfèrent rester ici. »

Le chef resta bouche bée. Il commença à compter machinalement. Il y avait exactement 1.038 Bushmen présents. Arrachant ses cheveux blonds frisés, le chef répondit que ce n'était pas démocratique, qu'ils devaient exercer leur droits de procéder à une élection libre par scrutin secret, et choisir un comité plus restreint. C'était un jeune homme très consciencieux, diplômé de l'Université de Toronto.

S'appuyant sur son arc, Tk'we déclara qu'un homme n'avait pas la chance de voir les dieux de ses propres yeux tous les jours et que, par conséquent, ils voulaient tous venir. Il dit que ses compagnons ne comprenaient pas cette démocratie et qu'ils ne voulaient pas causer d'ennuis, mais que personne ne désirait faire de la peine aux autres. Il ajouta que, s'il saisissait bien cette question d'élection, cela signifiait qu'un homme en viendrait à dire que l'un devait partir et beaucoup d'autres rester en arrière. Si tel était le cas, qui serait assez malappris et assez insensible pour refuser à ses voisins le droit de faire un voyage en avion pour aller voir les dieux eux-mêmes et recevoir leurs présents ?

De plus, poursuivit-il, pas un homme ne voudrait laisser derrière lui femmes et enfants sans personne pour s'occuper d'eux.

— « D'ailleurs, » dit-il de sa douce voix ironique et hachée, « nous ne sommes jamais allés dans le monde, et certains d'entre nous seraient très effrayés. Mais si nous partons tous ensemble, nous nous encouragerons les uns les autres. »

Il conclut en disant que, si cet arrangement n'était pas satisfaisant, les siens seraient enchantés de renoncer à tout et de retourner à leurs paisibles habitudes dans le désert. Au revoir, et merci beaucoup.

Le chef de la mission se remémora le regard neutre et glacé du porte-parole, tout en pupille sans blanc d'œil, et le doigt tendu du compagnon du porte-parole, et il se demanda avec inquiétude quels étaient les autres procédés désagréables dont disposaient les visiteurs pour témoigner de leur mécontentement.

Et c'est ainsi que 1.083 membres de la mission des Nations Unies durent céder leurs places dans les avions et furent laissés en plan à Windhoek, Serowe et Bulawayo... car on avait prévu une délégation de trois ou quatre petits Bushmen. Et les hommes de la brousse montèrent dans les appareils qui les enlevèrent dans les cieux, accrochés les uns aux autres et rendus muets par une délicieuse terreur. Il se passa des mois avant que certains abandonnés de la mission rentrent chez eux !

« Dans un pandémonium indescriptible, » suivant les termes poétiques du reporter de l'Associated Press, les Bushmen débarquèrent et furent conduits en car au palais des Nations Unies. Selon les directives du porte-parole, la salle des Assemblées générales fut évacuée, à l'exception du secrétaire général et de son interprète, un jeune et brillant étudiant bantou spécialisé dans les langues africaines. Les délégués furieux durent déménager dans d'autres salles de réunion d'où ils purent suivre les débats par télévision et observer les 1.038 hommes de la brousse qui, entassés dans les ailes et le long des murs, regardaient peureusement les incompréhensibles décorations murales, les agencements et les rangées circulaires de sièges. Toutefois, leurs enfants ravis, les yeux écarquillés, étaient assis ou debout sur les fauteuils.

Le porte-parole et ses compagnons leur faisaient face sur l'estrade. Un grand nombre de caisses pleines ou à claire-voie en bois étaient empilées contre le mur : les visiteurs de l'espace les avaient fait apporter dans la matinée. Le secrétaire général, qui ne cessait de s'éponger le front avec

un grand mouchoir, s'installa dans un fauteuil. Le porte-parole se leva et s'adressa aux Bushmen dans leur langue... ou plutôt dans leurs langues, car il dut utiliser simultanément trois dialectes apparentés, mais légèrement dissemblables.

— « Mes amis, » dit-il, et il y eut un petit remue-ménage, puis un silence de mort, car les hommes de la brousse n'avaient pas l'habitude que les autres gens leur parlent de cette façon. « Nous sommes venus des étoiles pour nous entretenir avec vous. Nous savons la dure vie que vous menez, mais nous savons aussi comment vous vivez, simplement et joyeusement, affrontant chaque journée de votre mieux, circulant paisiblement au milieu des lions et des abeilles sauvages, ne faisant de mal à personne, mais prenant ce qui vous est nécessaire. Le moment est venu de nous dire ce dont vous avez le plus besoin, et ce que vous demanderez, nous vous le donnerons. »

Il y eut un silence, pendant lequel beaucoup tournèrent leur regard vers Tk'we. Finalement, le vieil homme se dirigea vers le devant de la salle et s'arrêta sous la tribune. Il s'appuyait sur un bâton lisse, un pied levé de façon que sa plante repose contre son autre cuisse, et bien qu'il eût moins d'un mètre cinquante de haut, il parvenait à avoir une attitude très digne.

— « Maître, » dit-il, « nous sommes satisfaits d'avoir volé dans le ciel, d'avoir vu ce grand *werf* avec sa haute tour et ses fenêtres étincelantes et des gens inconnus et de vous avoir contemplés, vous et les autres dieux, de nos propres yeux. Maintenant, tout ce que nous voulons, c'est retourner chez nous. »

Le porte-parole dit :

— Nous pouvons vous rendre plus riches que tous les autres hommes. Nous vous apprendrons à construire des *scherms* comme celui où vous vous trouvez, à porter de splendides vêtements, à guérir toutes vos maladies, à voler vous-mêmes dans les airs, et à parler aux autres hommes de très loin. »

Tk'we tourna la tête et regarda longuement les autres derrière lui. Il haussa les épaules.

— « Quant à moi, » dit-il, « je ne veux pas de ces choses. Si les dieux veulent me donner de la viande, je ne refuserai pas. Et aussi quelques médecines pour guérir les maux de mes os, ce serait très bien. Mais pourquoi voudrais-je voler, ou vivre dans un de ces grands *scherms* ? Tout ce que je désire, c'est qu'on me laisse tranquille. »

Derrière lui, des centaines de voix douces murmurèrent discrètement :

— « Oui, oui, c'est cela. De la viande et quelques médecines. N'oubliez pas le tabac. Peut-être un peu de thé, ce serait agréable. »

— « Je pense que ce sont là les cadeaux que nous souhaitons, Maître, » déclara Tk'we en souriant. « Si vous nous donniez toutes les autres choses, alors nous ressemblerions peut-être pendant un peu de temps à de grands hommes. Mais les Bantous et les hommes blancs viendraient et se querelleraient avec nous, et ce serait la guerre, comme dans les temps d'autrefois, où de nombreux hommes de la brousse ont été tués et où nous avons été chassés dans le désert.

» Voilà le fond de ma pensée, » continua-t-il. « J'ai été un bon chasseur et j'adorais chasser. Et aussi, j'ai aimé coucher avec des femmes. Vous ne pouvez pas me rendre cela. Vous ne pouvez pas non plus le donner aux hommes jeunes, car ils l'ont déjà. Maintenant, j'aime avoir le ventre plein. Je me réjouis de voir les enfants jouer alentour et j'aime voir danser les jeunes gens. Parfois, quand j'ai le cœur lourd et plein de mélancolie, il me plaît de m'asseoir à l'écart pour jouer du *guashi* et chanter des chansons que j'ai inventées. Vous ne pouvez pas me donner tout cela, puisque je l'ai déjà.

» Qu'est-ce que les hommes peuvent désirer d'autre ? Personne n'en veut davantage. Si quelqu'un dit le contraire, ce n'est pas un homme, c'est encore un enfant qui, quoi qu'il ait, désire toujours autre chose et détourne ses yeux du sac de noix qu'il tient vers le sac de quelqu'un d'autre. Mais nous ne sommes pas tous des enfants. Par conséquent, donnez-nous les cadeaux promis et laissez-nous partir. »

Le porte-parole acquiesça de la tête. Il fit un signe à ses compagnons qui allèrent ouvrir les caisses. Ils les tirèrent au milieu des assistants et commencèrent à distribuer des paquets de lames de rasoir, des pipes, de solides couteaux de chasse, des boîtes de pansements de première urgence, de petites glaces, des paquets de tabac, du savon, du thé, du sucre en morceaux et du sel. Ils ouvrirent d'autres caisses et tendirent des jambons, des flèches de lard, des saucisses fumées et autres friandises. Chaque homme de la brousse reçut un petit sac de montagne pour y mettre ses cadeaux et même les enfants ne furent pas oubliés. Alors, avec force gestes de la main, sourires et saluts, ils sortirent de la salle et s'entassèrent dans les cars qui attendaient.

Après leur départ, le porte-parole et ses compagnons se rendirent sur la *plaza* devant le palais et déplièrent leur véhicule extensible. Les autres y montèrent, mais le porte-parole s'inclina devant le secrétaire général et, d'un geste amical inattendu, lui mit une main sur l'épaule.

— « Veuillez bien donner des ordres, » dit-il, « pour qu'on évacue le terrain autour de notre vaisseau, car nous repartirons chez nous aussitôt que nous l'aurons rejoint. Veillez aussi, je vous prie, à ce que le grand nombre d'espions de tous vos pays membres soient avertis de se retirer. Je regrette qu'ils n'aient pas pu franchir le champ magnétique que nous avons établi autour du vaisseau, mais je crois que, de toutes façons, ils n'auraient pas appris grand-chose. Adieu, et bonne chance. Il est possible qu'un jour vous parveniez tous au niveau des Bushmen... Il y a des choses plus étranges qui arrivent. En ce cas, nous reviendrions. »

Le secrétaire général soupira.

— « Vous saviez qu'ils ne demanderaient rien, » dit-il. « Vos caisses étaient prêtes. Ou bien les avez-vous changées par quelque tour de passe-passe que je n'ai pas remarqué ? »

— « Nous le savions, » dit le porte-parole.

— « Mais... comment ? »

— « C'est justement ce qui fait qu'ils sont... hum... préfédérables. »

— « Mais nous, nous saurions comment utiliser vos présents ! » s'écria le secrétaire général. « Grand Dieu ! songez à ce que nous pourrions faire... n'importe lequel d'entre nous... une de nos grandes nations... »

Le porte-parole regarda le secrétaire général avec commisération et sourit. A ce moment, il ressemblait tout à coup, et de manière étonnante, au vieux Tk'we.

— « Dommage, n'est-ce pas ? » dit-il.

Après tout, il n'était lui-même qu'un être humain.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : Gifts of the gods.

GÉRARD KLEIN

Le dernier moustique de l'été

Un titre bradburyen, un sujet qui ne l'est pas moins — il n'en faut pas plus pour rappeler les premières amours de Gérard Klein, et ses débuts dans la science-fiction. Est-ce en guise de coup de chapeau à ses années passées (aujourd'hui que sa manière a évolué) qu'il a décidé d'écrire ce conte symptomatique d'une mode datant d'hier ?



Il était étendu sur son lit et, par la fenêtre ouverte, il pouvait apercevoir le ciel nocturne, dépouillé des nuages de la journée, brillant d'étoiles, et les contours obscurs de toits proches, silhouettes des cheminées, pentes sobres et points d'exclamation des antennes. L'air était frais.

Il était étendu, les yeux ouverts, les mains posées à plat sur le lit, tranquille, muscles relâchés, et il pouvait entendre les pas du marcheur solitaire qui hante les allées tranquilles des tempes, chemins emplis de sang, bourdonnant de la pulsation régulière du cœur, régularité métronomique, et son propre souffle comme s'il s'était agi de la respiration délicatement rythmée d'une autre personne. Il songeait à l'été qui allait finir.

Il pensait à cette dernière journée lourde et chaude, comme un rappel de l'été, perdue en des semaines de pluie, comme un dernier message de l'été, comme un sourire tendre et las de l'été, et il entendit un vrombissement léger, le bruit d'un moteur aérien et minuscule, le grincement grave et agaçant d'un moustique, le dernier moustique de l'été.

Comme tous ses frères nés et morts dans l'année, écrasés, dont les taches constellaient les murs et le plafond, la technique est simple, prenez un livre, plaquez-le en un geste rapide sur le mur, un moustique ne crie pas, même s'il laisse une auréole de sang, d'un sang qui a été le vôtre, et qu'il digérait lentement, voluptueusement, dans le coma serein qui suit l'agression, le moustique était entré par la fenêtre, attiré par l'odeur de cet homme, ou peut-être aussi par le son rythmé de l'océan sanguin.

Quelques semaines plus tôt, ils se précipitaient en essaims ronflants par la fenêtre, vers la lampe, ou, plus tard dans la nuit, vers le corps nu et moite de l'homme dans la chaleur, et ils se gênaient les uns les autres, bourdonnant en une bande joyeuse et affamée, mais celui-là était seul, le dernier moustique de l'été, las et plein d'expérience, adroit à éviter le

mouvement preste de la main, ayant déposé l'espoir de son espèce en quelque recoin aquatique, et venant chercher auprès de cet homme un ultime festin. Celui-là était seul, le dernier de l'été. Et l'homme, de ce fait, écoutant le chant du moustique, ne pouvait se retenir d'éprouver à son égard une sorte de tendresse, car cet été était le dernier du moustique ; peut-être, si on le laissait s'installer dans l'appartement chaud et sec, durerait-il longtemps, des mouches ainsi passaient l'hiver, autrefois, peut-être prélèverait-il sa nourriture de vampire à heures régulières, peut-être s'apprivoiserait-il ?

Mais il n'atteindrait jamais l'été suivant. Il n'y a pas d'exemple de moustiques qui aient franchi l'hiver. Même si celui-là avait survécu à ces mois léthifères, il n'aurait jamais atteint le printemps. Personne, se dit l'homme, n'atteindra plus jamais le printemps. On ne franchit pas un hiver de trente mille ans.

Le moustique invisible traçait de larges spirales sonores dans l'air. Il plongeait et se rapprochait, invinciblement attiré par cet énorme sac sanguin allongé sur le lit.

« Allumer la lampe, » se demanda l'homme, « et chasser le moustique, le rejeter dans la nuit, ou purement et simplement le tuer. Ce n'est pas si simple. Un moustique est nettement visible quand il se détache sur un fond clair. Mais il disparaît brutalement quand il passe devant les rideaux sombres ou un meuble de chêne. Et il faut pourtant ne pas le lâcher des yeux, attendre le moment où il se posera... »

Un moustique sur une étendue claire. A-t-on jamais vu un moustique sur fond de neige ? Peut-être là-haut dans le nord, vers la Finlande, vers la Norvège, en Alaska, s'il y a des moustiques là-bas, peut-être peut-on voir des moustiques se détachant sur un fond de neige, là-haut où les glaciers millénaires, ataviques, se sont mis en marche, et d'où lentement, bruyamment, des icebergs descendront cet hiver le long des côtes de l'Angleterre. Les glaciers écraseront les mares, les étangs, les trous d'eau des rivières calmes où les moustiques ont déposé l'espoir de leur espèce. Les journaux l'ont dit, n'est-ce pas. Les journaux ont interrogé les savants. Voici la nouvelle ère glaciaire, ont dit les savants, pas de panique. Combien de temps mettra-t-elle pour s'installer ? C'est assez rapide, ont dit les savants, cinq ou dix ans au plus mais au début ce sera progressif. Il n'y aura plus d'été, simplement, seulement la pluie et la neige et la glace, les cieux couverts, et plus tard la pureté diamantine, gelée, des cieux d'hiver, puis plus de printemps ni plus d'automne, vous avez vu, vous, des fleurs pousser dans le sol gelé par vingt degrés en-dessous de zéro ? En Sibérie, il paraît qu'il suffit d'un sourire du soleil, la température remonte, la boue durcie fond, et des fleurs, des herbes, des bourgeons denses et blanchâtres jaillissent du sol sur toute la plaine, et les chariots s'enlisent dans la bouillie végétale, minérale, de la steppe déployée.

Le dernier moustique de l'été, ignorant de l'avenir, des journaux et de la météorologie.

On ne peut pas y croire, songeait l'homme. On ne peut pas croire que les villes s'enterreront demain, que les gens en troupeaux compacts descendront vers le sud, comme ils l'ont fait deux, trois fois, dix fois peut-être déjà au cours des grandes migrations géologiques sans en garder le moindre souvenir, car la trace des cauchemars s'efface le temps de battre des paupières. On ne peut pas croire que l'été ne reviendra pas, que les arbres mourront ou pourriront ou demeureront éternellement bloqués dans la substance translucide du temps anesthésié, et plus personne courant dans les rues, plus de filles en robes à fleur, ni de décolletés éclatant sous le soleil, sous les lampes brillantes et immobiles, de femmes splendides à la peau riche de soleil, plus de mains nues, plus de jambes nues, plus de corps étalés sur le sable des plages, plus rien que des fourrures, des carapaces épaisses, des coques résistantes, négation de la liberté, masques et camouflage, plus de souplesse enfin.

Sauf dans le sud.

Les gens riches partaient pour le sud. Tout le monde partait pour le sud. Il y aurait des troubles, il y aurait là-bas des millions d'hommes se pressant sur l'étroite bande du soleil, comme des naufragés sur un radeau, sur un banc de sable que la marée rétrécit. Des mesures sont prises, disaient les journaux. Qu'est-ce que nous allons devenir ? J'ai aimé l'hiver, dans le temps, quand j'étais enfant, j'aimais la morsure du froid, et la neige bien sûr, je n'avais pas appris à aimer le soleil. Je n'avais pas appris à aimer tout court, on ne peut aimer que dans le soleil. Je ne savais pas apprécier un moustique.

Qu'est-ce que je vais faire ? pensait l'homme. Le moustique était tout proche, maintenant. Peut-être pouvait-il souffler dessus, ou lui dire de s'en aller, de foncer vers le sud de toutes les forces de ses muscles impondérables de moustique, dans l'espoir de devancer le front blanc, le souffle mortel de l'hiver, ou dans l'espoir encore de tomber, de sombrer dans la neige, et d'être dedans conservé dix mille ans, cent mille ans, comme ces mammouths qu'on a retrouvés en Sibérie, et dont la chair était propre à la consommation, ont dit les savants ayant interrogé les chasseurs kalmouks, ou samoyèdes : vu d'ici, c'est la même chose.

Le moustique se tut. Il était posé sur le mur, tout à côté. Sans le voir l'homme le devinait, quelle mécanique subtile, quelle précision parfaite, pattes fines comme des cheveux, ailes nervurées, un dard précis, petite pompe aspirante, enroulée, déroulée, et si les moustiques survivaient à tous les hivers, s'ils hibernaient en réalité, s'ils ne naissaient pas des mares, s'ils se laissaient emprisonner dans une coque de glace, eux si fragiles, pris dans l'épaisseur dure et protectrice de la pierre d'eau ?

Tout le monde a des périodes comme ça, des moments où le froid vous envahit, tout le monde, les gens, les années et même les planètes. Il se demanda si la planète se sentait seule, tout d'un coup, pour devenir froide ainsi. C'est le contraire de la fièvre, le calme plat des profondeurs, l'abat-

tement silencieux des soirées alcooliques, toute végétation se tait en vous, et des vents soufflent, de grandes barrières cèdent, et les glaciers anciens remontent jusqu'à la bouche, jusqu'aux yeux. C'est inutile alors de chercher une autre chaleur, fût-ce celle d'une peau, fût-ce celle du soleil, c'est inutile, n'est-ce pas, ma vieille amie la Terre.

Le moustique préparait son coup. Il devait réfléchir. Il devait se demander s'il valait mieux y aller maintenant, ou attendre un peu que l'homme soit tout à fait endormi. D'un côté, c'était dangereux, et de l'autre, il avait faim, il ne pouvait presque plus y tenir. Il avait peur de sentir ses pattes se replier et de se voir dégringoler vers le sol.

L'homme sentit le froid, tout d'un coup, au-dedans de lui et au-dehors de lui. Sa main droite erra et finit par trouver l'interrupteur et ce fut la lumière, il cligna des paupières, et ses yeux blessés s'accommodèrent, et il vit le moustique, sur le mur, vingt centimètres au-dessus de sa tête, le dernier moustique de l'été, et l'été était fini. Il prit le livre qu'il lisait, qu'il avait laissé ouvert, le ferma et le serra dans ses doigts. Il se releva à demi et d'un geste rapide, écrasa le moustique. Il y eut le bruit sourd du livre frappant le mur et comme une goutte de sang sur le mur. Le moustique était resté collé au livre. Il posa le livre sur la petite table, s'allongea de nouveau, fixant le plafond, éteignit la lumière, sa main cherchant l'interrupteur et ne le trouvant pas, comme c'est étrange après ces années, et le trouvant et un déclic, et il regardait de nouveau, au-dehors, la nuit.

Il aspira doucement l'air entre ses lèvres. Un parfum étrange et aigu, presque tranchant, était entré par la fenêtre, et c'était l'odeur de la pluie qui allait venir, c'était l'avant-garde des armées de l'hiver qui galopaient là-bas, sous la conduite du soleil minuscule et comique des régions boréales. Bientôt, on entendra, pensait-il, le bruit des ours dans la ville désertée.

JAMES BLISH

L'ordre des choses

James Blish, l'un des plus solides piliers de la jeune école de la science-fiction américaine (celle des écrivains de moins de quarante ans), commence à être mieux connu en France, depuis la parution de son roman « Un cas de conscience » *et de son recueil de nouvelles* « Terre, il faut mourir » (1) *(les deux ouvrages chez Denoël, collection « Présence du Futur »). Nous avons publié dans notre numéro* 70 *un article le concernant. La présente nouvelle, sa toute dernière en date, surprendra par son absence de sens apparent. Qu'a voulu faire Blish ? Peut-être simplement montrer le prologue à* « Demain, les chiens » *de Simak ?...*



Il y avait de la brume à l'aube dans Mott Street, mais elle se dissiperait plus tard ; cette journée new yorkaise promettait d'être chaude. Les deux vantaux de la boutique dont la façade était masquée par des planches se rabattirent à l'intérieur en grinçant et un matou noir et blanc sauta hors d'une poubelle débordante pour filer se cacher sous une auto en stationnement. C'était un abri sûr : la voiture en panne avait été abandonnée deux jours auparavant et, depuis, les enfants du voisinage l'avait dépouillée de trois pneus et de son moteur.

Après cela, rien ne bougea pendant un moment. Puis un vieillard d'une surnaturelle propreté, correctement vêtu de guenilles impeccables, émergea de l'obscurité glacée de la boutique avec une marmite pleine de charbon de bois tout allumé qu'il posa sur le trottoir. Il se redressa et examina le temps qu'il faisait, exposant sa propreté (témoignage de son rachat par rapport au Bowery situé à deux pas de là) à l'inclémence de l'air. Il rentra ensuite en traînant les pieds dans sa caverne avec un soupir gargouillant ; il reverrait le jour demain matin à la même heure, s'il ne pleuvait pas. Derrière lui, le chaudron de charbon répandait ses pétales de flamme jaune, au milieu desquels se nichaient les braises comme des œufs de dragon encore non éclos.

Alors surgirent les charretons à hot-dogs, trois en tout, à la queue-leu-leu, leurs parasols à rayures bleu et orange oscillant par saccades, poussés par des hommes coiffés d'une casquette rigide. Les hommes se

(1) Critiqués, respectivement, dans nos numéros 68 et 96.

servirent eux-mêmes de braises, pour réchauffer les saucisses de Francfort (tout viande), la choucroute (tout chou) et les petits pains (tout farine). Derrière eux arrivèrent les charrettes des quatre-saisons chargées de fruits, puis deux autres où s'entassaient les légumes du quartier : artichauts miniature à trois cents pièce, tomates italiennes, aubergines de toutes dimensions, zucchini, poivrons, oignons violets.

Quand les charrettes furent passées, la rue redevint silencieuse, mais le chat resta sous la voiture gisant le long du trottoir. Il attendait les chiens, qui ne tardèrent pas à émerger avec leurs hommes ; bêtes rabougries au poil jaunâtre avec de longs museaux de renard et des panaches de queue en berne, reliées aux hommes par des harnachements compliqués faits de vieilles ceintures en faux crocodile et courroies de voitures d'enfant. Il y avait aussi un authentique berger allemand qui portait un harnais de chien d'aveugle. L'homme qu'il tirait était un noir à la carrure d'athlète qui arborait déjà sa pancarte :

PRIEZ TOUS LES JOURS
A VOTRE FAÇON
PRENEZ UNE CARTE DE PRIÈRE
C'EST GRATUIT
JE SUIS AVEUGLE
MERCI.

Les autres avaient toujours leurs pancartes sous le bras, mais tous avaient chaussé leurs lunettes noires. Ils s'arrêtèrent pour flairer l'air du temps.

— « Excellent, » déclara l'homme au berger allemand. « En route. Et arrangez-vous pour ne pas rentrer tard, tous tant que vous êtes. »

Les autres marmonnèrent, puis ils se dirigèrent à leur tour vers Houston Street, où les traîne-misère s'ébranlaient déjà dans la direction du magasin des *Volontaires d'Amérique* avec l'espoir de piquer assez de butin pour avoir de quoi s'acheter des cigarettes. Les traîne-misère évitèrent très scrupuleusement les chiens. Ceux-ci tirèrent les hommes à l'ouest et en bas des soixante marches de la station Broadway-Lafayette jusqu'au train F dont c'était la tête de ligne, et tous prirent place dans le wagon de queue. Il n'y eut presque aucun échange de paroles, mais un des compères avait déjà mis son transistor en marche, emplissant le compartiment d'un mélange de rock n' roll et de messages concernant la circulation.

Le chat restait sous la vieille épave : c'était maintenant le moment où les enfants jaillissaient de l'église pour foncer dans l'école paroissiale de l'autre côté de la rue, hurlant et se battant à coups de livres de prières.

Un autre vieillard propret remporta à l'intérieur le chaudron vidé de ses braises et les vantaux se refermèrent.

Les chiens entraînèrent les hommes hors du train F à la station des 47e - 50e rues sur la 6e avenue, c'est-à-dire à l'arrêt *Rockfeller Center ;* mais ils émergèrent à la sortie de la 47e rue, qui est presque au milieu du centre diamantaire de Manhattan. Là, ils sortirent leurs sébiles, qui contenaient chacune une pièce à secouer, et accrochèrent leurs pancartes ; puis

ils se mirent en marche, un par un, à cinq minutes d'intervalle, d'abord vers le nord et, au premier croisement, lentement vers l'est.

Les pancartes entièrement métalliques, suspendues au niveau de la taille, devant et derrière, étaient toutes noires avec des inscriptions jaune-vert. La typographie aussi était la même : des capitales chantournées comme les majuscules de ce type de fonderie qu'on appelle Hobo (1).

Les messages affectaient une certaine diversité, toutefois, bien qu'ils eussent d'évidentes similitudes de style. Celui qui suivait l'homme au berger allemand et aux cartes de prière, par exemple, disait :

DIEU VOUS BÉNISSE
VOUS POUVEZ VOIR
MOI PAS

MERCI

Ils se déployèrent sans se hâter le long de la 48e rue en direction de la 5e avenue qui fourmillait déjà de passants, bien qu'il fût seulement dix heures du matin. Au bout de la 5e avenue, marqué par *Black, Starr & Gorham,* dispensateur phénoménalement onéreux de luxueuses merveilles telles que des pièces d'argenterie uniques, une vieille aveugle revêtue de l'uniforme du Lighthouse était installée derrière une table où était posé un tambourin et jouait de la guitare en nasillant un hymne. Un chien était couché à ses pieds. A peine à quelques pas de là, toujours devant une des vitrines de *Black, Starr & Gorham,* se trouvait un jeune homme avec un chien, debout, armé d'une guitare, chantant à tue-tête des rock n' roll. Toujours dans la 5e avenue, deux carrefours plus loin, à la terrasse du Rockefeller Center, deux femmes et un homme en uniforme de l'Armée du Salut jouaient des hymnes à la trompette avec un parfait ensemble (ce qui changeait par rapport à la veille où cette place n'avait été occupée que par un seul officier de l'Armée avec un saxophone baryton dont il savait à peine jouer), mais ils ne comptaient pas — les compères ne s'occupaient plus de Rockefeller Center : ils avaient déjà exploité ce coin-là.

Les chiens ne prêtèrent non plus aucune attention à la vieille femme ni au chanteur de rock n' roll, et les compères firent de même. Ils avançaient sans rien dire. Celui qui avait le transistor augmenta un peu le volume du son quand il atteignit cet endroit-là.

La rue s'animait de plus en plus. A mesure qu'approchait un midi brûlant, les passants intéressants émergèrent : chefs de publicité (« ...et comme les prévisions de ventes du client se sont révélées de quinze pour cent inférieures aux nôtres, ou nous a retiré le budget et maintenant ce pauvre diable de Jim a mis une petite affiche dans les toilettes pour vendre son yacht »), les rédacteurs de deuxième catégorie d'importants hebdomadaires (avec les dernières considérations sur leurs patrons), les agents littéraires jouant aux chaises musicales (2) (« ...il est parti chez S. & S. (3) et il a emmené Zuck Stambler avec vingt-cinq pour cent du

(1) La signification courante du terme est : trimardeur, clochard.
(2) Jeu du genre des 4 coins avec des chaises ; autrement dit qui cherchent à se « souffler » les bons éditeurs et auteurs.
(3) Simon and Schuster, éditeur célèbre de New York.

contrat et une clause d'option absolument sensationnelle ») et de temps à autre un faiseur d'opinion abasourdi appartenant à la presse du commerce (« ...un dollar quatre-vingt-dix-huit pour des spaghetti ? ») Pas un de ceux-là ne jeta le moindre cent dans les sébiles, mais les chiens ne s'en inquiétèrent pas ; ils promenaient leurs maîtres sous la canicule.

JE POURRAIS VOIR A NOUVEAU
AVEC UNE GREFFE OCULAIRE
DIEU VOUS BÉNISSE.

Les passants se fixaient au *St. Germain* et aux *Three G's.* sauf le journaliste spécialisé qui se réfugia dans l'*American Bar*. Des secrétaires s'arrêtaient devant les restaurants, regardaient les menus, s'entre-regardaient avec indignation et remontaient la 5e avenue en direction de *Stouffer's* où elles paieraient exactement le même prix. Des joueurs d'allumettes appâtaient le chaland avec des « Viva-la ! », « Faites confiance aux lois des probabilités ! », « Voilà un beau coup » et maudissaient le gouvernement. La dame chef de publicité prit un autre Martini et annonça à l'envoyé du client quelque chose dont il se doutait depuis cinq mois et qui ne lui fit pas plaisir à entendre ; l'agence ne serait pas contente non plus de l'apprendre, mais il n'y avait pas de danger qu'elle le sache jamais. Rogers et Whitehead, *Authors Representatives*, dégustèrent des œufs d'alose et du bacon et se prononcèrent pour l'abandon de tous leurs auteurs de l'ouest, soit trois au total. Le président et rédacteur en chef de l'affaire de magazines la plus importante du monde résolut en fin de compte de poser sa candidature à la présidence.

Les compères écoutaient, secouaient leurs sébiles et suivaient leurs chiens. Le transistor annonça que la situation avait encore empiré aujourd'hui.

A trois heures de l'après-midi, la température atteignait trente-deux degrés, l'humidité quarante pour cent.

Le berger allemand ramena son maître vers la 6e rue. Les autres chiens suivirent. Au guichet, la monnaie des sébiles fut comptée : il y avait dedans assez d'argent pour rentrer. Dans les restaurants de la 48e rue qui se vidaient, il n'y avait plus que d'épais relents de fumée, de sauce tomate et de décisions désastreuses. Demain, ils feraient la 47e rue, que fréquentaient les spécialistes de relations publiques.

La caverne de Mott Street était relativement fraîche. Les compères se débarrassèrent de leurs pancartes et s'assirent. La radio débita quelque chose sur Kroutchev, quelque chose sur Cuba et quelque chose à propos de bière.

— « Pas mauvais comme journée, » dit finalement le gros bonhomme. « Un vacarme de discussions ! Est-ce que vous savez que le type aux trois gosses a décidé d'abandonner ? »

L'homme au transistor annonça :

— « Pleuvra demain. »

— « Vrai ? » dit le gros homme. « Diable ! C'est mauvais, ça ! »

Il réfléchit un instant, puis, se levant sans hâte, il traversa la pièce sombre et fraîche pour donner un coup de pied au berger allemand. « Qui est-ce qui commande, ici ? » Le chien le regarda d'un air morose. Satisfait, l'autre retourna s'asseoir.

— « Non, » dit-il. « Il ne pleuvra pas. »

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : Who's in charge here ?

MICHEL EHRWEIN

En voyage

*On rencontre tous les spécimens d'humanité dans les hôtels voisins des gares. Mais que dire d'y rencontrer des spécimens d'*inhumanité ?



QUAND il descendit du train, il pleuvait. Une de ces pluies drues, massives, qui tombait d'un ciel gris jusqu'à l'horizon et paraissait ne jamais devoir s'arrêter. Il traversa le quai en hâte et vint piétiner avec les autres voyageurs devant l'étroite porte où un employé collectait les billets.

Quand il eut remis le sien à ce morne mannequin bleu, quand il eut traversé le hall froid et mal éclairé, qu'il sortit enfin sur la place, l'unique taxi s'ébranlait avec un plein chargement d'hommes et de femmes mouillés et frileux. Il resta un moment immobile sous l'abri de la verrière, sa valise fatiguée posée contre sa jambe, sa main gauche serrant les deux revers de son pardessus sous son menton, à observer ceux, pour la plupart des gens de la ville sans doute, qui s'en allaient à pied.

Quelques-uns, pensant rester secs au prix d'un détour, suivaient le périmètre de la place en allant de l'une à l'autre des zones sèches circulaires qui subsistaient au pied des marronniers. D'autres, plus pressés ou plus hardis, s'élançaient tout droit à travers l'espace goudronné, le dos rond sous les gouttes et sautillant entre les flaques.

Le voyageur demeuré seul hésita, frissonna. il eut un regard pour le hall maintenant vide, où un unique employé, derrière le grillage d'un guichet, s'affairait posément, dans le cône de lumière jaune que rabattait sur lui un abat-jour, à quelque besogne réglementaire. Il regarda à nouveau au travers de l'averse et aperçut, sur la gauche, l'enseigne délavée d'un hôtel. Sur les vitres d'une fenêtre du rez-de-chaussée, il put lire, en grandes lettres jaunes tirant sur le vert : « CAFE ». Et plus loin : « RESTAU »...

...La porte ouverte, il reçut au visage la chaleur d'un poêle, en même temps que les verres de ses lunettes se couvraient de buée. Les ayant ôtées, il distingua confusément à sa gauche une table libre. Il posa sa

valise contre le pied de fonte contourné, déboutonna son pardessus et atteignit son mouchoir. Ses verres essuyés, il prit une position plus commode, posant ses coudes sur la table pour éviter le froid du marbre, et dirigea son regard sur le comptoir en bois verni. Le patron, homme large et lourd, vêtu d'un gilet de laine gris qui bâillait sur une chemise bleuâtre, casquette en tête, la moustache grise et rase, penché sur la plonge, lui fit un signe :

— « Tout de suite, monsieur. »

Il étendit les jambes et ses tibias vinrent heurter la barre longitudinale qui unissait les pieds de la table.

Quand il releva la tête, il vit l'homme assis en face de lui, à la table voisine, devant un verre à demi plein d'une boisson rose et qui paraissait regarder dans sa direction, fixer quelque chose derrière lui. Il le vit, et ne put détacher ses yeux de ce visage glabre et de ce crâne chauve sans l'ombre du moindre duvet avant d'en avoir inspecté tous les détails. Les yeux s'ouvraient, très longs et très étroits, dépourvus de cils, sous des arcades sans sourcils, et leur prunelle brillait du même éclat que celle des chats la nuit sous une lumière. La bouche, simple fente sans lèvres, restait obstinément fermée. Les narines d'un nez camus palpitaient sans répit au rythme d'une respiration rapide qui soulevait la poitrine avec un bruit de soufflet. La main qui se referma sur le verre... *Dieu !...* possédait à la place des doigts une botte de filaments souples, et aucune dent ne brilla lorsque la bouche s'entrouvrit. Un vêtement ample d'un gris très clair, serré au cou et aux poignets, sans boutons ni fermeture visibles, enveloppait le corps.

Je rêve. Je rêve. Mais comment se faisait-il que les autres consommateurs attablés ne parussent pas s'étonner de l'étrangeté du personnage ?

La jeune femme assise de l'autre côté de l'allée centrale paraissait regarder au dehors, et tournait le dos au nouvel arrivant. Il n'apercevait de sa tête qu'un flot de cheveux blonds tombant jusqu'aux épaules, sur une robe d'un bleu éclatant. Peut-être *sentit*-elle le poids de son regard, car elle lui fit face aussitôt, lui offrant le pur ovale, le front lisse et blanc, l'arc parfait des sourcils d'un visage de madone... sans yeux, ni nez, ni bouche, mais avec, à la place de tout cela, une trompe longue d'une vingtaine de centimètres et qui dardait vers lui un mufle rose. En même temps, le mouvement dérangeait les lignes de ce qu'il avait pris jusque là pour un vêtement et qui se révélait alors composé d'une multitude de fibres très longues formant une couche épaisse, si épaisse que l'on eût pu se demander s'il y avait un corps dessous !

Il détourna les yeux comme la trompe plongeait en direction du verre...

Le patron quittait le comptoir, se dirigeait, un verre dans chaque main, vers le fond de la salle, et le voyageur remarqua alors l'énorme profusion de bouteilles de toutes formes, de toutes couleurs et... mais eût-il osé l'affirmer ?... de toutes matières, qui couvraient un rayonnage s'étendant sur toute la surface du mur. Il posait les verres sur une table, s'éloignait, et l'autre, dans le mauvais éclairage de ce coin, eut la vision

de deux formes, tapies, lovées ramassées sur deux chaises autour des barreaux, du dossier, et qui n'avaient rien d'humain...

Il regarda vite ailleurs, vers cette autre table, par exemple, et... *sur la table,* quatre pygmées guère plus haut que la main, des hommes parfaits en réduction, assis sur des tasses retournées, étaient occupés à ce qui devait être un jeu, avec de minuscules baguettes colorées.

Le patron fut devant lui, balaya la table d'un mouvement circulaire du torchon qu'il tenait dans la main droite.

— « Et pour Monsieur, ce sera ? »

— « Un café. »

— « Arrosé ? »

— « Non... Euh... Oui, un... cognac. »

Tant que le patron fut parti, il demeura plongé dans ses pensées, s'efforçant de mettre de l'ordre dans ce tourbillon, n'osant lever son regard du marbre gris.

La tasse fumante fut devant lui, avec le petit verre. Il dit :

— « Qu'est-ce que... ? » en balayant la salle d'un rapide coup d'œil. Puis :

« Ces... personnes... ? »

— « Oh ! » fit le patron, « le temps qu'il fait depuis deux jours nous amène bien du monde. Il y en a qui passent la nuit, ou qui ne s'arrêtent que pour un repas, ou pour prendre un verre. Nous avons aussi des habitués : cette dame à côté, qui est déjà venue plusieurs fois. Et des pensionnaires comme ces deux messieurs là-bas. »

— « Ah oui ? »

— « Pensez, avec ce temps, ils sont parfois bien heureux de pouvoir s'arrêter quelques jours, quand ils ont le temps ! Mon garage est plein, les derniers ont dû laisser leurs engins dans la cour... »

Le client entrevit au-delà d'une vitre des formes bâchées.

— « Voilà, » fit le patron, en ôtant ses deux poings sur la table. « Buvez pendant que c'est chaud ! »

— « Oui, » dit l'autre, « bien sûr ».

Il fit pivoter la tasse dans la soucoupe pour en saisir l'anse, et lut sur le flanc, en une dorure incertaine : *Hôtel de l'Univers.*

— « Bien sûr, » répéta-t-il pour lui-même.

Un moment après, quand il osa relever son regard, il lut au-dessus du comptoir : *Prix spéciaux pour voyageurs.*

JEAN-CLAUDE PASSEGAND

Le fil d'Ariane

Jean-Claude Passegand est un amoureux des symboles, un poète du clair-obscur. Fantastiques ou de science-fiction, tous ses récits expriment l'absolu d'une certaine quête de l'inaccessible. Dans « Le fil d'Ariane », *c'est du symbole à l'état pur, de l'allégorie, que ce thème revêt la forme... avec une étrange réminiscence de Lovecraft en conclusion.*



Ils étaient vautrés dans le sable, massifs, accroupis, tel un troupeau d'énormes pachydermes au repos. Leur peau était grumeleuse, plissée, couturée. On aurait pu croire qu'autrefois, dans des temps très reculés, ils s'étaient battus ; ces entailles auraient pu être les cicatrices d'anciennes et monstrueuses blessures. Mais maintenant les combats étaient finis ; jamais plus leur chair rugueuse ne saignerait ; ils étaient à jamais immobiles, à jamais pétrifiés. La pluie, le vent, les sables qui les cinglaient ne les feraient jamais frémir.

Parfois, néanmoins, on avait l'impression qu'ils respiraient, lorsque l'ombre pointilliste des grands pins, agités par le vent, faisait courir à leur surface comme un tressaillement ; mais ce n'était qu'une illusion. Tout en eux n'était qu'illusion, jeu de l'imagination.

On pouvait voir en eux de grands géants foudroyés par quelque ancestrale malédiction... Plus prosaïquement, c'étaient des rochers de grès, que de fantastiques bouleversements géologiques avaient entassés là... blocs dispersés selon une étrange fantaisie, et qu'ensuite l'érosion avait creusés tout au long des siècles, découpant des bracelets de pierre, creusant des marches, modelant des creux et des bosses, donnant à chaque rocher sa physionomie propre, toute une musculature minérale, parfois à demi cachée par le lichen et par les petits pins qui parvenaient malgré tout à survivre, à trouver leur nourriture, en enfonçant leurs racines dans les points de moindre résistance, plus friables, à demi décomposés par l'eau.

Parmi tous les entassements de rochers que renferme la forêt de Fontainebleau, il en est un qui se distingue des autres : c'est le Groupe de l'Eléphant.

Lorsqu'on vient de la route, il y a d'abord une vaste clairière de sable blanc. Une fois qu'on a traversé cette clairière par une sorte de sentier

assez rudimentaire, un fantastique alignement de rochers s'offre à la vue du promeneur.

Meneur du troupeau, guide, chef tout à la fois, on découvre l'Eléphant, qui ressemble en effet de façon assez frappante à ce pachyderme ; derrière lui, alignés comme pour une éternelle revue militaire, se pressent les autres rochers, disposés le long d'un vaste boulevard de sable blanc. Bien vite, cette relative symétrie se détruit d'elle-même, et c'est alors un impressionnant chaos de rochers, pressés les uns contre les autres.

Un jour, les hommes décidèrent d'utiliser ces montures d'un nouveau genre ; nouveaux cornacs, ils se servirent de toute l'étrange géographie qu'avait dessinée l'érosion pour parvenir à dominer ces montures de pierre.

Un nouveau jeu naquit ; utilisant les cicatrices, les verrues, les minuscules renflements du rocher, saisissant les bracelets ciselés dans la pierre, s'équilibrant tantôt avec les pieds, tantôt avec les mains, les hommes tentèrent de se hisser au sommet des rochers.

Et puis le jeu se compliqua : il s'agissait toujours d'atteindre le sommet, mais en n'utilisant que certaines prises, en suivant un itinéraire précis et délimité à l'avance ; comme tout jeu parvenu à un certain degré de perfection, l'escalade tendait vers un certain hiératisme, vers une liturgie précise.

C'est ainsi que la forêt de Fontainebleau se peupla, chaque dimanche, de fanatiques venus jouer au jeu de l'escalade.

***

Les cinq garçons étaient allongés au pied de l'Eléphant, parvenus à ce degré de fatigue où les muscles sont engourdis, où l'on n'a plus conscience que de la rumeur interne du sang dans les veines. Parmi eux, Simon était néophyte ; c'était la troisième fois seulement qu'il venait faire de l'escalade en forêt de Fontainebleau.

Ils se taisaient, tous les cinq, attentifs simplement à la fumée de leurs cigarettes.

Puis Simon se leva, s'étira, s'appuya d'une main contre la masse grenue du rocher ; à force d'avoir grimpé, le bout de ses doigts était usé, le grès ayant fait office de lime.

Juste au-dessus de sa tête, dessiné dans le rocher, il vit un signe : un cercle de couleur orangée, à l'intérieur duquel se trouvait un D de même couleur, et, juste au-dessus de ce cercle, une petite flèche verticale.

Simon sembla brusquement intrigué par ce signe ; c'était d'ailleurs un garçon étrange, qui avait tendance à voir des « signes » partout.

— « Louis, » demanda-t-il, « qu'est-ce que c'est ? »

Louis leva la tête, ôta la cigarette d'entre ses lèvres.

— « Quoi donc ? »

— « Le D sur le rocher. »

— « Ça veut dire *départ*. »

— « Tous les rochers n'en ont pas. »

— « Non, celui-ci fait partie d'un circuit... le Circuit Orange. »

Simon revint s'asseoir à côté d'eux.

— « Dis-moi, Louis, qu'entends-tu par circuit ? »

Louis connaissait suffisamment Simon pour savoir que, lorsqu'un sujet l'intriguait, il allait jusqu'au bout.

— « Eh bien, on monte sur un rocher, on saute sur un autre, on redescend, et ainsi de suite... »

— « Lorsqu'on accomplit le circuit en entier, revient-on au point de départ ? »

Louis sembla brusquement désarçonné par la question de Simon.

— « Simon, où veux-tu en venir ? »

— « C'est moi qui pose les questions, pour l'instant. Louis, où aboutit le Circuit Orange ? »

C'était maintenant le tour de Louis d'être intrigué.

— « A vrai dire, je n'en sais rien. »

— « Comment, tu n'as jamais fait le Circuit ? »

— « Je l'ai commencé, mais je ne suis jamais allé jusqu'au bout. »

— « Pourquoi ? »

— « Il est très long, tu sais, et compliqué ; on va, on revient sur ses pas, on monte, on redescend. C'est inextricable, comme... »

Il n'acheva pas, sans doute parce qu'il ne trouvait pas le mot juste.

— « Comme un labyrinthe ? »

— « Oui, si tu veux, comme un labyrinthe. »

Simon avait parfois une façon bizarre de prononcer certains mots, de leur donner une résonance particulière, comme s'ils signifiaient beaucoup plus qu'on ne le pensait ordinairement.

Il y eut un bref instant de silence, et puis Simon revint à l'attaque.

— « Il y a bien des gens qui sont allés jusqu'au bout du Circuit ? »

— « Bien sûr ! »

— « En connais-tu personnellement ? »

— « A vrai dire, non... »

— « Mais tu as entendu des gens dire que l'on pouvait aller jusqu'au bout... »

L'ennui avec Simon est qu'il vous menait là où il voulait, à force de logique, jusqu'au moment où la logique frôlait la folie.

— « ...et peut-être ces gens ne connaissent-ils pas personnellement de grimpeur qui ait accompli le Circuit Orange en entier , peut-être connaissent-ils simplement *d'autres* gens qui leur ont affirmé que certains grimpeurs étaient allés jusqu'au bout du Circuit... »

Louis se prit la tête à deux mains.

— « Oh ! assez ! »

— « ...ce qui reviendrait à dire, » continua imperturbablement Simon, » que les grimpeurs qui ont accompli le Circuit en entier n'existent que *virtuellement...* »

Il se leva.

« ...ou bien, s'ils existent *réellement,* qu'ils ont disparu, qu'ils ne sont *jamais revenus.* »

Louis regarda Simon fixement.

— « Simon, je me demande parfois si tu n'es pas un peu fou. »

— « La question ne présente aucun intérêt, » répliqua froidement Simon.

Les trois autres, que le dialogue entre Louis et Simon commençait à exaspérer, se levèrent.

— « On va boire un pot. »

« Je vous rejoins tout de suite, » dit Louis.

Quant à Simon, il esquissa simplement un geste de la main.

— « Louis, as-tu remarqué comme on va rarement jusqu'au bout des choses ? »

— « Quel genre de choses ? Un circuit d'escalade, par exemple ? »

— « Entre autres. »

Ils restèrent un instant silencieux ; au loin, les pins balancés par le vent retentissaient comme une marée.

— « Si on allait jusqu'au bout des choses, il se passerait quelque chose. »

L'expression était bizarre ; Louis commençait à se sentir mal à l'aise.

— « Tu me fatigues, » dit-il, en se levant. « Je vais rejoindre les autres. Viens-tu ? »

— « Dans un instant, » dit Simon, avec un drôle de regard.

Il resta seul parmi les pins et les rochers.



Il s'approcha de la paroi grise du rocher ; le D orangé, entouré de son cercle, se détachait dans la lumière de cette fin d'après-midi. Il n'y avait plus aucun grimpeur maintenant ; Simon était seul. Il respira un instant l'odeur végétale des pins, profonde, enveloppante, et celle, sèche, dure, minérale, du grès.

Simon passa sa main contre la paroi du rocher ; ses doigts usés par l'escalade sentirent le grain du rocher, comme de minuscules aiguilles plantées dans sa chair.

Si on allait jusqu'au bout des choses...

Pourquoi n'essaierait-il pas ? Le signe orangé, au-dessus de sa tête, était comme une tentation.

Brusquement, il se décida.

Il chercha une prise pour le pied ; il en trouva une sur la droite, à environ cinquante centimètres du sol ; puis, pour s'équilibrer, il saisit une prise à main gauche, et enfin s'éleva. Il se sentait lourd, maladroit.

Au sommet du rocher, il vit un point orangé, puis une petite flèche de même couleur ; il s'agissait simplement de suivre la direction de la flèche.

L'autre point orangé se trouvait beaucoup plus bas, sur un autre rocher : il fallait donc sauter d'un rocher à l'autre. Il prit son élan, sauta, reprit péniblement son équilibre sur l'autre rocher. Après ce début assez laborieux, il y eut un moment d'accalmie ; l'escalade devenait plus facile, plus aisée ; les prises étaient bonnes, sûres, Simon s'élevait avec régularité, passait sans trop de mal d'un rocher à un autre.

Et puis il se trouva devant une nouvelle difficulté ; il était sur un rocher

lisse, au sommet arrondi, mais la flèche indiquait qu'il fallait passer sur un rocher voisin, qui présentait sensiblement le même aspect lisse, arrondi ; il s'agissait donc, pour Simon, de s'équilibrer sur les deux rochers.

Conservant le pied droit sur le rocher qu'il venait d'atteindre, il lança le pied gauche en avant, sur l'autre paroi ; il fallait dès lors abandonner tout point d'appui sur le premier rocher, pour se projeter contre l'autre.

Simon jeta un coup d'œil en bas ; il se trouvait à cinq, six mètres du sol, et une chute serait mauvaise, parce qu'il risquait de tomber sur un entassement de petits rochers aigus.

Il fallait donc trouver une prise sur l'autre paroi, à main droite, afin de s'équilibrer, mais il était impossible de *voir* cette prise. Simon *supposait* simplement son existence, parce que, si cette prise n'existait pas, il était impossible de reprendre son équilibre sur l'autre paroi, et c'était alors la chute.

Mais, pensait Simon, puiqsu'il y a un point orangé sur l'autre paroi, c'est donc que cet autre rocher fait partie du Circuit, donc que cette prise à main droite *doit* exister.

Fort de ce raisonnement — peut-être complètement faux — Simon, portant tout son poids sur le pied gauche, enleva son pied droit de la paroi... se projeta violemment contre la paroi opposée... tendit le plus possible son bras droit...

L'espace d'une seconde, il ne trouva rien, que la trame grenue du rocher, et puis, tout à coup, ses doigts rencontrèrent un trou aux bords aigus ; il replia ses doigts contre le rebord déchiqueté du trou creusé dans le grès ; portant alors tout son poids sur le bras droit, il lança son bras gauche vers le sommet du rocher : ses doigts griffèrent la masse arrondie et râpeuse, puis trouvèrent une sorte de cicatrice, qu'il utilisa comme deuxième point d'appui. Il tenta alors de se rétablir, en posant ses pieds à plat sur le mur vertical ; un très court instant, il crut qu'il ne parviendrait pas à faire ce rétablissement, qu'il allait tomber... Ses pieds patinèrent dans le vide, mais ses bras, contractés par l'effort, tenaient bon. Il se hissa à la force des bras ; sa tête, son cou, enfin le haut du torse parvinrent au niveau du sommet. Posant alors ses mains à plat, retournant ses avant-bras, il se rétablit enfin.

Il s'accroupit au sommet du rocher, à bout de souffle. Ses tempes battaient violemment, ses bras dont les veines saillaient étaient durs et tendus comme des cordes. Il humecta ses lèvres de salive ; il avait du mal à saliver, car sa gorge était aride.

Il regarda autour de lui. Partout, des chaos de rochers gris ou verdâtres.

Il essaya de refaire mentalement le chemin qu'il avait parcouru, mais il ne parvenait déjà plus à se repérer. Etait-il loin ou près du point de départ ? Il ne le savait plus.

Les rochers se confondaient dans sa mémoire ; il n'aurait pu affirmer que l'itinéraire du Circuit empruntait tel rocher plutôt qu'un autre. Mais l'inquiétude l'avait abandonné ; il baignait dans une sorte d'ivresse, que tous ceux qui font de l'escalade ou de la montagne connaissent bien :

un état second, proche du somnambulisme, où rien ne compte, sinon continuer...

Simon était littéralement fasciné par les petits cercles orangés qui jalonnaient sa route — ces petits points brillants qui traçaient une piste sinueuse, complexe ; ces petits points brillants qui conduisaient nécessairement *quelque part*.

Car Simon était désormais sûr du but ; il ne savait quel but ; la seule assurance qu'il pouvait avoir était qu'il y avait un but. Il se dressa debout sur le rocher, cherchant sa route ; il eut un moment d'hésitation, parce qu'il ne voyait plus de point orangé.

« Me serais-je trompé ? »

Pourtant, à aucun moment il ne s'était écarté de la piste. Il s'accroupit, puis se coucha à plat ventre sur le sommet arrondi, avança, pencha son torse dans le vide ; il découvrit alors le petit point orangé, beaucoup plus bas, sur la paroi verticale du rocher, presque à sa base.

Il se laissa descendre doucement, le ventre contre la paroi, jusqu'au moment où il fut suspendu dans le vide, maintenu par ses bras tendus...



Le rocher dressait devant lui sa silhouette hautaine ; c'était un mur parfaitement lisse, parfaitement vertical, planté là comme un donjon. Simon essaya d'y découvrir une aspérité, une cicatrice, un trou ; mais il n'y avait rien, c'était un mur sans faille.

Impossible de franchir ce rempart.

De toute façon Simon avait dû s'égarer, car il ne voyait aucun signe orangé.

Il se sentit brusquement découragé ; la fatigue s'abattit sur ses épaules, comme un vêtement trop lourd à porter.

Il examina l'endroit où il se trouvait ; devant lui ce mur vertical, lisse, infranchissable, qui lui barrait la route ; derrière lui des rochers disposés en demi-cercle. Sur le sol, du sable blanc.

Simon avait l'impression de se trouver dans un théâtre antique, ou dans une arène romaine.

Il s'accroupit sur le sable, le dos appuyé contre le rocher. Il ressentait une curieuse impression de défaite et de culpabilité ; il était coupable, parce qu'il s'était écarté du Circuit. Il était vaincu, pris au piège.

Le rocher vertical et infranchissable symbolisait sa défaite. Simon se rappela qu'étant enfant il jouait au jeu du labyrinthe ; il s'agissait de tracer avec la pointe d'un crayon le fil d'Ariane, qui conduisait vers l'issue du labyrinthe ; mais lorsqu'on empruntait le mauvais chemin, un petit trait noir, vertical, indiquait qu'on s'était trompé de route ; on ne pouvait passer, il fallait revenir en arrière, retrouver la bonne route.

Simon se sentait découragé, avec un âpre goût de défaite dans la bouche. Il allait se reposer quelques instants ; il était si fatigué...

Il ferma les yeux.

Peut-être s'endormit-il, ou peut-être rêva-t-il éveillé. Il fit plusieurs rêves étranges.

Il se trouvait sur un gigantesque échiquier, immobile, figé ; tout autour de lui, des hommes, des femmes, également immobiles et figés, disposés comme des tours, des reines, des fous, des cavaliers. Brusquement Simon était saisi comme par une main gigantesque — qu'il ne voyait pas ; il se sentait simplement soulevé hors de sa case, projeté vers une autre case où il chassait une jeune femme d'une beauté admirable, aux longs cheveux blonds ; la jeune femme s'envolait hors de sa case, comme emportée par un ouragan ; son visage et son corps avaient une immobilité de statue ; seuls ses cheveux blonds étaient vivants, flottant autour d'elle.

Puis l'échiquier disparaissait ; Simon se trouvait maintenant dans un rectangle tracé à la craie blanche ; tout autour de lui, à l'infini, étaient tracés d'autres rectangles. Simon était seul, angoissé ; il sautait à cloche-pied d'un rectangle à l'autre, ayant soin d'éviter de poser le pied sur le trait de craie. Il sautait, sautait sans fin, sans fatigue, et, implacablement, la perspective de rectangles tracés à la craie s'étendait devant lui ; une épouvantable angoisse lui étreignait le cœur. Une seule chose importait, continuer.

Il rêva aussi d'une ville... Une ville perdue dans une brume bleutée, érigeant dans le ciel ses tours de cristal, ses dômes irisés, tout un fouillis inextricable de balcons, de toits, d'encorbellements... Simon était seul dans cette ville, qui, il le savait, était morte. Ses pas soulevaient une étrange poussière — comme l'impalpable bruine d'un jet d'eau. Les rues de la ville étaient sinueuses, changeant perpétuellement de direction, tel le cours fantasque et capricieux d'une rivière, pleine de courbes et de méandres — mais le cours d'une rivière a un amont et un aval, donc un sens, alors que les rues démentes de la ville silencieuse et morte n'avaient ni amont ni aval ; elles n'avaient pas de sens.

Et, dans son rêve, Simon ressentait toujours cette inexplicable angoisse qui le poussait à errer sans cesse, à tenter de démêler l'écheveau inextricable de ces rues tortueuses.

Puis les rues se couvraient de dessins géométriques : losanges, cercles, triangles, lignes sinueuses ou brisées, s'entrelaçant, se compliquant de plus en plus, s'assemblant et se défaisant, jusqu'au vertige, jusqu'à la folie, dans un feu d'artifice de couleurs éblouissantes...

Simon s'éveilla — dormait-il vraiment ? — ou tout au moins il émergea de son rêve.

Tout autour de lui n'était que silence. Il ne percevait même plus au loin la vaste rumeur sylvestre des pins. L'atmosphère semblait étrangement dépourvue de profondeur, de résonance. Le ciel était incolore, ressemblant ainsi à ces panoramas en tôle d'acier ployée que l'on utilise dans les théâtres pour figurer l'horizon ; lorsque les projecteurs s'allument, l'illusion est complète : le spectateur voit un ciel d'orage, une aurore ou un couchant, ou l'azur implacable d'un ciel méditerranéen. Mais le ciel que voyait Simon avait banni toute féerie ; il ressemblait à l'acier du « panorama », quand les projecteurs ne sont pas encore allumés.

Simon se leva. Ses hésitations, son angoisse avaient disparu ; il sentait une grande force en lui, prête à affronter toutes les déceptions, toutes les défaites, tous les repentirs.

Puisqu'il ne pouvait franchir le mur qui se dressait devant lui, il retournerait en arrière.

⁂

Le petit point orangé luisait comme une flamme sur la paroi grise. Simon fut heureux ; ainsi, il avait retrouvé sa route, il n'était désormais plus seul, isolé, perdu parmi un labyrinthe de rochers froids et durs, puisqu'il y avait ces mystérieux petits signes, qui étaient là pour le protéger de l'Erreur.

Ils avaient presque la couleur du feu — le feu bénéfique et puissant qui, depuis le Commencement, sert à honorer la divinité, en tous lieux, à toutes les époques ; le feu maléfique aussi, qui brûle, qui détruit, qui torture, le feu des catastrophes, le feu de l'Enfer. Pourquoi Simon s'obstinait-il à attribuer une valeur bénéfique à ces petits cercles couleur de flamme, alors qu'ils pouvaient signifier exactement le contraire ? L'espace d'une seconde, le doute s'empara de lui.

« Et si cela ne menait nulle part ?... »

Alors il errerait sans fin dans ce chaos inextricable de rochers, à demi rongés, comme par une lèpre végétale, par des lichens verdâtres ; il n'y aurait peut-être jamais de but. Ces petits signes orangés étaient peut-être justement là pour faire croire qu'il y avait un but ; au lieu de protéger de l'Erreur, peut-être étaient-ils l'Erreur.

Mais il n'essaya pas d'approfondir ce doute — il ne fallait pas se laisser envahir par le doute ; il fallait continuer hardiment sa route, sans hésiter.

Alors, comme par miracle, tout lui devint facile. La fatigue avait disparu ; il sentait en lui une merveilleuse légèreté, un merveilleux équilibre, une audace de dormeur éveillé. Il sautait d'un rocher à l'autre, se laissait glisser le long de parois verticales ; ses mains trouvaient d'instinct la prise qui convenait, ses pieds rencontraient le minuscule renflement, l'infime éraflure minérale, qui l'équilibreraient. Les cercles ardents jonchaient sa route. Il sentait le but tout proche maintenant ; une sorte d'exaltation joyeuse s'emparait de lui. Comment avait-il pu douter un seul instant, alors que les petites flammes orangées étaient comme autant de bornes, traçant les limites de quelque voie triomphale ?

Il se trouvait sur une sorte de plate-forme assez élevée. Les points orangés traçaient une route jusqu'à l'extrême bord de la plate-forme. Comme il l'avait déjà fait. Simon se coucha à plat ventre, se pencha dans le vide. La paroi tombait à pic ; le rocher formait une sorte de falaise abrupte.

Pour suivre la route tracée, il n'y avait qu'une seule solution : se laisser glisser le long de la paroi verticale et lisse, c'est-à-dire... se laisser tomber.

Simon se rappela brusquement une vieille légende, celle de Psyché.

Psyché se lance dans le vide, du haut d'un rocher, mais des vents secourables l'enlèvent, la déposent au creux d'une vallée remplie de fleurs, devant la demeure de l'Amour. Au contraire les sœurs méchantes — les traditionnelles sœurs méchantes de toutes les légendes ancestrales — qui, voulant elles aussi éprouver les pouvoirs de Zéphyr, se précipitent dans le vide, vont s'écraser sur des rochers.

Simon subirait-il le sort de la douce Psyché ou celui des méchantes sœurs s'il se lançait dans le vide ?

Il restait là, à l'extrême bord de la falaise, hésitant, partagé entre l'appréhension et l'attirance. Il se trouvait au seuil d'une épreuve inconnue — « épreuve » n'était pas le mot qu'il cherchait : il le trouva peu après : c'était *initiation.*

L'une des innombrables religions ésotériques, venues de l'Orient et introduites à Rome beaucoup plus tard, comportaient comme rite d'initiation le saut dans le vide. Simon avait vu en Italie les vestiges d'un mur, qui, croyait-on, avait servi à cette initiation. Il communia par la pensée avec ces esclaves romains qui, comme lui maintenant, devaient se sentir à la frontière de quelque chose d'énorme et d'insondable, avant de sauter.

De toute façon il ne pouvait plus reculer maintenant.

Il se tourna face au rocher, laissa glisser ses jambes le long de la paroi verticale, jusqu'au moment où il ne fut plus maintenu que par ses bras tendus à se rompre. Il sentait le rythme de son cœur s'accélérer, devenir fou.

Il se laissa tomber.

⁂

Il tomba comme dans un puits de ténèbres.

Il tomba comme une feuille morte.

Il lui semblait que quelque chose hurlait autour de lui, mais ce n'était que le rugissement aigu, la rumeur énorme de sa propre peur. Il basculait dans le vide, et, en même temps que lui, le monde entier basculait.

Et puis la chute cessa ; il sentit qu'il s'enfonçait dans quelque chose de doux et de froid.

Il rouvrit les yeux.

Les rochers, les pins avaient disparu ; il se trouvait dans une sorte de désert de sable bleuâtre.

Etait-ce vraiment du sable ? Non, c'était une poussière impalpable. Il tenta d'en conserver dans le creux de sa main, mais elle s'échappa, coula entre ses doigts, comme de l'eau vive.

Cette poussière était froide, morte ; elle flottait dans l'air, comme une brume, suspendue comme un accord d'orgue.

Simon se leva, se mit en marche.

Ses pas ne laissaient aucune empreinte, mais chacun de ses mouvements semblait éveiller quelque chose — comme un écho lointain, éloigné dans le temps et l'espace.

Le ciel avait toujours cette curieuse absence de couleur, de transparence, de profondeur.

Bientôt Simon vit au loin, se détachant dans cette étendue désertique, une sorte de grotte à l'entrée béante ; il s'en approcha.

Il dut se courber pour pénétrer dans la grotte. A l'intérieur régnait l'obscurité ; il fut d'abord aveugle, ne distinguant absolument rien, puis, peu à peu, ses yeux s'accoutumèrent à la pénombre.

Il distingua un escalier très étroit, qui descendait en spirales vers les profondeurs de la terre. Sans hésiter, il s'y engagea, commença à descendre.

La peur l'avait abandonné maintenant, ainsi que la curiosité : la peur comme la curiosité impliquent le libre choix ; elles impliquent que les événements pourraient être réversibles. Simon, lui, venait de parvenir à l'irréversibilité absolue. Tout était décidé maintenant — il ne savait quoi, mais il avait perdu jusqu'à la curiosité de le savoir.

Il descendait toujours, sans fatigue, avec une sorte d'indifférence. Combien de temps dura la descente ? Il ne se posa pas la question, parce que le temps n'existait plus pour lui, peut-être parce qu'il l'avait vaincu, peut-être parce qu'il avait été vaincu par lui. Mais vainqueur ou vaincu, quelle importance ?

Il devait être parvenu au bout du voyage, parce qu'il parvenait à discerner une sorte de lueur falote et lointaine.

Le sol redevint stable et uni sous ses pieds : la descente était terminée.

Il marcha vers la lueur qu'il voyait frémir dans le lointain. Peu à peu l'obscurité se dissipa.

Simon était arrivé.

***

Il se trouvait dans une grotte immense, aux dimensions de cathédrale. Des torches résineuses, enfoncées dans les parois, faisaient vivre des ombres et des lueurs tremblantes, animant cette salle d'une sorte de palpitation trouble.

Une foule silencieuse peuplait la grotte.

Des hommes, des femmes, des enfants, figés.

Par quels chemins étaient-ils venus là ?

Sur le sol étaient tracés des signes mystérieux. Simon se rappela son rêve — c'étaient exactement les mêmes formes géométriques qui ornaient les rues de la Ville Morte ; des losanges, des triangles, des cercles, des lignes sinusoïdales, s'enlaçant, s'entrecroisant, dessinant tout un réseau éclatant et complexe.

Simon se promena parmi cette foule immobile et muette, mais personne ne fit attention à lui ; chacun semblait attendre quelque chose.

Et puis brusquement cette immobilité cessa ; alors, une sorte d'activité dérisoire et muette s'empara de cette foule.

Certains jouaient aux échecs.

D'autres sautaient à cloche-pied de losange en cercle, sur l'étrange jeu de marelle que traçait le sol bigarré.

D'autres encore dessinaient d'étranges figures.

Certains semblaient écrire, mais en utilisant des alphabets qu'ignorait Simon : signes cunéiformes, aussi vieux que la Terre.

Tous — de quelque façon que ce fût — *étaient allés jusqu'au bout des choses.*

Tous, par des moyens différents, avaient réussi à dévider le fil qui permettait de sortir du Labyrinthe.

Maintenant Simon touchait à la récompense. Quelle serait-elle ?

Bientôt une sorte de danse sembla s'organiser ; certains, délaissant leur tâche, se prenant par la main, se mirent à danser en silence : une danse hiératique, très lente, qui dessinait des méandres, des courbes.

Peu à peu tous abandonnèrent leurs occupations, pour se joindre à la danse. Simon sentit que quelqu'un lui saisissait la main, et lui-même fut entraîné dans le long et lent vertige de cette danse. Alors il eut une velléité de révolte : cela n'avait pas de sens. Ces gens étaient fous, prisonniers d'un sortilège absurde — mais tout sortilège peut être vaincu ; il suffit d'être assez fort pour en rompre la chaîne.

Simon voulut se dégager de cette farandole démente, mais la main qui le tenait ne voulait — ou ne pouvait — le lâcher ; Simon ne put en desserrer l'étreinte.

Une sorte de rage désespérée s'empara de lui : tous ces efforts, toute cette fatigue, toutes ces épreuves pour *rien* ; car eux aussi étaient allés jusqu'au bout des choses, puisqu'ils étaient ici. Qu'attendaient-ils ? Attendaient-ils seulement quelque chose ? Simon voulut hurler, se débattre, leur crier qu'ils étaient fous, qu'il fallait retourner en arrière, vers la vie, vers le soleil, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Alors un doute s'empara de lui : peut-être, oui, peut-être était-il mort ?

Ils étaient peut-être tous morts et ce lieu était...

Brusquement la danse s'arrêta. Tous s'immobilisèrent, les yeux fixés dans la même direction.

Simon suivit la direction de leurs yeux.

Leurs yeux étaient fixés sur une porte. Une lourde porte de bois sculpté.

Des idoles aussi vieilles que la Terre, peut-être antérieures à la Terre, étaient sculptées dans le bois ; elles étaient à la fois repoussantes et fascinantes. D'énormes clous de métal luisaient dans le bois sombre.

Les lueurs des torches animaient ces entités monstrueuses d'une vie maléfique.

Tous semblaient hypnotisés par cette porte ; ils ne pouvaient plus en détacher leurs regards.

Simon, une fois de plus, tenta de se rebeller : il ferma les yeux, pour résister à la fascination.

Pourquoi regardaient-ils cette porte ? Espéraient-ils qu'elle allait s'ouvrir ?

La porte ne comportait aucune serrure.

Simon ne pouvait plus résister ; il ouvrit de nouveau les yeux. Il lui sembla — oui, il lui sembla — que la porte s'était légèrement entrouver-

te... mais ce n'était qu'une illusion créée par les ombres que projetaient les torches.

Les entités sculptées sur la porte semblaient s'agiter, palpiter. Et si malgré tout la porte s'ouvrait ?...

Comme malgré lui, Simon la regarda de nouveau.

Peut-être finirait-elle par s'ouvrir ?

Une porte est nécessairement faite pour s'ouvrir.

Alors, Simon comprit brusquement ce que lui et les autres avaient gagné, en suivant le fil d'Ariane — morts ou vivants, cela n'avait plus aucune importance désormais. Le droit d'attendre, simplement, rien de plus, rien de moins.

Alors Simon, les yeux rivés sur la porte, comme s'il pouvait voir au travers, se prépara à une éternité d'attente.

MILDRED CLINGERMAN

La prophétie

Mildred Clingerman, qui marque un penchant à écrire d'agréables fables, au ton discrètement poétique, excelle aussi à dissimuler la profondeur sous l'ironie et la légèreté. On le verra dans cette nouvelle histoire.



On disait de Reggie Pfister qu'il avait l'étrange faculté de réussir à apparaître aux réceptions les plus chics et les plus animées, quelle que fût la partie du monde où elles se donnaient. Pour les scribes qui relatent les ébats de la société mondaine internationale, Reggie était un personnage aussi notable que l'ex-roi ventripotent, encore que moins pittoresque. Reggie, lui aussi, était gras et riche ; mais personne ne buvait ses paroles, personne n'intriguait pour faire partie de son entourage. Reggie n'avait pas d'entourage. Les hôtesses lui faisaient bon visage pour cette raison que les hommes riches et célibataires sont toujours bien accueillis ; mais à cause de sa marotte bien connue et de son penchant à en discourir d'une voix monocorde et détimbrée, les gens avaient tendance à l'éviter autant que possible.

Mais aux très grandes réceptions, il y avait toujours quelques personnes qui ignoraient sa réputation d'aimable raseur. De l'autre bout de la pièce, quelqu'un pouvait être frappé par sa ressemblance avec un moine jovial (mais intellectuel) ; quelqu'un d'autre (une femme en général) se rappelait des kilomètres de puits de pétrole portant tous le nom de *Pfister* ; ou parfois l'attention pouvait être attirée par la manière dont Reggie jetait un coup d'œil à sa montre, puis inscrivait quelque chose dans un petit carnet usagé. Tels étaient les gens qui se dirigeaient vers sa table..

Le visage de Reggie s'illuminait toujours de plaisir quand cela se produisait. Se levant d'un bond avec agitation, Reggie poussait des chaises, faisait signe aux serveurs, serrait des mains et sautillait sur la pointe des pieds jusqu'à ce que ses invités, étourdis par ses moulinets de bras, se laissent tomber sur leur siège avec soulagement. Pendant les premières minutes, Reggie se contentait d'écouter les autres parler — non qu'il eût fini par apprendre comment aborder astucieusement de potentiels auditeurs (ce n'était pas le cas), mais il se réjouissait à l'idée qu'il

allait pouvoir d'un moment à l'autre offrir à ces gens à la page, sophistiqués, une information *vraiment sensationnelle !*

Quand il estimait le moment venu, pratiquement n'importe quelle réflexion servait d'introduction à Reggie. Du genre de : « Quelle réception ennuyeuse ! » ou « Vous n'étiez pas à Rome, la semaine dernière ? »

Alors Reggie déclarait :

— « Voilà un sujet très intéressant. Je suis content que vous l'ayez amené sur le tapis... » Et il se lançait au galop sur son dada tandis que ses invités le dévisageaient en se faisant du coude sous la table. « ...Je suis certain que l'avez remarqué », poursuivait vivement la voix monotone. « Tout le monde l'a remarqué un jour, mais personne ne se propose d'y remédier... comme le temps, hein ? Mais moi, si. Je veux dire que je m'en suis occupé. Pendant quinze ans, je l'ai noté... ici même dans ce vieux petit carnet. Je suis allé dans les réceptions les plus animées — j'ai voulu être impartial, vous comprenez. Il faut se montrer scientifique dans ce genre de chose, ou les résultats ne valent rien. Rien du tout. A cette heure, j'ai enregistré 12.938 occasions où le fait s'est produit, chaque fois moi présent. Je n'ai pas compté les fois où il y avait doute, vous comprenez. Quand il n'y aurait qu'un rire, par exemple, venant du balcon, je suis absolument impitoyable. Je ne le note pas, bien que je sois souvent tenté... oui, oui, très tenté. Mon record est de quatre en vingt-quatre heures. J'aimerais tant arriver à en avoir cinq... »

Il y avait toujours autour de la table quelqu'un qui ne comprenait pas l'hasardeuse transition de Reggie. En fait, dans son ardeur à se plonger dans son sujet, Reggie oubliait souvent d'expliquer où il voulait en venir. Quand on lui demandait de quoi diable il parlait, Reggie riait et se tapait sur les cuisses, puis il sortait son mouchoir et se mouchait. Cela semblait avoir l'effet d'une douche froide sur tout le monde. Reggie, penché avec précaution par dessus son verre intact, tapait la table d'un index boudiné, dévisageait une par une les figures figées qui l'entouraient et posait une question :

— « Avez-vous jamais remarqué ces silences qui tombent sur les groupes ? Dans une réception comme celle-ci, par exemple. Tôt ou tard, ce soir même, il y aura quelques secondes où personne ne prononcera un mot. Quand cela se produit, regardez votre montre. Vous savez quelle heure il sera ? *Ving minutes après l'heure.* « Le doigt dodu se dressait comme pour arrêter les protestations. Personne n'en émettait. « Maintenant notez bien que certaines personnes vous diront que cela se produit aussi à *moins vingt*. Je serai honnête avec vous. Cela arrive quelquefois. Mais sur 12.938 fois, ce n'est arrivé, en ce qui me concerne, que 119 misérables fois. Cela indique clairement une seule chose, à mon avis : la faillibilité humaine. On doit tenir compte de la fragilité de l'homme, de l'usure ordinaire et de l'effacement normal, au bout d'un temps si long, du plan imprimé dans le cerveau humain, et on s'aperçoit que *depuis le commen-*

cement, nous sommes censés rester silencieux à la vingtième minute après l'heure. »

A ce stade, les auditeurs de Reggie étaient affalés avec apathie devant leur verre vide et considéraient la gaieté autour d'eux avec l'expression amère de naufragés regardant disparaître un navire à l'horizon. Mais les serveurs surgissaient avec des rafraîchissements. Reggie y veillait. Presque tous ceux qui ont devant eux un verre plein s'attarderont le temps d'en boire une ou deux gorgées. Reggie comptait là-dessus. Parce qu'il approchait maintenant du cœur du sujet. Il était impératif que *cette fois-ci* Reggie puisse finir ce qu'il avait à dire. Mais d'abord, pensait-il, il devait les renseigner un peu.

— « J'ai cherché la solution dans le monde entier. » (Reggie ne variait jamais sa phrase d'ouverture.) « J'ai passé des années à rechercher les hommes les plus sages dans tous les points du globe. A chacun d'eux, j'ai posé la même question : Pourquoi ? *Pourquoi ?* La plupart m'ont ri au nez... Remarquez que je ne les blâme pas. Je me rends compte qu'à première vue ma question pouvait paraître bien futile à un homme occupé — le monde étant dans l'état où il est, et tout. Leur erreur, c'est de n'avoir pas réfléchi assez longtemps. S'ils avaient pris la peine de le faire, ils auraient vu, aussi nettement que moi, qu'une fois trouvée la réponse à *ce qui rend les gens silencieux chaque heure à vingt,* nous aurions une quantité d'autres réponses à des questions très graves. Comme par exemple : *Qui sommes-nous ?* et *Y a-t-il un dieu ?* Bref, pour résumer les choses, j'ai finalement rencontré deux vieux mages, des vrais sages orientaux, comme dans la Bible. Ils étudient les étoiles, les cartes, des tablettes antiques et des vieux livres, vous savez. Donc je leur ai posé ma question et ils n'ont pas ri. « Revenez dans sept ans, » m'ont-ils dit, « et nous essaierons de vous répondre. » Je suis donc revenu sept ans plus tard — c'était il y a deux ans — et je n'en ai plus trouvé qu'un encore en vie, mais il avait la réponse demandée!

» Je n'attends pas de vous que vous y croyiez. A la réponse, j'entends. Considérez-la comme une théorie, si vous voulez. Mais j'admettrai franchement que je la considère comme une prophétie. Ce pauvre petit vieillard !... Après la mort de son équipier, il avait continué à travailler seul. Il avait beaucoup de dignité. La veille de sa mort, il m'a pris la main et il m'a félicité... il a dit que j'avais été élu pour répandre la bonne nouvelle et alerter l'humanité. J'en ai été tout fier. Mais vous n'avez pas idée comme c'est difficile ! Les gens n'ont pas l'air de s'y intéresser. Oh ! ils écoutent poliment pendant un petit moment, mais ils n'attendent jamais d'avoir la réponse... »

C'était sur la Riviera que la voix de Reggie s'interrompit juste à cet endroit... une de ces soirées où il avait les plus vifs espoirs de toucher ses auditeurs. Pendant un moment, toute la salle fut silencieuse. A part le vent dans les lauriers-rose au-dehors, le silence était complet. Mais seulement pendant quelques secondes. Au moment même où Reggie consultait sa montre, le bruit reflua, avec un rire de femme flottant à la crête de la vague.

— « Voous voyez ! » exulta Reggie. « Minuit vingt ! » Mais ses invités avaient disparu.

Ce genre de chose se produisait toujours avec Reggie. Au Caire ou à New York, à Madrid ou à Washington — surtout à Washington. C'est là que Reggie fit la cruelle expérience d'avoir à peine ouvert la bouche que plusieurs personnes s'écrièrent : « Je suis content que vous ayez mis ce sujet sur le tapis, » et tous, parlant politique très vite et fort, noyèrent complètement le faible débit monotone de Reggie.

A Hollywood, Reggie avait réussi seulement à aller jusqu'aux deux mages, point après lequel une starlette fine mouche déclara qu'il devait y avoir trois mages, et demanda d'où sortait donc Reggie ?

— « Mais, d'East Fairview, en Pennsylvanie, » avoua-t-il timidement.

Sur quoi la starlette l'entraîna dans une chambre et le drapa dans un dessus de lit, le proclamant pour le reste de la soirée le troisième sage de l'Orient. Les deux autres, dit-elle, étaient fichtrement plus intelligents. Ils avaient déjà abandonné et étaient rentrés chez eux.

A San Francisco, Reggie dévida son histoire devant un auditoire fasciné, jusqu'au moment où il allait divulguer la prophétie. Mais à San Francisco, tout le monde voulait avoir le droit de réfléchir (et de prophétiser) par soi-même, si bien que tout s'acheva dans un tohu-bohu de vocabulaire de haute volée et de coups de poings.

Reggie monta dans un avion direct pour East Fairview, après avoir télégraphié à sa femme de ménage d'ôter les housses du salon et de préparer une grande réception. Il invita tous ses parents et alliés, ses anciens copains de classe et les petites amies qu'il avait laissées derrière lui. Ce fut une très bonne réception. Pour la première fois de sa vie, Reggie put enregistrer cinq silences de mort ; mais même ce triomphe était sujet à caution, car il découvrit par la suite que ses parents ne se parlaient jamais les uns aux autres. Quant à expliquer la prophétie, Reggie n'en eut même pas la possibilité. Il avait oublié que nul n'est prophète en son pays.

De retour à New York, Reggie médita sur le fait que le temps passait irrémédiablement. Il y a quelque chose dans une chambre d'hôtel où l'on est seul, songea-t-il, qui donne à n'importe quel fait l'éclairage le plus sinistre.

Il harangua silencieusement son image dans la glace de la commode : Me voilà, moi, solitaire, avec une histoire à raconter. J'ai des *choses importantes à dire,* et personne n'écoute. Je suis gras et comique d'aspect, et ma voix n'a pas le timbre qu'il faut. Depuis quinze ans, je mène une existence parfaitement inutile. Je ne suis pas très intelligent ; j'ai eu besoin de quelqu'un pour m'expliquer les choses. J'ai partagé avec des gens de la nourriture, des boissons, des salons, mais jamais je n'ai partagé une grande expérience avec quelqu'un. J'aimerais partager celle-ci. Je suis le seul être vivant qui sache...

Soudain Reggie Pfister se rappela qu'il était riche. Il se le rappela dans un esprit d'humilité. Puisque personne ne voulait l'écouter de son plein gré, alors peut-être pouvait-il payer pour être entendu.

***

Le salon d'attente du psychiatre était frais et silencieux, à part le murmure des deux infirmières dans le petit bureau de réception. Reggie était très en avance pour son rendez-vous ; il avait voulu échapper à la chambre d'hôtel et au miroir de la commode. Il y avait un autre client qui attendait aussi, une jeune femme au visage lisse, vide, d'enfant. Reggie s'efforça de ne pas la dévisager. Il avait le sentiment que montrer trop de curiosité pour les clients des salons d'attente de psychiatres était une chose qui ne se faisait pas. Mais la jeune femme l'intriguait. Elle était très pâle et elle tremblait. Elle tournait les pages du magazine qu'elle tenait avec la peur de faire du bruit et les gestes prudents d'un enfant qui a été grondé trop souvent et trop durement. Reggie, qui lui jetait des coups d'œil à la dérobée par dessus son propre magazine, vit qu'elle pleurait. Il n'avait encore jamais vu quelqu'un pleurer de cette façon. Deux petits ruisseaux de larmes ininterrompus coulaient sur ses joues et s'égouttaient sur son col souple. Elle pleurait presque sans bruit.

Impulsivement, Reggie alla s'asseoir près d'elle. Il jeta un coup d'œil au bureau de réception. Lui et la jeune femme se trouvaient hors du champ de vision des infirmières. Il leur aurait fallu se pencher par leur petit guichet pour surveiller les deux clients ; d'autre part, elles parlaient maintenant chapeaux. Pas de crainte d'être dérangés de ce côté-là, songea Reggie. Et il prit la jeune femme dans ses bras.

Elle se blottit contre lui sans résister, pressant sa tête contre son épaule. Au bout d'un moment, quand son tremblement cessa, Reggie lui essuya les yeux et le nez, puis lissa les beaux cheveux raides. Il fut récompensé par un petit sourire timide.

— « J'ai si peur, » chuchota-t-elle en s'approchant tout près de l'oreille de Reggie, comme si elle racontait un secret important.

— « Dites-moi pourquoi, » chuchota Reggie en réponse.

— « Tous les sentiers sont noirs, » dit-elle, « et j'ai peur de ce qu'il y a après les tournants. »

— « Oui, » dit Reggie, « et quoi encore ? »

— « Quand j'appelle dans la nuit, personne ne répond... et... et il y a dans la forêt des animaux qui dévorent les enfants, même les enfants très gentils. Pas du tout comme dans les histoires... Voulez-vous me raconter une histoire ? »

Les yeux de Reggie se fermèrent presque involontairement, comme s'il voulait contenir en cet instant sa joie intense. Il déplaça son bras et la rapprocha de lui.

— « Ecoutez... » dit-il. « Il y avait une fois — il y a *très longtemps,* quand le monde était tout neuf, un père qui rassembla ses enfants autour de lui et leur déclara : « Je vais partir quelque temps. J'ai du travail à faire au loin — si loin que bien qu'il me faille voyager plus vite que vos bonnes pensées, je n'aurais pas encore atteint le royaume quand les enfants de vos enfants seront vieux. Je n'aime pas laisser mes enfants sans père, mais on a besoin de moi ailleurs. Je laisse avec vous mon amour infini, et de peur que vous ne vous lassiez d'attendre des conseils, je vous

ordonne de rester silencieux et d'écouter à tel et tel moments chaque jour... »

Reggie s'interrompit et sourit au visage transporté de la jeune femme. « Alors, » poursuivit-il, « le père inséra une espèce de petite horloge dans la tête de chaque enfant, où le moment d'écouter était nettement indiqué, pour qu'aucun n'oublie. Puis il dit : « Quand j'aurai fini ma tâche, je reviendrai. » Il prit congé de chaque enfant en l'embrassant, leur recommanda d'être sage et partit. »

— « Est-ce que la sorcière les a attrapés ? » demanda la jeune fille avec inquiétude.

— « La sorcière ? » questionna Reggie.

— « Vous savez bien. Cela fait partie de ce genre d'histoire... Le père dit : « Je vais en ville fumer ma pipe et je ne serai pas de retour avant qu'il fasse grand jour. Ne vous laissez pas emporter par la sorcière. » Les enfants doivent rester en sûreté derrière la porte verrouillée. Mais la plupart du temps, ils oublient ce point-là, » dit-elle.

Reggie hocha la tête.

— « Oui, je pense que ces enfants-là l'ont oublié aussi. Au fil des années, ils ont oublié, eux ou leurs descendants. pas mal de choses. Ils ont oublié la façon d'écouter d'une certaine manière particulière ; si bien que comme le père s'éloignait de plus en plus, et que sa voix diminuait d'autant, ils ne l'ont finalement plus entendu du tout. Mais les petites horloges ont continué à bourdonner — tous les enfants étant nés depuis avec une pendule dans la tête — et tous les jours les gens se taisaient aux moments indiqués, bien que sans plus savoir pourquoi. »

La jeune fille remua dans ses bras.

— « Et qu'est-ce qui est arrivé ensuite ? »

Reggie soupira.

— « Le reste n'est pas encore arrivé. Entre-temps, le monde devient, sans appui, de plus en plus sombre, et vous et moi, nous avons peur des animaux dans la forêt... Mais très bientôt maintenant... » (le visage de Reggie s'éclaira) « quelque chose de très plaisant va se produire. Vous ne devez pas avoir peur parce que... « Reggie chercha les termes qui convenaient pour formuler la prophétie, mais ne les trouva pas. La jeune fille attendait sans rien dire. Dans leur logette, les deux infirmières étaient silencieuses, elles aussi. Reggie regarda l'horloge au mur. *Trois heures vingt.*

Soudain dans ce silence éclata un grand bruit, comme si quelque énorme étoffe, assez vaste pour envelopper le monde, se déchirait Puis il y eut un grondement formidable comme si le ciel s'était ouvert en deux et se roulait sur lui-même comme les deux moitiés d'un parchemin. La lumière inonda le salon d'attente, et son poids fit courber toutes les têtes. Il y eut un son qui ressemblait à des cloches et un autre qui ressemblait au tonnerre. Un son immuable comme la puissance et un son joyeux comme la gloire. Reggie perçut et remarqua les froids accents de justice, mais il fut surtout sensible aux accents d'amour. Lumière et son grandirent, grandirent encore jusqu'à se fondre et devinrent une Voix :

MES ENFANTS DOCILES ET BIEN-AIMÉS, ME VOICI SUR LE CHEMIN DU RETOUR...

Le son s'arrêta et seule demeura la lumière. Puis l'une des infirmières hurla, et le cri s'éteignit dans un long sanglot plaintif. Ce ululument très humain fit redresser subitement la tête à Reggie. Le vieil appel de détresse de la meute eut immédiatement son écho dans le battement accéléré de son cœur et le picotement parcourant sa colonne vertébrale. Cela poussa Reggie à tourner la tête pour regarder par la fenêtre derrière lui, si brièvement que ce fût. Bien que tenant toujours la jeune fille, les bras de Reggie étaient maintenant de bois et insensibles. Sa bouche était sèche et il déglutissait spasmodiquement pour la débarrasser du goût métallique de l'adrénaline.

Au-dessous de lui, la meute grouillait et rampait comme des vers à la recherche d'une ouverture dans le corps noir et doux de la terre. Reggie vit représenté, avec une clarté terrible, tout ce qu'il y avait d'animal dans l'humanité. La monstrueuse pantomime se déployait pour lui dans un accompagnement grandissant de balbutiements informes. Reggie s'y trouvait perdu, jouant de la griffe et de la dent, jusqu'à ce qu'il aperçût soudain un homme adossé à un mur, les bras et la tête levés avec défi, non pas contre la foule hurlante, mais *contre le ciel.* Les frêles poings fermés de l'homme étaient si attristants et si émerveillants que Reggie sourit... Il y avait dans ce geste quelque chose qui lui rendit toute son humanité. La meute continuait d'avancer, mais Reggie se détourna et regarda la jeune fille.

Eclairé par la grande lumière, le visage de celle-ci ne dénotait nulle terreur. Quand son regard serein croisa le sien, Reggie fut capable de le soutenir un moment sans trembler. Mais... ses yeux se fermèrent de confusion à cause du dérisoire petit lambeau de vanité et de déception contre lequel il luttait. *Si seulement j'avais pu avoir une minute de plus...* pensa-t-il.

— « Vous êtes préoccupé, » dit-elle.

— « Ce n'est rien de bien important, » répondit Reggie. « C'est simplement que je voulais vous raconter quelque chose, mais il est trop tard maintenant. »

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : The last prophet.

FERNAND FRANÇOIS

Plat du jour

On avait reproché à Fernand François, naguère, d'avoir écrit de l'anticipation placée dans un contexte politique actuel. Ce grief ne pourra certes pas viser la présente nouvelle, où intervient un fantastique intemporel et... culinaire.



QUI connaît à Paris la place Sainte-Clotilde ? On en chercherait en vain le nom sur le plan du chemin de fer métropolitain ou sur les plaques bleues à lettres blanches à l'angle des rues qui la bordent. Ces rues portent des noms d'histoire : rue Casimir-Périer, rue de Martignac, rue Las-Cases, rue Saint-Dominique. La place existe, cependant, à la rencontre de ces quatre rues en quadrilatère dont elle interrompt la rectiligne ordonnance. La pierre noircie de l'église Sainte-Clotilde y fait face à l'austère façade du ministère de la guerre. De calmes maisons bourgeoises montrent leurs portes cochères et les classiques contrevents de leurs fenêtres sur ses deux autres côtés. Un square fermé d'une grille basse en occupe le centre. Des bancs s'offrent au repos sous de grands arbres dont je n'ai jamais su l'essence. Une femme sur un socle tourne les pages d'un livre à une enfant qui lit. Une inscription fait mémoire du sculpteur : « *E. Delaplanche,* 1875. » La pierre a gardé sa fraîcheur. Par quel secret travail son grain a-t-il résisté à la lèpre du temps et à la morsure des acides que respire, dit-on, la capitale ? Un autre groupe, sur la place, sollicite la curiosité du flâneur : César Franck, sur son clavier mort, ressuscite on ne sait quelles musiques immenses prêtes à revivre hors cet étroit espace qu'est une tête pensante. Une muse — est-il des muses ? — sur lui se penche. Des gens passent, des enfants jouent, des voitures stationnent. Rien n'a changé ; la place est telle aujourd'hui que je l'ai connue autrefois, bien que je sois devenu un vieil homme. Dans ce coin paisible, à l'écart du bruyant boulevard Saint-Germain, on se croirait en quelque somnolente province. Rien de moins étrange que la banalité du décor, de plus éloigné du mystère. Et pourtant...

Le « *Restaurant des Ministères* » est à l'un des angles. Il a sa devanture sur la place, sous la plaque émaillée qui indique la rue Casimir-Périer. Son étroit côté donne sur la rue Saint-Dominique, vis-à-vis des bâtiments de la guerre. On entre indifféremment par la place ou par la rue Saint-Domi-

nique, mais qui ne pénètre par la place doit traverser une salle de café — au vrai, un simple comptoir — avant d'accéder à celle, plus longue et spacieuse, du restaurant. Une caissière revêche accueillait, il y a trente ans, la clientèle. Elle n'est plus, mais tout est demeuré du cadre familier : les tables pressées, à quatre couverts laissant peu d'aisance aux coudes, habillées d'une nappe trop longue où s'empêtraient les genoux ; les portemanteaux de bois tourné plantés comme des lampadaires, hérissés des couvre-chefs dont chacun se coiffait alors — on se serait cru déshonoré d'aller nu-tête ; le meuble à casiers où je rangeais ma serviette. J'approchais de la trentaine. On était dans l'intervalle entre les deux guerres. J'occupais un poste à la direction de mon arme, au ministère. J'y faisais ce qu'on appelle du papier : un métier qui n'avait rien de militaire.

Je prenais mes repas au « *Restaurant des Ministères* ». J'avais ma place au fond de la salle, sur la banquette de moleskine adossée à la muraille. Je ne perdais rien ainsi du spectacle du restaurant et de l'affairement des servantes entre les tables. Elles suffisaient à peine à la besogne à l'heure du déjeuner, mais le dîner était plus calme, le gros des clients de midi reprenant le train, le soir, pour rentrer dans leur bout de banlieue. Elles étaient trois, jeunes et alertes, chaussées de souliers plats qui, s'ils alourdissaient leur taille, rendaient leur démarche souple et légère.

Celle qui me servait était petite, brune et très vive. Je savais qu'elle s'appelait Lucie, car certains des habitués se montraient familiers avec elle. J'enviais leur audace, n'ayant jamais su m'adresser aux femmes. Je manquais singulièrement de cette assurance que procure un peu d'argent de poche à employer au soin du sexe. A la vérité, je tirais le diable par la queue et regrettais d'avoir accepté le poste qui m'avait été offert à l'administration centrale. « On ne refuse pas une offre de ce genre, » m'avaient dit les chefs et les camarades à qui j'avais demandé conseil dans la garnison où je servais alors, « vous serez près du soleil pour votre troisième ficelle. » Je m'étais décidé et avais quitté Nantes pour la capitale. On comblait à ce moment les bras de la Loire qui traversaient la ville. Le charme du vieux Nantes s'en allait. Je m'y étais attaché et partis sans trop d'amertume.

Je m'étais heurté, dès l'arrivée, aux difficultés matérielles de l'existence à Paris d'un jeune lieutenant dont la solde ne dépassait pas le salaire d'un receveur d'autobus débutant. J'avais découvert une chambre dans le quartier de l'Ecole Militaire. C'était, au sixième et dernier étage d'un immeuble sans ascenseur, une ancienne chambre de domestique mansardée et médiocrement meublée. Son loyer absorbait une bonne partie de ma solde et me laissait peu pour la nourriture, rien pour mes vêtements et l'obligation où j'étais d'entretenir une double garde-robe : civile et militaire. A l'administration centrale, et plus généralement dans les états-majors et services de la région parisienne, la tenue bourgeoise était autorisée dans le travail. Elle l'est toujours. Ainsi l'officier sans ressources personnelles peut-il aller et venir dans Paris sans se voir contraint, par

souci de prestige et pour « tenir son rang », à des dépenses incompatibles avec la solde qu'il perçoit.

C'est donc en tenue bourgeoise que je fréquentais le « *Restaurant des Ministères* », qui était un restaurant à la fois digne et de prix modique, s'il faut entendre par digne un semblant de décorum qui ne pouvait tromper sur la modestie de la condition de ses pensionnaires et la qualité de la cuisine. J'avais vainement cherché la table idéale fournissant à bon compte la nourriture sans recherche mais abondante qu'exigeait mon robuste appétit. Je m'étais vite aperçu que les « petits » restaurants à ouvriers peintres et chauffeurs de taxi pratiquaient des prix trop élevés pour que j'en fasse mon ordinaire. Il eût été normal que je prenne mes repas à un mess d'officiers, mais j'avais dû y renoncer : le cercle militaire de la place Saint-Augustin, où se rencontraient surtout des officiers de réserve, était prohibitif pour une bourse d'officier subalterne et j'étais sorti la faim au ventre du mess plus proche et d'un prix abordable de l'Ecole Militaire.

Le même rite se renouvelait à chacun de mes repas. J'entrais par la salle de café, saluais la caissière et prenais ma serviette. J'arrivais tôt pour m'installer à ma place avant qu'elle fût occupée. Je déroulais ma serviette et consultais la carte placée sur la table. Mon choix était purement imaginaire. J'organisais le déjeuner ou le dîner que j'aurais ordonné, en effet, si mon budget ne me l'avait interdit. J'apportais le même soin à son arrangement, sans me soucier du chiffre, en me bourrant du pain de la corbeille, et ne me refusais rien de ce qui, sur la carte, me faisait venir l'eau à la bouche. Je débattais longtemps. Ainsi, à la vitrine des librairies que je regardais du dehors, passais-je des heures à peser le mérite des livres qu'on y exposait et que je mourais d'envie d'acquérir. Qui n'a composé, dans sa vie, une bibliothèque de rêve ?

Lucie survenait, son bloc à la main. Elle sortait un bout de langue et mouillait la pointe d'un crayon. Elle s'informait de mon désir. Question superflue ! C'était toujours le prix fixe que j'indiquais, non sans une confusion que j'eusse voulu tenir secrète mais qui paraissait à mon visage. Le prix fixe consistait dans le plat du jour, encadré d'un hors-d'œuvre et d'un fruit ou d'une portion de fromage. Le plat du jour avait invariablement pour fond quelque bas morceau. J'étais condamné au bourguignon, à la blanquette et au ragoût de mouton. Lucie, cependant, notait ma commande dérisoire, puis s'enfuyait à une autre table. Je suivais le jeu de son corps sous la robe. Je brûlais d'échapper à ma solitude.

Car j'étais seul, affreusement seul dans Paris. Je n'y connaissais personne. On se représente mal ce qu'est l'existence d'un officier dans la capitale. Il n'existe pas de vie de garnison. Après le travail, chacun tire de son côté. Aucune réunion. Une vie de société nulle. Personne ne reçoit. L'officier célibataire est livré à ses seules ressources. Pas de ces joyeuses popotes des garnisons de province, de ces soirées passées à giberner en déambulant par les rues désertes ou autour de ces pots qu'on prolonge au « *Café du Centre* » ou aux « *Colonnes* » jusqu'à l'heure tardive du coucher. En province, l'officier appartient aux mille événements de la vie lo-

cale. A Paris, pour qui n'a pas su faire son trou, le soir vient et l'ennui commence. Les dimanches sont interminables. Paris, pour le jeune officier qui ne possède que sa solde, est le contraire d'une ville de plaisir. Je mesurais trop tard mon erreur.

Lucie était à coup sûr la plus plaisante des trois servantes des « *Ministères* ». Elle joignait à ses attraits la particularité d'être la seule femme avec qui j'avais commerce, si j'entends par commerce les propos des plus communs qu'on peut échanger avec une femme en un lieu public dans l'exercice de sa profession. Mon service occupait peu de personnel féminin, moins répandu alors dans les bureaux de la guerre. J'avais trop peu de rapports avec la pépiante volière qu'était l'atelier de dactylographie pour mener à bien une entreprise dont s'épouvantait une timidité qui me glaçait dès que j'étais en présence d'une femme. Le cas est plus fréquent qu'on ne pense. J'avais en esprit toutes les témérités, mais mes velléités me trouvaient désemparé à l'idée d'un refus ou d'une raillerie, à la pensée surtout du ridicule où me placerait une soudaine impuissance si, parvenant à pousser à leur terme mes avantages, je ne pouvais dominer mon trouble. J'en défaillais d'avance de honte. Cet effroi me paralysait. Peut-être ne m'eût-il pas retenu de passer le seuil de certaines maisons ou de céder à certaines sollicitations au hasard de mes pérégrinations solitaires, si je n'avais été arrêté par la crainte d'une possible maladie et l'inévitable dépense d'un de ces trop brefs épisodes. Je désirais violemment Lucie, sans oser plus que de furtifs regards, remettant de jour en jour de lui proposer une sortie, son travail terminé. Le soir venait. Le repas s'achevait sans que j'aie tenté une ouverture. Je sortais et me retrouvais seul. Je rageais, maudissant ma pusillanimité. Je balançais, avant de m'éloigner, si je n'allais pas repasser la porte, aller droit à Lucie et lui dire... Que lui dirais-je ? J'errais sans but par les rues pour tromper le temps qui me séparait du coucher, haïssant le retour dans ma chambre vide. Mon courroux s'apaisait. Demain m'offrirait sa chance et vaincrait mes alarmes. Lucie surprendrait mon désir et préviendrait mes avances. Une fièvre différente me saisissait. Je m'abandonnais à sa subtile emprise. Puissance du rêve ! Nous évoquons des chimères. Elles paraissent et se prêtent à nos jeux. Nous nous créons des monstres. Nous donnons vie à nos démons, mais aussi à ces êtres ailés que nous nommons des anges. S'il est vrai que l'âme s'allie à la matière, nous donnons une âme aux choses et matière à l'âme, comme si nous avions pouvoir de susciter le visible et l'invisible, de donner forme à nos songes et présence à l'absence, de revêtir les ombres d'une surface de lumière. Ange ou démon, je peuplais mes nuit d'une Lucie irréelle et consentante. Je bâtissais et rebâtissais une illusoire idylle. Une Lucie de chair naissait à mon côté, aussi pleine, aussi vivante, que celle insaisissable qui fuyait entre les tables au « *Restaurant des Ministères* ». Je refermais mes bras sur elle. Mais le jour, dissipant mes ombres, me faisais sentir plus cruellement l'amère solitude...

***

On approchait de l'été. Il y avait trois mois que j'étais à Paris. Déjà des volets clos annonçaient les vacances. La ville allait se vider, et le « *Restaurant des Ministères* ». Je m'éveillai un matin à un point de détresse et d'exaspération qui me fit décider que le jour même me verrait tenter ma chance auprès de Lucie.

Je fus de bonne heure au restaurant pour être seul à ma table au moment où la servante viendrait prendre ma commande. La caissière répondit par un sec hochement de tête à mon salut. Je n'aperçus pas Lucie. Elle devait être à la cuisine, dont la porte s'ouvrait sur la salle, ou à se préparer avant de commencer son service. Je pris ma serviette et gagnai ma place. Le menu était encore humide de la pâte à polycopier qu'on employait pour son tirage. Je fis la grimace. Le plat du jour était du plat-de-côtes. J'avais horreur de cette viande trop grasse dont l'aspect seul me levait le cœur. Le prix fixe excluait le remplacement du mets principal. Je devais me résigner ou m'adresser à la carte. Je supputai la dépense. Aux moindres frais, j'arrivai à un chiffre qui dépassait de peu celui du prix fixe, mais si Lucie acceptait mon invitation, il me faudrait faire les frais d'une soirée au cinéma ou d'une consommation en un lieu qui la lfatte. Cette première sortie serait suivie d'autres, je le redoutais, avant qu'elle n'accepte de m'accompagner dans ma chambre. Toutes ces soirées seraient coûteuses, Lucie eût-elle des goûts modestes, ruineuses peut-être. Ma résolution chancelait. J'inclinais, une fois de plus, à remettre au soir — et ce soir serait au lendemain — une tentative peut-être vaine, mais assurément folle. Ce débat paraîtra puéril. Il l'était, sans doute. Je me faisais une montagne d'une proposition à une fille qui ne devait pas en être à son premier amant et hérissais de mille traverses une entreprise qui ne rencontrait d'autres obstacles qu'en moi-même. Une chose était trop certaine : mon impécuniosité qui n'eût pu avoir raison d'une fille vénale ou exigeante. Qu'était Lucie ? Dans les promenades imaginaires où je la conviais dans Paris, quand je la projetais hors de mon cerveau sur l'écran du rêve, je la façonnais à l'image d'une maîtresse docile se pliant à la modicité de mes plaisirs. Elle se satisfaisait de rien, simplement heureuse de ma compagnie et de mes propos qui me payaient de mes silences des heures diurnes. Je l'attendais sur un banc du square. Je lui offrais mon bras. Elle s'y appuyait. C'est ainsi que je concevais le bonheur.

Lucie tardait à paraître. Un gros homme au teint apoplectique vint s'asseoir à ma table. La clientèle arrivait. Je m'impatientai. Je pris du pain de la corbeille et me remettais à l'examen de la carte quand j'eus près de moi la blancheur d'un tablier. Un carafon de vin prenait place au même instant devant mon verre. Par économie, je buvais de l'eau à table. Je pensai que le carafon était destiné au gros homme. Je l'écartai, mais la main qui l'avait posé le replaça à côté de mon verre. Je levai les yeux.

Ce n'était pas Lucie qui se tenait là, la hanche légèrement pressée contre la table, prête à noter ma risible commande. Je rencontrai le visage d'une

nouvelle servante. Lucie aurait-elle été renvoyée ? Si cela était, mon projet s'en allait.

La servante inconnue me sourit.

— « Qu'est-ce que ce sera ? »

C'était les paroles mêmes qu'eût prononcées Lucie. Je repris mes sens.

— « Le menu du jour, » dis-je.

— « Nous avons du plat-de-côtes. Vous n'allez pas aimer cela. »

Comment la nouvelle venue savait-elle mon dégoût ? Je fis un geste d'impuissance.

Elle me sourit encore et disparut.

Le gros homme reposa son journal. Il n'avait pas prêté attention à la nouvelle servante. La salle cependant s'emplissait. Ma table se compléta de deux habitués à qui j'adressai un bref salut. J'avais peu de commerce avec les gens qui m'entouraient. J'étais d'un naturel réservé. Je dis « j'étais », car j'ai acquis plus d'entregent avec l'âge, à force de frottement, comme il arrive, et par la guérison de la sotte timidité physique qui me paralysait dans mes tentatives de sociabilité. Il en était de mes rapports avec les femmes comme du reste. J'ai toujours admiré les hommes capables d'audace, dans l'abord du sexe, autrement qu'en songe.

La servante reparut. Elle m'apportait le hors-d'œuvre. Elle s'enquit du désir de mes compagnons de table, puis s'en fut vers la porte battante des cuisines. Je m'étonnai, en attaquant mon hors-d'œuvre, que personne n'émît de réflexion sur l'absence de Lucie. Mes deux vis-à-vis avaient ordonné comme moi-même le plat du jour, à la différence du gros homme qui avait fixé son choix sur une entrecôte. J'occupais le temps du repas à des remarques de ce genre. Elles paraîtront sans intérêt, mais j'étais à une époque de ma vie où dans les soucis matériels la nourriture me hantait jusqu'à l'obsession.

La servante revint. Il me sembla que le hors-d'œuvre qu'elle m'avait servi était plus copieusement garni que celui qu'elle apportait à mes voisins de table. Je cherchai son regard. Elle abaissa sur moi ses lourdes paupières.

— « Vous ne buvez pas, » remarqua-t-elle.

Jamais Lucie ne s'était souciée de mon comportement à table. Ces simples paroles de celle qui l'avait apparemment remplacée m'allèrent à l'âme. Je lui souris à mon tour et portai le verre à mes lèvres.

Je me reportai à mon hors-d'œuvre. C'était une macédoine de légumes assez pauvrement assaissonnée, à l'habitude du restaurant. Etait-ce une illusion ? Je crus déceler une saveur qui était plus que d'une simple salade. Ma fourchette rencontra une résistance. Je dégageai un médaillon de ce que j'identifiai, non certes pour de la langouste ou du homard, mais pour la chair rose, moins délicate mais délicieuse, d'un crabe du Cap. Une angoisse me saisit. La nouvelle servante s'était méprise. Elle m'avait apporté un hors-d'œuvre qui n'était pas celui du prix fixe. J'aurais à payer un supplément. Je parcourus avec appréhension la liste du menu. A ma

surprise, je n'y découvris pas de crustacé, hors les crevettes grises qui figuraient à tous les repas dans le choix de hors-d'œuvre proposé aux clients à la carte. J'observai l'assiette de mes voisins. Je ne vis rien qui ressemblât à ce que j'avais dans ma mienne. Je pensai au reste de quelque boîte dont le chef s'était débarrassé impromptu dans la macédoine et qui m'était échu par fortune. Je dégustai le médaillon, faisant durer le plaisir, retardant autant que je pouvais l'apparition du peu ragoûtant plat-de-côtes qui allait suivre cette aubaine.

Comment s'appelait la remplaçante de Lucie ? J'imaginai des noms. Je les rejetais à mesure. Je n'en trouvais aucun qui convînt à son image. Je pensai à « Louise ». La consonance fit vibrer en moi un secret accord, une idée de plénitude, de lourdeur à la fois et de douceur, qui était bien ce qui transparaissait sous la robe qui la vêtait sans la coquetterie qu'affichait Lucie.

Louise — je lui donnai ce nom — vint desservir. Je ne lui parlai pas du médaillon. Elle retourna chargée aux cuisines. J'ai souvent regretté de n'être pas peintre. Comment décrire avec des mots, jusqu'à la rendre vivante, la fluide image que nous nous faisons d'un être, pour la donner en partage à ceux qui l'ignorent ? La beauté de Louise répondait à mon attente, comme s'il n'était pas une part d'elle que je n'eusse créée et recréée en chacun de mes rêves. J'avais modelé son vaste bassin, ses fortes hanches, la gorge ronde qui se mouvait librement sous le corsage, l'alanguissement contenu de toute sa chair. Son épais chignon pesait bas sur la nuque, si différent de la tête en désordre de Lucie. Dirai-je qu'elle était blonde ? Les femmes n'avaient pas alors la fantaisie de se teindre, ce que je tiens pour une sottise, ni de se composer de changeantes coiffures.

L'entrecôte du gros homme parut, puis nos trois plats du jour. Je dis « nos » en parlant des deux autres pensionnaires de ma table, encore que l'identité de notre ordre fût le seul point que nous eussions en commun. Je ne portai d'abord pas d'attention au plat que Louise plaçait devant moi. Elle me parlait :

— « Prendrez-vous en même temps la salade ? »

— « Est-ce compris ? » demandai-je.

— « Elle marche avec le plat, » me répondit-elle. « Je vous l'apporte... avec vos pommes frites. »

Je ne pus la retenir. « Bon, » pensai-je, « Louise n'est pas encore au courant des usages de la maison. La salade n'est certainement pas comprise, mais cette substitution est admise. J'en serai quitte pour renoncer au fromage. »

Je me rassasiais du pain de la corbeille, en fin de repas, pour achever de satisfaire ma fain. C'est pourquoi je préférais le fromage au fruit du dessert. Je priai le gros homme de me passer la moutarde. Il venait d'en garnir abondamment son entrecôte avant de l'entamer, à la manière de ces serpents qui enduisent de bave leur proie pour la mieux déglutir.

C'est à ce moment que je vis l'aile de poulet.

« Avec vos pommes frites », m'avait dit Louise. Cela eût dû m'alerter. Le plat-de-côtes n'est pas accompagné de pommes frites. Il est entouré de rustiques légumes de pot-au-feu qui, aux « *Ministères* », consistaient surtout en navets fibreux, raides comme du bois. C'était bien, cette fois, une erreur de Louise. L'aile de poulet était pour une autre table. Je devais l'informer sans tarder. Le poulet avait sûrement été enregistré à la caisse. La caissière tenait les servantes à l'œil. Je ne pouvais me taire. Louise en serait de ses deniers. J'allais la prier de réparer son étourderie. Je contemplai avec tristesse la juteuse pièce de volaille, dodue à souhait, qui excitait mon envie. Je me retins d'y planter le couteau. Puis je songeai que, Lucie absente, mon projet de sortie à vau-l'eau, je n'aurais avant longtemps l'occasion d'une dépense somptuaire. La pensée me vint d'accepter ce poulet. Je voulus en vérifier le prix. Il n'y en avait pas de porté à la carte. On était en semaine. Je me souvins que le poulet composait un des plats du dimanche. « Décidément, » pensai-je, « aujourd'hui est le jour des imbroglios. »

Mes voisins n'avaient pas remarqué mon embarras. Le gros homme avait repris son journal. Les deux autres poursuivaient la bouche pleine une conversation insipide.

Louise revint avec les frites et la salade. Elle s'étonna que je n'eusse pas touché à mon plat.

— « Ce poulet n'est pas pour moi, » lui dis-je. « Je ne l'ai pas commandé. »

Elle eut un petit rire.

— « Laissez, » me dit-elle. « Je me suis arrangée pour le faire passer à la place du plat-de-côtes. »

Je voulus la remercier, mais déjà elle s'était échappée...

Je passai l'après-midi dans l'attente du dîner. Qui me servirait ? Lucie ou Louise ? Ce fut Louise. Comme au déjeuner, elle mit d'autorité sur ma table un carafon de vin que je n'osai refuser. J'ordonnai le menu fixe. Elle eut un geste des épaules.

— « Laissez-moi faire... »

Je n'eus pas à le regretter. Ni ce soir-là ni les jours qui suivirent. Je vis paraître à ma table les menus somptueux que mon imagination avait jusqu'alors élaborés mais dont ma bourse ne pouvait s'accommoder. Comment Louise s'y prenait-elle ? Aucun supplément jamais ne figurait sur ma note. Jusqu'au carafon de vin qui ne m'était pas compté. Je fermai les yeux sur ce qui était, je ne pouvais me le dissimuler, une indélicatesse. Je me remplumais. Un physique bien-être me comblait délicieusement et faisait taire les protestations d'une conscience qui s'empâtait dans les délices de la table. Je me laissai gâter par Louise. Je craignis que mes voisins ne finissent par s'apercevoir du traitement privilégié dont je jouissais. Mais nul ne remarquait ce régime de faveur. Je croyais parfois sentir peser sur moi le regard réprobateur de la caissière. Cette alarme aussi était vaine. Elle se fût gendarmée si elle s'était doutée de ce trafic illicite qui s'était

établi entre Louise et moi. Une complicité tacite nous liait, qui s'exprimait par un sourire quand arrivait le succulent rosbif ou la délicate côtelette d'agneau que Louise me servait en guise de plat du jour. Le ventre plein, j'étais en repos. A force d'impunité, je fus conduit à penser que rien de ce que Louise passait sur son plateau n'échappait à l'œil exercé de la caissière, mais que, par quelque subterfuge, Louise s'ingéniait, je ne savais comment, à noyer la différence dans la masse de ses comptes. L'idée folle me vint qu'elle me nourrissait sur l'argent de ses pourboires. J'en éprouvai un sentiment de trouble complaisance que je ne cherchai pas à approfondir.

Je n'osais m'informer de Lucie. Je redoutais qu'on ne m'annonce son proche retour et le départ de Louise.

Je reçus une lettre de ma mère. Elle me pressait de venir. Je savais depuis longtemps son désir. Nous avions des voisins d'une condition très au-dessus de la nôtre, mais avec qui nous entretenions depuis toujours des relations d'amitié. Le père dirigeait une petite industrie de construction de machines pour le bâtiment. Il s'agissait, en fait, de machines, presses et gréseuses, pour la fabrication de carreaux de granito. L'affaire était sans concurrence. Le père prenait de l'âge et songeait à passer la main en demeurant dans la coulisse. Je lui étais sympathique. Que de fois ne m'avait-il dit, en me prenant à part : « Quel dommage qu'un garçon de votre espèce perde son temps dans l'armée ! Où cela peut-il vous mener ? A supposer que vous parveniez aux plus hauts grades — ce qui est le lot d'un nombre infime —, la solde d'un officier général est ridicule à côté des émoluments du moindre chef d'industrie. Avouez que votre condition de lieutenant est inférieure à celle d'un garçon charcutier nourri et logé ! Vous travaillez pour la gloriole du métier. Je le regrette pour la dignité de l'armée, on a fait de vous des besogneux et des crève-la-faim ! »

C'était, sous de dures paroles, l'exacte vérité (1).

Je n'ignorais pas le projet qu'il nourrissait. Le ménage avait une fille et m'eût sur le champ agréé pour gendre. J'avais partagé, enfant, les jeux d'Isabelle. C'était une fille longue et triste, non laide — est-il une femme qui le soit vraiment dans la fraîcheur de la jeunesse ? —, à qui les soupirants n'avaient pas manqué. Ils avaient été éconduits l'un après l'autre, car ils ne s'intéressaient qu'à l'usine du père. Isabelle était romantique. Ma mère prétendait qu'elle me portait un sentiment où entrait plus que la camaraderie que nous avions conservée de notre enfance et que je ne lui étais pas indifférent sous de plus tendres rapports. En bref, les parents n'attendaient de moi qu'une ouverture pour m'accueillir... à la condition implicite que je lâcherais l'armée pour prendre la suite du père, après deux ou trois années de formation sous son égide.

Cette lettre de ma mère me fût parvenue quelques semaines plus tôt que, dans mon abattement, j'eusse aussitôt répondu en annonçant mon ar-

(1) C'était l'époque où, à Paris, des officiers faisaient le métier de chauffeur de taxi de nuit ou s'employaient à des écritures pour faire vivre leur famille.

rivée. L'ardeur et l'enthousiasme qui m'enflammaient à ma sortie de l'école, quand j'avais arboré pour la première fois le galon de sous-lieutenant, étaient loin. L'attrait qui m'avait incliné vers la carrière des armes s'était usé à la dure évidence de l'irrémédiable médiocrité de la voie où je m'étais engagé.

Mais la lettre de ma mère survenait au plus fort de mon idylle avec Louise. Sa douceur, sa serviabilité, les mille soins dont elle m'entourait — et qu'elle n'étendait pas, je l'avais vérifié, à d'autres habitués du « *Restaurant des Ministères* » —, m'avaient enfin fait franchir le pas difficile d'une invitation à sortir. Louise l'avait lue dans mon regard bien avant que je n'eusse formé ma prière.

— « Je me demandais si vous alliez vous décider un jour... » avait-elle dit pour répondre à ma requête.

Je l'avais conduite au cinéma de l'avenue Bosquet, non pour le film qu'on y donnait, mais parce que c'était une salle de quartier, proche de l'immeuble où j'avais ma chambre. Elle m'avait abandonné sa main. J'avais connu le parfait bonheur.

Un mois de délices s'en était allé comme l'éclair dans la nue du temps. Louise et moi sortions chaque soir. Nous allions dans Paris, par les quais ou par les Tuileries, où nous nous asseyions sur un banc, à nous taire. Louise avait des goûts simples. Jamais elle ne m'incitait à une dépense. Elle me savait sans argent. Elle s'était faite à mon humeur, s'arrêtant avec moi devant les librairies, feignant de s'intéresser autant que moi-même aux livres en montre. Tard dans la soirée, je la raccompagnais au «*Restaurant des Ministères* ». Les portes en étaient closes. Je l'embrassais. Elle s'évanouissait dans l'ombre de la porte cochère. Je rentrais, l'esprit vibrant des réminiscences de notre promenade.

Je ne savais rien de Louise, de sa vie, des circonstances qui l'avaient amenée au « *Restaurant des Ministères* ». Je craignais, par de prosaïques questions, de rompre le charme qui l'attachait à ma destinée. Ses silences invitaient à la confidence. Je me livrai à elle. Mon âme lui fut sans mystère. Je me voyais en Louise comme en un autre moi-même, comme si les aspirations profondes de mon être, longtemps contenues, la formaient de ma propre substance.

Je reçus une seconde lettre de ma mère. Elle s'inquiétait que sa lettre fût demeurée sans réponse. Sa sollicitude imaginait le pire. Les vacances étaient proches. Isabelle allait partir pour la mer avec ses parents. Je ne devais pas perdre sottement ma chance. Je compris aux tournures embarrassées de sa phrase que tout était convenu avec les parents d'Isabelle. Ma mère me rapportait les propos impatients de celui qu'elle considérait déjà comme mon futur beau-père : « Quel plaisir peut prendre ce petit imbécile à traîner la savate dans Paris ! » Ma mère n'ignorait pas la modestie de ma condition, sans en avoir mesuré l'indigence. « Ne fais pas la folie de refuser ce parti, » achevait-elle, « j'ai hâte que tu me donnes des petits-enfants. Et d'ailleurs, Isabelle t'aime ! »

Je n'avais pas parlé d'Isabelle à Louise. La seconde lettre de ma mère tombait mal. Louise venait d'accepter de couronner mes vœux. Elle devait venir le soir-même dans ma chambre. Notre liaison atteignait sa plénitude. Je ne voyais rien au-delà de la félicité de nous fondre ensemble. Rien n'importait, hors Louise. Ma vie avait pris un sens. Je n'étais plus seul. Je me sentais indissolublement lié à la jeune servante. Je décidai de répondre par un refus, dès le lendemain, à ma mère.

Quand il m'arrivait de faire un retour en arrière, je frémissais au souvenir de ma solitude passée et ne considérais pas sans étonnement l'insignifiance de Lucie et le désir obsédant que j'avais eu d'elle. Qu'était-elle devenue ?

Je préparai mon logis pour recevoir Louise. J'aurais voulu le rendre digne d'elle. Je le mis en ordre. J'achetai des fleurs...

Le dîner vit ma fièvre d'être au bout du service, quand Louise libérée viendrait me joindre, comme elle faisait chaque soir, sur un banc du square. Elle me fit fête et me gâta ce soir-là plus encore que de coutume. La porte des cuisines battit une dernière fois sur elle. Je sortis et l'attendis...

Je l'attendis toute la nuit.



Au jour, j'allai sonner à la porte cochère. La concierge m'ouvrit. Je m'enquis de Louise.

— « Elle travaille au « *Restaurant des Ministères,* » expliquai-je.

— « Elle ne loge pas ici, » me dit la concierge. « ni personne du restaurant. Seuls les patrons habitent à l'étage. »

— « Mais elle rentrait dans cette maison tous les soirs ! » m'écriai-je.

Je n'obtins rien de plus de la concierge.

La matinée se traîna. Je me précipitai dans la salle dès que le restaurant ouvrit ses portes.

Je m'adressai à la caissière. Elle fut surprise quand je lui parlai de Louise.

— « Il y a longtemps que nous n'avons engagé de nouveau personnel, » me dit-elle, « à moins que vous ne vouliez dire Lucie, qui est la dernière en date dans la maison. »

Je la vis qui vaquait avec les autres servantes. J'allai à elle.

— « Vous voici revenue ? » balbutiai-je.

— « Revenue ? Que voulez-vous dire ? »

— « Qu'est devenue Louise ? »

— « Louise ? »

Son étonnement n'était pas feint. Je m'épouvantai.

— « Ne me dites pas que vous ne la connaissez pas ! Où est-elle ? Elle vous a remplacée durant toute votre absence ! »

Lucie me considéra avec une curieuse lueur dans le regard.

— « Mais... je n'ai pas quitté le restaurant, » dit-elle.

Je m'effondrai sur la banquette.

Il y avait du plat-de-côtes au menu du jour...

Le lendemain, je prenais le train pour rejoindre ma mère. Trois mois plus tard, j'épousais Isabelle.

***

Le temps a passé et consacré ma réussite. L'usine que j'ai reçue des mains de mon beau-père est prospère. J'ai trois enfants, aujourd'hui mariés. Isabelle a été pour moi une parfaite épouse. Je viens de loin en loin à Paris pour le soin de mes affaires. Je n'y demeure que le temps nécessaire. Je n'avais pas revu le « *Restaurant des Ministères* ». J'y suis allé ce soir, poussé je ne sais par quelle obscure prescience. Je suis entré dans la salle où j'avais connu ma singulière et fugitive aventure. Tout était demeuré identique. Seules les servantes avaient un autre visage. « Ma » table n'était pas occupée. Je voulus m'y asseoir et revivre une heure de ma vie morte. J'étais ému en traversant la salle. Peut-être y aurait-il de ce même plat-de-côtes que je tenais en horreur ? Dieu merci, mon portefeuille me permettrait de l'esquiver pour une appétissante grillade...

C'est alors que je vis Louise.

C'était elle, pareille au fantôme de ma jeunesse, pesante à la fois et légère parmi ses compagnes, le même lourd chignon noué bas sur la nuque, les mêmes lourdes paupières baissées sur la douceur de son visage. Oui, c'était elle, aussi belle... aussi jeune.

Je vis dans une glace le masque du vieil homme que j'étais devenu.

Louise ne m'avait pas aperçu.

Je me suis enfui.

***

Que dois-je faire ? Retourner au « *Restaurant des Ministères ?* » Aller à Louise ? Lui dire... Que lui dirai-je ? « Il y a trente ans... vous souvenez-vous ? » Trente ans ! Elle rira... de tout le rire de sa jeunesse.

Mais non. Je sais que je ne pourrai la saisir. Elle disparaîtra, comme autrefois, par la porte battante des cuisines... comme elle s'évanouissait chaque soir sous le porche obscur de la porte cochère. Je me heurterai à des regards incrédules. Une quelconque Lucie paraîtra, que j'aurai pris pour elle.

A moins que...

Non, je ne retournerai pas au « *Restaurant des Ministères* ». Je ne me mettrai pas en quête de Louise. Je craindrais trop, si je me trouvais face à face avec elle, si elle me reconnaissait sous la grimace des ans, que quelque chose en moi se rompe qui a nom la vie, qui peut-être a nom le rêve...

Je repartirai cette nuit pour ne jamais revenir.

HENRI DAMONTI

Le notaire et la conspiration

Le plus impondérable et le plus indescriptible de nos écrivains français poursuit ses incursions dans un monde à part. Il y a un « univers Damonti » : c'est certain, à en juger par l'étude de ses nouvelles passées. Univers improbable, qui n'est pas celui que délimitent la logique cartésienne et la géométrie descriptive ! La seule chose évidente en l'affaire étant que notre auteur s'y meut comme un poisson dans l'eau.



DEPUIS des années l'étude et la vie de famille ne donnaient plus aucune satisfaction à Me Duplessis. C'était donc un notaire prêt à n'importe quelle folie. Mais les folies qui ont noms : maîtresses, jeux de hasard, bourse ou politique ne le tourmentaient guère.

Sa femme assistait triste et impuissante à son dépérissement. Martine, sa fille, qui avait douze ans, ne comprenait rien et se préoccupait activement d'une collection de papillons.

Un jour, dans le journal local, Me Amédée Duplessis lut l'annonce suivante sous la rubrique « Divers » :

« GARANTISSONS DISTRACTIONS RARES. PAS DE FRAIS A ENGAGER. UN ESSAI VOUS CONVAINCRA. POSEZ VOTRE CANDIDATURE. DEVENEZ MEMBRE DE NOTRE SOCIÉTÉ. DISCRÉTION ASSURÉE. ECRIRE SOUS N° 322628 AU JOURNAL. »

Le notaire était convaincu qu'il devait s'agir soit d'un groupement de philatélistes, soit plus probablement d'une société de vicieux. Une société des amis de la volupté. Dans ce cas ses convictions lui interdiraient, pensait-il, d'y donner suite. Il n'en répondit pas moins à l'annonce. Trois jours plus tard, alors qu'il étudiait une donation avec charges, le téléphone retentit :

— « Maître Duplessis ? »

— « Oui. »

— « Votre candidature a été retenue. Nous avions tous juste une place de libre. Rendez-vous samedi prochain à 20 h 30, au 18 rue de la Manufacture au second. En cas d'indiscrétion de votre part, le rendez-vous sera annulé de plein droit, frais et dépenses à votre charge. »

— « Qui est à l'appareil ? »

— « ...

— « Allô... Qui m'appelle ? »

On raccrocha. Le rendez-vous était pris, mais la voix n'était pas inconnue. A qui donc appartenait cette voix ? Il n'en parla à personne. Le soir (c'était un jeudi), achetant un paquet de Gauloises, le notaire reconnut brusquement la voix. C'était celle de Gilles, le fils de la veuve qui tenait le débit de tabac. Gilles finissait des études de droit.

« Dans quoi vais-je me lancer ? Dans un canular d'étudiants qui va me tourner en ridicule... » Son imagination fit pourtant des bonds, il mangea d'un meilleur appétit, bref il commençait à s'amuser. Le samedi soir il prétexta une discussion de dossier avec un avoué pour quitter la maison.

— « Il ne peut pas venir te voir, ton avoué ? » demanda sa femme.

— « Il a un peu de fièvre. »

L'avoué était réellement un peu grippé et il était certain qu'il n'aurait pas idée de téléphoner au notaire après dîner. Par mesure de prudence, M[e] Duplessis décrocha son téléphone avant de partir.

Il faisait froid quand le notaire prit la rue de la Manufacture. Devant lui il reconnut parmi les rares passants le Dr Labroque. Le Dr Labroque divisait ses malades en trois catégories. D'abord les pécheurs : selon ce médecin les pécheurs étaient malades parce qu'ils avaient désobéi à la volonté divine, en commettant des adultères et en volant leur voisin. La seconde catégorie était celle des simulateurs : vicieux et plus roublards, des pécheurs à l'état brut. Les vrais malades étaient ceux qui avaient des descentes d'estomac, des ptôses, comme lui-même. Il avait pour les ptôsiques les affections d'un père, ne leur demandant pas un centime d'honoraires, trop heureux de pouvoir leur prodiguer sa science.

En fait le Dr Labroque était un excellent médecin, à la fois méfiant et compatissant. Célibataire. il n'avait pourtant jamais rencontré la femme ptôsique de ses rêves.

Brusquement le docteur se retourna.

— « Tiens ! Duplessis... Vous vous promenez ? Bonsoir. »

— « Moi ? »

— « Je parie que vous avez un rendez-vous... »

— « Qu'allez-vous croire ? »

— « Vous avez une tête à rendez-vous. Puisque nous allons tous deux au 18 de la rue de la Manufacture, faisons route ensemble. »

Maître Duplessis ne souffla mot. Qui aurait pu croire que le Dr Labroque, si pieux, si féroce, était un complice en crapulerie ?

Au second étage du n° 18, le Dr Labroque frappa trois petits coups à une porte. Après un silence, la porte s'ouvrit toute seule sur une pièce faiblement éclairée où cinq ou six personnes se tenaient autour d'une table. Le notaire reconnut d'abord Gilles, celui qui lui avait téléphoné, puis sa femme de ménage, Mme Renard. Il vit aussi une fille d'une vingtaine d'années, à peine jolie.

Madame Renard se leva et dit :

— « Maître Duplessis, c'est à l'unanimité que notre société de loisirs

vous a choisi comme membre. Veuillez prendre place. Et maintenant passons à l'ordre du jour. »

Jamais une femme de ménage ne lui avait parlé sur ce ton. La société de loisirs procurait à chacun de ses membres une seconde existence qu'il pouvait mener parallèlement à la sienne. Mais une existence du passé. C'était une distraction de choix et rien ne dit, pensa Me Duplessis, que d'autres sociétés de loisirs semblables n'existaient pas à travers le monde depuis toujours.

Ainsi Mme Renard, la présidente, était dans sa seconde existence dame d'honneur d'Eugénie de Montijo, impératrice des Français. Le Dr Labroque, gardant son métier, était médecin à Rome sous Caligula et tremblait chaque jour pour sa vie. La jeune fille inconnue allait épouser un musicien et, dans sa seconde vie, elle s'appelait Constance Weber. On expliqua au notaire qu'il avait actuellement le choix entre deux postes libres. Celui de scribe attaché à un temple de Ramsès II ou celui de notaire à Florence vers le milieu du XVe siècle. Secrètement ébloui, Me Duplessis n'hésita pas et choisit d'être notaire florentin.

— « Mais comment pourrais-je être notaire aujourd'hui et notaire au XVe siècle ? »

— « Cela se fait tout seul, » dit Mme Renard.

— « D'ailleurs vous allez faire un essai, » ajouta le Dr Labroque. « Buvez donc de cette petite liqueur de rien. »

A l'instant le notaire se vit devenir Messer Giovanni Dorlano, notaire près du palais des Médicis. Giovanni discutait avec sa jeune femme du nécessaire mariage de Giovanna — seize ans —, issue d'un premier lit.

Me Duplessis contempla avec effarement sa nouvelle chambre à coucher garnie de coffres ciselés et de velours grenat, et sa femme de Florence toute jeune, gracieuse, tellement plus jeune que sa femme dans la vie ordinaire...

— « Vous n'avez pas le choix, Messer Giovanni. Il faut qu'elle se marie.

— « Mais qui donc ? »

— « Qui donc ? Comme vous êtes rêveur et distrait ces jours-ci... L'abbé me l'a encore dit aujourd'hui. »

— « Vous le voyez souvent, cet abbé... »

M Duplessis fut surpris de cette remarque. Sans s'en rendre compte, il avait cessé d'être notaire de l'ère atomique pour être jaloux d'un petit abbé et amoureux fou d'une jeune femme aux yeux verts.

— « Il était hier soir avec moi au feu d'artifice, votre abbé, puisque le mari a autre chose à faire... »

— « Mais tu sais bien que je compulse des actes de propriétés pour le prince... »

— « Il fallait épouser le prince. »

— « N'élève pas le ton, je t'en prie. »

Comme le notaire allait se fâcher pour de bon, il se retrouva au 18 rue de la Manufacture devant sa femme de ménage, Mme Renard.

— « Alors Florence vous plaît ? »

— « Il n'y a rien de plus beau. »

— « Voilà qui est parfait. »

— « Faut-il payer tout de suite ? »

— « Chacun paye à la fin de la distraction. Nous nous réunissons chaque mois pour régler certaines difficultés. Que je n'oublie pas : votre distraction durera un mois. »

Me Duplessis regagna rêveur son domicile. Sa femme n'était pas encore couchée. Il dit à haute voix :

—« Je crois que tu as raison. Il faut la marier. »

— « Qui ça ? »

— « Comment qui ça ? La petite. »

— « Martine ? Elle a douze ans. Décidément je ne me suis pas trompée. Tu es fou. »

— « Excuse-moi. Je pensais à un problème qu'un client m'a posé. »

En vérité il ne pensait déjà plus qu'à vivre à Florence. Bientôt il s'aperçut qu'il pouvait à la fois vivre à Florence et continuer à tenir son étude comme par le passé. A Florence il se levait tôt, expédiait au plus vite une petite messe et se servait une bonne tranche de cochon rôti qu'il arrosait d'un vin de sa vigne. Puis il tançait d'importance ses quatre clercs déjà au travail et allait prendre l'air comme tous les matins. A son retour sa femme Maria l'accueillait ; on le comblait de prévenances, il était heureux. De plus Messer Dorlano faisait partie du conseil secret du Prince et ses avis pour tout ce qui concernait les propriétés et la vie économique de Florence étaient souvent mieux pris en considération que ceux des riches banquiers de la ville ou de l'astrologue français du Prince.



Messer Dorlano laissait passer les jours et se préoccupait de moins en moins de l'étude de Me Duplessis. On proposa à Me Duplessis d'être candidat aux élections municipales. Il refusa. Le même jour il rencontra par hasard le Dr Labroque ; il le trouva pâle et fatigué.

— « Je voudrais, Duplessis, vous parler de ce qui m'arrive. C'est terrible. »

— « Vous êtes malade ? »

— « C'est pire... Vous savez que... »

Le Dr Labroque s'interrompit, jetant un coup d'œil à droite, s'épongea le front et continua :

« Vous savez que je vis aussi à Rome... »

— « Je le sais. »

— « J'ai été jeté en prison il y a trois jours... »

— « Vous ? »

— « Je suis enchaîné dans la prison la plus épouvantable de Rome. Je crève de faim et de soif. J'ai faim, Duplessis, j'ai faim... »

— « Mais voyons, docteur, ne criez pas... Rentrez chez vous et prenez un peu de nourriture...

— « J'aurai quand même faim. Et les chaînes me font mal. Adieu. Je

vous laisse pour une urgence. C'est un simulateur mais je vais quand même le voir... »

Puis le médecin saisit Me Duplessis par la manche et souffla :

« Caligula est fou.. Fou à lier... Sauvez-moi, Duplessis ! Sortez-moi de prison... J'ai été torturé. Il n'y a pas de problème plus important que celui de la torture, à part celui de la ptôse. »

Cette rencontre atterra le notaire. C'était justement le jour où Giovanna devait se fiançer et le Prince, toujours bienveillant, venait de lui offrir une bague extraordinaire et des aromates de Smyrne. Il se félicita d'avoir choisi une ville aussi délicieuse et aussi calme que Florence au temps des Médicis. Malheureusement il ne lui restait plus que huit jours de loisirs et Maria était plus belle que jamais.

***

Le lendemain, alors que sa femme du temps présent lui annonçait que son père le bâtonnier Paul de Rédy viendrait dîner samedi soir (le lendemain), Maria, se serrant contre lui, raconta affolée que des pèlerins venant de Pise avaient apporté la peste. (*C'est vrai, je t'assure ; je le sais de la femme de Pietro le borgne, un enfant en est déjà mort.*)

Que lui importait le dîner de samedi soir avec son beau-père puisque la peste menaçait Florence... Quinze ans plus tôt, Messer Dorlano avait fait comme tous les autres bourgeois de Florence. Il avait gagné à cheval sa résidence d'été bien en dehors de la ville, emmenant avec lui sa femme, son enfant et une cassette contenant ses bijoux les plus beaux et son argent. Un mois plus tard il avait regagné ses pénates heureux de n'avoir perdu dans le désastre que quelques cousins et deux vieux domestiques de toutes façons hors d'usage.

— « Maria, fait seller mon cheval. Tu me rejoindras demain avec Giovanna... »

— « Je vais donner des ordres. Mais j'ai oublié de vous dire que l'abbé veut vous parler d'urgence. »

— « Que me veut-il ? »

— « Je ne sais pas. J'ai peur. »

— « Je n'ai jamais aimé cet abbé. »

Un instant plus tard Messer Dorlano sut pourquoi. D'une traite et à voix basse l'abbé lui annonça que le glorieux Prince gouvernant Florence avait réussi à déjouer une conspiration qui devait lui coûter la vie, que les principaux exécutants étaient démasqués et arrêtés, « mais vous, Messer Dorlano... »

— « Qu'ai-je à faire avec cette conspiration ? Laissez-moi tranquille... La peste me suffit. Bonsoir, l'abbé. »

— « Messer Dorlano, le Prince est convaincu que vous êtes l'instigateur de la conspiration. »

Le notaire fut assommé par cette nouvelle. Il était bien placé pour savoir que le Prince s'inventait au moins une conspiration par an, faisait pendre quelques bourgeois pris au hasard, et comme les malheureux avaient auparavant avoué sous la torture, l'âme du Prince était vite apaisée.

« Si je fuis la peste pour ma villa, cela confirmera les soupçons du Prince, et si je reste, » pensa-t-il, « je n'échapperai pas à la peste... »

***

Me Duplessis abandonna l'étude pour la bibliothèque de sa ville.

— « Il faut que je trouve une histoire de Florence et des Médicis ; peut-être y sera-t-il question de moi... »

Mais au seuil de la bibliothèque une immense fatigue le saisit et il se sentit oublier ce pourquoi il était venu.

— « Si je n'ai pas conspiré, on ne peut rien me faire. J'ai toujours été fidèle au Prince. »

Le grand air lui fit un peu de bien. Pour se confier à quelqu'un, il alla voir le Dr Labroque.

— « Mais, mon cher Labroque, vous avez l'air d'avoir rajeuni de vingt ans... »

— « Duplessis... Je suis l'homme le plus heureux du monde... Le monstre, l'abominable tyran, Caligula vient d'être tué. Embrassez-moi, Duplessis. Je revis. Et maintenant, j'ai trouvé une place comme médecin sur une galère qui appareille ce soir. Ce sera une croisière et pour les ptôses, rien ne vaut les voyages en mer. Venez avec moi, Duplessis. Je dirai à Quintus Marcus que vous êtes un ami. Mais qu'est-ce que je vous raconte ? Comme si vous pouviez connaître mon ami Quintus Marcus... »

Le soir, Me Duplessis rencontra sa femme de ménage aidant sa femme à préparer le repas.

— « Madame Renard... Il m'arrive une chose terrible... Je parle vite, ma femme risque de nous entendre. Je suis compromis dans une conspiration à Florence. »

— « Ah ? »

— « Je sais que le Prince me fait chercher... »

— « Ah oui ? »

— « Que puis-je faire ? »

— « Je ne sais pas, maître. On ne peut rien faire. Vous avez choisi de vivre à Florence. Il y en a qui vivent. Il y en a qui meurent. Laissez-moi, votre femme revient. »

Il prit alors la décision de voir le Prince et de partir seulement le lendemain à la campagne. Il découvrit le Prince dans la chapelle de son palais à demi abandonné. A cet instant, Me Duplessis disait à son beau-père :

— « Vous ne reprenez pas de ce poisson ? Je le trouve parfait. »

Le Prince à genoux se tourna vers le notaire :
— « Notaire, je vous ferai pendre, à un crochet. »
— « Prince, je vous conjure de m'écouter. Je suis innocent. »
— « On peut être innocent et être pendu à un crochet. »
— « Je ne vous ai jamais trahi... »
— « Allons donc ! Laissez-moi, notaire. J'ai de la fièvre. Je tousse. Le capitaine Rogni vous cherche. Il a ordre de vous tuer. Je lui ai offert hier une dague à poignée d'or. Il veut l'essayer sur vous. Après, il vous crochettera. Laissez-moi. »

Le notaire se plongea avec son beau-père dans une discussion interminable sur le problème de Berlin, la décolonisation et l'avenir de l'Europe. Il en profitait pour se faufiler dans les rues désertes de Florence. Dans l'après-midi il avait fait partir Maria et sa fille et avait chargé un ami, le banquier Grassi, de veiller sur eux. Maintenant Messer Dorlano, la bouche sèche, la tête lourde, tenait avec peine son flambeau.

« Personne n'ira me chercher dans la peste de Florence et demain le Prince aura oublié son délire. »

Il se souvint alors brusquement d'une rencontre qu'il avait eue trois mois auparavant avec le neveu du Prince, le duc Orlando. Le duc était réellement venu lui proposer de faire partie d'une société secrète. Il lui avait donné une réponse évasive.

— « Alors vous rêvez ? Je viens de vous annoncer échec et je vous préviens que votre dame est en danger... »

Me Duplessis entendait à peine les réflexions de son beau-père jouant aux échecs. Il pénétrait alors, le cœur battant, dans sa maison florentine, convaincu qu'il avait eu d'autres entretiens avec le duc Orlando et que la conspiration n'était pas une invention du Prince.

— « Moi qui avais tout pour être le notaire le plus heureux de Florence, la femme la plus jolie, le vin le meilleur, une des fortunes les plus enviables, qu'avais-je à me mêler de princes, de prisons et de conspiration ?... »

— « Mon cher... Vous venez de perdre votre tour. Vous êtes distrait... A quoi donc peut penser un notaire quand il joue aux échecs ? Figurez-vous, Amédée, que j'ai remarqué une singulière annonce dans le journal. On propose une distraction rare... J'ai bien envie de répondre... »

— « Je ne vous le conseille pas... »

— « Ah ! si l'on écoutait les notaires... En fait, j'ai déjà répondu. »

Alors Messer Dorlano s'enferma dans sa chambre. Les domestiques avaient fui après avoir fait du feu dans toutes les cheminées afin de faire peur au démon de la peste. Le notaire pensa :

« Je partirai au matin. J'irai en France. Je connais à Gênes un capitaine qui... »

Cette décision lui rendit un peu de courage. Vers onze heures du soir, Me Duplessis se souvint que le lendemain à pareille heure prendrait fin

son mois de loisirs. Afin d'éviter une mauvaise surprise, il décida de garder la chambre, fermement résolu à ne plus jamais retourner à Florence. Malgré tous ses efforts, il se sentit de nouveau précipité dans la peau de Messer Dorlano comptant ses émeraudes, frissonnant, la tête prise on ne sait pourquoi dans une serviette chaude. Ne pouvant s'endormir, il se mit à prier.

Au matin, Madame Duplessis trouva son mari fiévreux. Elle appela le Dr Labroque.

— « Docteur... je suis obligé de parler bas. Je suis actuellement enfermé dans une maison de Florence où sévit la peste... Le Prince me fait chercher... Que faire ? »

— « Mais rien du tout, mon cher. Il faut attendre. Pour commencer, vous n'avez pas la peste, mais juste une bonne grippe. Un peu de pénicilline et demain vous serez sur pieds. »

— « Vous ne comprenez rien ! Je vous dis que l'on veut me tuer... »

— « Pourquoi avoir choisi Florence ?... Je connais un menuisier qui a été deux mois scribe d'un pharaon... Il est revenu très content... Essayez de transpirer et parlez un peu moins. »

Messer Dorlano s'enfonça dans ses couvertures. Il entendit distinctement toutes les cloches de Florence qui appelaient Dieu et tous les saints à l'aide de la ville des Médicis. Puis brusquement la porte s'ouvrit. *Je suis perdu,* pensa le notaire, *voici mon assassin. Vierge Marie, protégez-moi ! O doux saints du Paradis, ayez pitié de Messer Giovanni Dorlano ! Maria, comme tu étais belle et comme je t'ai aimée...*

— « Messer Dorlano, Messer Dorlano... »

— « Qui m'appelle ? » demanda le notaire enfoui dans son édredon.

— « Moi. L'abbé. Le Prince est mort... »

— « Comment ? »

— « Vous avez entendu. Le Prince est mort. »

— « C'est un piège. Arrière ! Satan. »

Ce n'était pas un piège. Le Prince était mort non de la peste, mais de la dague en or du capitaine Rogni.

⁂

A l'aube, le notaire partit joyeux pour sa campagne. Il était sauvé de la peste et du Prince. A cet instant, sa femme lui tendait dans sa vie du XXe siècle un bol de café fumant. Décidément il se sentait mieux.

« Il faudra, » se dit Me Duplessis « que je me choisisse pour mes prochains loisirs une époque moins troublée. Pourquoi pas ami du surintendant Fouquet ou le Calife Haroun Al-Rachid lui-même... Il faudra que j'en parle à Madame Renard. Quitte à l'augmenter... »

Il n'en eut pas l'occasion car à une lieue de Florence une troupe de brigands attendait de pied ferme les malheureux bourgeois fuyant la ville. Au moment où il savourait son café et parcourait les annonces nécrologiques du journal local, le plus grand des brigands, un rouquin dont la

renommée était terrible, lui planta un couteau dans la gorge. Le notaire n'eut le temps ni de crier, ni celui de regagner le temps présent.

La disparition du notaire fit sensation. Mais pas plus que celles des dizaines et dizaines d'individus qui disparaissent tous les jours ici et là. On s'imagine qu'ils sont partis en Patagonie ou qu'ils se terrent dans un lointain couvent alors qu'en réalité ils ont été, comme membres d'une société de loisirs, empalés sous la dynastie des Ming ou mitraillés à Waterloo.

⁂

Cette disparition incompréhensible n'empêcha pas la société de loisirs présidée par Mme Renard de se réunir à nouveau le samedi suivant et d'accueillir comme nouveau membre le beau-père de Me Duplessis.

Le bâtonnier Paul de Rédy choisit de devenir Tamerlan.

Qui aurait pu soupçonner de pareils goûts chez une personne aussi honorable ?

---

revue des livres

Ici, on désintègre !

Philippe Curval

Le ressac de l'espace

La reprise du prix Jules Verne, en 1958, fut marquée par le médiocre « *Adieu aux astres* », qui réunit contre lui la quasi unanimité des amateurs de science-fiction. L'année suivante, « *Surface de la planète* » rencontra des partisans et des adversaires également décidés, tandis que les deux romans couronnés en 1960 et en 1961, « *La machine du pouvoir* » et « *Le sub-espace* », suscitaient de l'intérêt plutôt que de la véhémence. A la suite de ces ouvrages, voici qu'est couronné cette année le roman d'un auteur que les lecteurs de « *Fiction* » connaissent bien.

L'intrigue en est assez simple. Elle raconte l'ultime sursaut de vitalité d'une race âgée, celle des Txalqs, qui se meurt sur sa planète d'origine après être parvenue à un stade très avancé de civilisation. Son dernier représentant, Linxel, entre en contact avec l'humanité du XXXIe siècle, avec laquelle il voudrait réaliser une espèce de symbiose. S'étant reproduit par scissiparité, Linxel commence à capturer des êtres humains qu'il plonge dans un nirvana contemplatif. La plupart des habitants de la Terre s'accommodent de cette situation, mais une minorité organise la révolte et les Txalqs finissent par être exterminés. C'est du moins ce que les hommes croient ; cependant, Linxel sent que la symbiose recommencera, et marquera une nouvelle évolution pour les deux races...

Sur ce schéma linéaire, Philippe Curval a bâti un roman qu'on peut qualifier de composite. Le ton en varie à plusieurs reprises. Des passages très colorés, poétiques (l'évocation de la civilisation des Txalqs qui ouvre le récit, ou celle de la partie d'échecs dansée que jouent les pions humains), voisinent avec des comparaisons à l'humour saugrenu (*Deux cents hommes rangés comme des suppositoires,* p. 121), des effets de vocabulaire qui rappellent ceux de Jacques Sternberg (*Et l'Ormix deviné dans la brume, s'il avait été vert jadis, devenait berte et l'almier devenait almige ou blunte,* p. 204-205), des visons érotiques, des scènes d'aventure. Philippe Curval modifie son vocabulaire, le rythme de sa narration et la précision de ses descriptions lorsqu'il passe de l'un à l'autre. Cela est d'autant plus notable qu'il s'abstient de prendre parti dans le conflit qui oppose l'humanité à ses visiteurs.

Il n'est pas inutile de remarquer que les passages les plus sereins — celui au cours duquel Linxel se souvient de la grandeur de sa race et prépare son astronef, ou celui où les humains dansent selon le désir des Txalqs — sont ceux dans lesquels

le rôle principal est assumé par les extra-terrestres. Ceux-ci ont beau avoir l'allure de poulpes asse repoussants, l'auteur manifeste une indéniable sympathie à l'égard de leur pouvoir de contemplation cosmique : leur sérénité s'oppose à la futilité des existences humaines de ce XXXIe siècle, fondées sur la convention et la routine. Liberté ou symbiose ? L'auteur ne prend pas parti de façon nette ; il suggère d'ailleurs que la victoire finale, en dépit des apparences, appartiendra aux Txalqs. Et, s'il montre par moments quelque estime à l'égard des efforts de ceux qui amorcent la révolution humaine, ne suggère-t-il pas que le bonheur du couple d'humains dont il a narré l'histoire sera réalisé avec l'aide du Txalq qui les accompagne dans leur ultime voyage ?

Ce caractère ambigu est encore accentué par le personnage de Jacques Dureur, le protagoniste humain de l'histoire. Présenté au début comme un des humains assez rares encore attachés à la volonté, à la curiosité intellectuelle et à l'esprit de décision qui firent la grandeur de sa race, il s'affaiblit progressivement au cours de l'action, hésitant ou devenant lui-même presque indifférent au sort de ses semblables. Le terme de héros ne peut lui être appliqué, et celui de *deus ex machina,* encore moins : Dureur finit par être guidé par les événements qu'il avait déclenchés en s'intéressant au mystérieux visiteur extraterrestre.

Une telle évolution de son personnage principal permet de penser que l'auteur n'est pas en train d'exprimer un message. En effet, la décadence de l'espèce humaine n'est pas totale, puisque la révolte contre les Txalqs se révèle efficace, en dépit des faiblesses de ses artisans ; et la victoire finale des frères de Linxel, l'établissement définitif d'une vie en symbiose, n'est que suggérée, à travers l'intuition de Linxel précisément. L'intérêt principal de Philippe Curval semble d'ordre esthétique : il désire peindre une série de scènes — avec plus ou moins d'intensité, avec des éclairages variables, d'une plume alternativement ironique ou poétique. Pour cela, son récit n'est qu'un prétexte, et la place accordée aux divers épisodes n'est point proportionnelle à leur importance (ainsi, l'odyssée d'un groupe de révoltés se trouve traitée avec une assez grande richesse de détail, aux chapitres II et III de la dernière partie, tandis que le renversement de la situation au profit des humains est pour ainsi dire bâclé en quelques pages de l'ultime chapitre).

Assurément, quelque déséquilibre en résulte. L'auteur n'a-t-il pas eu l'envie ou le temps de mettre au point son ouvrage ? Diverses petites faiblesses matérielles sembleraient le suggérer. Sans s'arrêter aux « *tentacules abdominales* » de la page 12, on peut s'étonner, à la page 67, de cette nuit brève et de ce jour incessant que connaît la planète Ormana, et qu'une orbite excentrique autour d'un soleil, fût-il vert, ne suffit aucunement à expliquer. Et on remarque, dans le chapitre III de la seconde partie, que l'équipe d'exploration mise en scène à la page 109 compte douze ou treize hommes au choix, dont un certain nombre de gardes noirs : cinq à la page 109, ils ne sont plus que deux à la page 121. Cela n'a pas grande importance, bien évidemment ; mais cela montre un certain manque de fini, ou en tout cas quelque mépris à l'égard des éléments matériels qui contribuent à la crédibilité du récit.

Philippe Curval n'est apparemment pas un auteur de science-fiction au sens strict du terme, ni même un véritable romancier. Cependant, il montre dans cet ouvrage des qualités poétiques s'exprimant en un certain nombre de pages qui s'imposent à la mémoire. On pourrait chercher chicane

au jury du Prix Jules Verne en demandant si celles-ci suffisent pour mériter une récompense qui porte le nom de l'auteur des « *Voyages extraordinaires* » : pour en juger équitablement, il faudrait d'abord connaître les autres romans présentés à ce concours. Mais ce « *Ressac de l'espace* », parfois déroutant, inégal et même incomplètement développé, possède néanmoins une qualité importante, qui rachète bien des faiblesses. Il met en scène un extra-terrestre, Linxel, qui est, simplement, et avec vraisemblance, *différent*. Philippe Curval a su lui donner du relief, et en faire, au total, le vrai héros de son roman. Même lorsqu'il n'est pas en scène, Linxel s'impose au lecteur. Celui-ci oubliera vraisemblablement assez vite les détails de l'action, mais il conservera en mémoire cet étrange personnage. Pour Linxel et pour la couleur de certaines scènes, cet ouvrage mérite l'attention.

Demètre Ioakimidis.

« *Le ressac de l'espace* » par **Philippe Curval : Hachette, « Le Rayon Fantastique » — 3 NF.**

Alexandre Arnoux

Le siège de Syracuse

A quoi tient l'attrait que la science-fiction et le fantastique exercent sur les littérateurs qui ne s'y spécialisent pas ? Le moindre Albérès s'arroge le droit de porter des jugements sur ce domaine, et y sévit ensuite. Alexandre Arnoux, dont la réédition récente du « *Règne du bonheur* » ne s'imposait guère, s'y lance à nouveau.

Sous l'occupation allemande, vers 1940, un narrateur falot fait l'acquisition d'un vieux poste de radio. Pour une raison mystérieuse, ce dernier se met à marcher et régale son propriétaire, et le lecteur par la même occasion, de reportages du siège de Syracuse. Par le miracle d'*ondes de réserve* ou *retenues* (sic), on assiste aux conversations du général romain Marcellus avec un de ses subalternes, à une entrevue d'Archimède avec l'usurpateur carthaginois Epicyde, à une réunion des savants d'Alexandrie qui viennent de recevoir une lettre d'Archimède, aux « méditations » du légionnaire romain qui finira par tuer le savant. Tous ces braves gens s'expriment en français : c'est dire que l'ouvrage se rattache au fantastique pur. Toujours en français, un des réalisateurs de la première bombe atomique expose pour terminer ses scrupules, que l'énigmatique poste capte également, dans ce qu'on peut espérer être son dernier sursaut de vitalité.

Cette intrigue infinitésimale n'est évidemment qu'un prétexte. Prétexte à quoi ? A la présentation des idées de l'auteur sur ce que doit être le rôle du savant dans un conflit. Le terrain se trouve préparé, sur une bonne centaine de pages, par l'évocation de l'atmosphère de l'occupation allemande. On voit d'ailleurs mal pourquoi, étant donnée l'absence de toute intervention scientifique durant cette partie du conflit. Peut-être y a-t-il un désir de suggestion : le narrateur, être suprêmement inerte, pourrait aussi avoir des hallucinations auditives, n'est-ce pas, avec tout ce qu'il a souffert, et tout ce qu'il pense...

Car ce qu'il fait se résume à bien peu de chose, qu'il ne précise jamais complètement — à moins qu'il ne s'agisse d'actions aussi importantes que la filature (purement gratuite) d'un savant connu naguère, ou la recherche du mot *guédoufle* dans les replis de sa mémoire.

Une fois ces « souvenirs d'occupation » débités et la moitié du livre dépassée, le vieux poste consent à se mettre en marche. Ce déclenchement procède du pur hasard, et il est simplement regrettable qu'il ne se soit pas produit plus tôt. Non que cette partie soit captivante, loin de là. Mais la modification des points de vue introduit au moins un semblant de variété. Variété dans les idées et non dans le ton : Marcellus, Apollodore (Apollodore à Alexandrie ? Curieux, curieux. Et que vient faire un architecte dans une réunion de savants trois cents ans avant sa naissance ? Il est vrai qu'il y a eu bien des Apollodores, mais aucun ne ferait l'affaire. Il doit plutôt s'agir d'Apollonius, semble-t-il), Archimède, l'anonyme physicien de Los Alamos, tout le monde, à une exception près, s'exprime dans le pénible style du narrateur, par phrases dépassant allègrement la demi-douzaine de lignes, et gorgées de subordonnées. Cela semble renforcer l'hypothèse d'une hallucination, n'est-il pas vrai ?

Cependant, il y a l'exception, le légionnaire-romain-qui-va-bientôt-tuer-Archimède, qui utilise un langage tout différent ; à côté de lui, les héros de la Série Noire sont des Vaugelas. Peut-être le narrateur est-il atteint de dédoublement de la personnalité ?

Que penser des idées qui se trouvent développées sous ce mince déguisement affabulatif ? Les sympathies de l'auteur vont, de toute évidence, à Archimède et à Marcellus. Ce dernier respecte le génie de celui dont le destin a fait son adversaire, et s'efforce de demeurer humain dans sa situation de commandant en chef. Quant au savant, il répugne assez clairement à l'usage guerrier qui est fait de ses découvertes. Le légionnaire, d'autre part, exprime plus vigoureusement un point de vue voisin : que chacun fasse son métier, et que l'on ne dénature pas l'art de la guerre au moyen d'inventions nouvelles.

C'est vite dit. L'inoubliable colonel Bramble, entre deux silences, remarquait lui aussi : « *Par la faute du Hun, la guerre n'est plus un jeu de gentlemen.* » Mais la pesanteur britannique du héros de Maurois comme l'intelligence limitée du légionnaire négligent une chose : la guerre est un « jeu » dont les règles changent constamment, et depuis fort longtemps ; depuis le moment, en fait, où un de nos ancêtres préhistoriques utilisa une pierre pour assommer son ennemi. L'*arme secrète* n'est pas une invention de Hitler, ni même d'Archimède : elle est aussi ancienne, hélas, que les guerres, puisque la technique de celles-ci s'est constamment modifiée. Archimède qui prépare ses miroirs ardents, les physiciens qui s'efforcent de libérer l'énergie de l'atome, ne font que suivre une pente naturelle de l'esprit humain : à partir du moment où existe la possibilité d'un avantage (scientifique, stratégique ou économique), l'homme cherche à en tirer profit.

Les personnages mis en scène par Alexandre Arnoux sont tous atteints d'une même myopie, qui leur cache la marche du progrès : l'idée qu'une découverte, une invention, puisse être « dans l'air » ne les effleure aucunement, et ils semblent croire que la simple inertie suffira à arrêter la marche du progrès, fût-il guerrier. Ils ne réalisent pas qu'une invention n'est, en elle-même, ni bonne ni mauvaise, et la confondent allègrement avec son utilisation et ses conséquences. Cela est excusable de la part du légionnaire romain, mais cela l'est beau-

coup moins chez Archimède ou chez le physicien de 1945. Ni l'un ni l'autre n'approfondissent le véritable problème, qui est le déséquilibre entre le progrès scientifique (ou technique) et le progrès moral.

Le texte de présentation, en quatrième page de la couverture, affirme tranquillement : « *Pour la première fois, du moins avec une acuité aussi évidente, s'est posé le problème de la participation de la science à la guerre, aux massacres massifs...* » Cette phrase montre, en fait, que son auteur n'est guère au courant de la science-fiction contemporaine. « *Memorial* » de Theodore Sturgeon ; « *Adam and no Eve* » d'Alfred Bester ; « *Tomorrow's children* » de Poul Anderson et F.N. Waldrop ; « *There will come soft rains* » de Ray Bradbury ; « *Who knows his brother* » de Graham Doar : de telles nouvelles — parmi bien d'autres — examinent divers aspects de ce même problème, et de façon autrement éloquente ; parmi les romans, la comparaison avec « *The long loud silence* » de Wilson Tucker ou avec « *A canticle for Leibowitz* » de Walter M. Miller est tout simplement écrasante pour ce « *Siège de Syracuse* ».

Le fait est que la science-fiction — ou le fantastique — n'est pas aussi facile à écrire qu'on le croit dans le grand public. Il ne suffit pas de posséder du métier et de broder sur un thème apparenté à la science : il est bon, en plus, d'avoir quelque idée de ce qui a déjà été fait dans le domaine. Faute de quoi, on dépense inutilement de gros efforts pour enfoncer des portes largement ouvertes depuis longtemps.

Demètre Ioakimidis.

« *Le siège de Syracuse* » par Alexandre Arnoux : Albin Michel — 9 NF.

Michel Labry

Les sextuplés de Loqmaria

Le roman de Michel Labry, « *Les sextuplés de Loqmaria* », est probablement une première œuvre, tout au moins le premier ouvrage publié de cet auteur. Il faut donc attendre les suivants pour savoir si Michel Labry se tournera vers la science-fiction ou vers l'humour, à moins qu'il ne choisisse une troisième voie. Mais il est probable que la science-fiction n'a été chez lui que prétexte à écrire un roman rose, au demeurant bien construit, alerte et divertissant. C'est sous cet angle qu'il faut aborder « *Les sextuplés de Loqmaria* » si l'on veut prendre plaisir à sa lecture.

Deux thèmes s'y chevauchent et s'y entremêlent : la naissance attendue de sextuplés dans une petite île bretonne et la venue de six Martiens. La naissance de sextuplés viables est-elle du domaine de la science-fiction ? Bien difficile de le dire. Apparemment, depuis les Dionne qui n'étaient que cinq, on n'a pas entendu parler de sextuple naissance. Mais qui peut assurer qu'aux Indes ou au fond de l'Afrique une femme n'a pas donné le jour à six enfants ?... Supposition gratuite ? Evidemment. Et c'est également ainsi que Michel Labry annonce la naissance des six petites Bre-

tonnes. Il n'est pas du tout question, comme on aurait pu le penser, d'une quelconque mutation. Loqmaria attend sans le savoir un événement extraordinaire qui a lieu, on ne sait pourquoi.

L'arrivée des Martiens, elle, est expliquée par un joli subterfuge puisqu'ils ne débarquent que parce qu'ils croient que d'autres ont débarqué ! Mais ces Martiens ressemblent aux Terriens comme des frères, à part leurs yeux de chat, et leur interprète parle couramment le français... et le breton. Rien ne les préparait à arriver sur notre Terre (ils n'y sont pas revenus depuis plus de cent ans... mais ils vivent très vieux) où ils n'ont pas reçu de leur gouvernement permission de débarquer. La constitution de ce gouvernement ainsi que la vie et les mœurs des Martiens demeurent du reste assez mystérieux. On apprend quelques détails au compte-gouttes et ceux-ci sont tout à fait gratuits. De même le monde entier est étrangement calme à l'annonce de cette invasion de la Terre et les gouvernements sont vraiment très très obéissants, même s'il se produit quelques remous à la Chambre française à la suite d'une proposition faite par les Martiens. Quant aux militaires, ils n'ont pas le pas sur les civils... c'est assez dire qu'il s'agit d'une aimable fantaisie et qu'on ne pourra pas reprocher à son auteur de profiter de la science-fiction pour nous décrire un univers où le pessimisme est roi. Mais il ne faudra pas non plus chercher une grande portée à ce roman. Michel Labry ne nous délivre pas un message ou un avertissement. Il s'amuse simplement, et peut-être aussi se moque-t-il un peu de tous ceux qui croient aux Martiens et aux soucoupes volantes. A lire sur la plage pour oublier le soleil ou un jour de pluie pour oublier le temps gris.

Martine Thomé.

« *Les sextuplés de Loqmaria* » par Michel Labry : Julliard.

Tristan Sauvage

Art nucléaire

En marge des spéculations purement formelles de la peinture actuelle, des systèmes esthétiques et des académismes abstraits, partout en Europe se forment des groupes de jeunes peintres désireux de renouer avec les éléments fantastiques de notre civilisation scientifique et de reprendre les relations avec l'invisible.

C'est dix années d'activité et de recherches de l'un des groupes les plus représentatifs que Tristan Sauvage (pseudonyme d'Arturo Schwarz, poète et essayiste italien, né à Alexandrie) retrace dans le luxueux livre abondamment illustrée que les éditions Vilo nous proposent : « *Art nucléaire* ».

Cette étiquette n'est pas une gageure mais simplement une prise de conscience de l'époque nucléaire que nous vivons, pas obligatoirement destructive mais, au contraire, ouvrant à l'homme des horizons infinis et donnant à l'art une nouvelle dimension.

Inventer de nouveaux mythes, précéder dans les explorations spatiales les rockets et les robots d'acier, voilà qui ne peut nous déplaire.

L'ouvrage débute par un essai ri-

goureusement conçu situant le mouvement au travers de toutes les tendances contemporaines. Ensuite, nous revivons en 1950, dans les caves à la mode de Milan, la première explosion souterraine avec la rencontre d'Enrico Baj (noyau nucléaire) et de D'Angelo (farouche détracteur du style quel qu'il soit).

Nous assistons, avec force manifestes à l'appui, aux diverses explosions, en surface cette fois, avec pour mot d'ordre : « La matière a plus d'imagination que nous », et, par l'intermédiaire du talent de Tristan Sauvage, nous voilà témoins des ébats de la matière picturale, de l'osmose de certains émaux et de divers colorants, de l'exploration continue des possibilités offertes par les nouveaux moyens techniques, non pas pour une exploitation de recettes formelles, mais vers un sondage de la potentialité matérielle au profit d'œuvres représentatives. D'Angelo nous le prouve par la diversité de son répertoire graphique et son infatigable remise en question de son œuvre. Baj ajoute la pointe de sel nécessaire à notre consommation en aidant la matière, avec un humour féroce, à enfanter quelques généraux dignes et rebondis, aux poitrines damassées de véritables médailles, paradant devant de luxueuses toiles à matelas, et des monstres extra-terrestres qui semblent follement s'amuser sur nos ouatines et nos toiles de Jouy.

Tout cela pourrait ressembler à un certain dadaïsme (les nucléaires n'ont d'ailleurs pas renié leur parenté avec ce mouvement et le surréalisme) si ces exploits n'étaient pas suivis d'un sincère désir constructif d'une peinture différente, évolutive, repensée en fonction de la réalité qui nous entoure et des phénomènes naturels en continuel devenir.

Chez les autres peintres du mouvement, comme dans l'œuvre de Bertini par exemple, d'une absolue rigueur mathématique, liée aux moyens techniques nucléaires, des espaces imaginaires se révèlent, des magmas de galaxies s'entrechoquent, et aux escales de l'infini nous découvrons les mystérieuses architectures des cités de Kuttner, les horizons colorés et les lourdes atmosphères de Charles Henneberg.

Ce livre intéressant, non seulement par la richesse de son iconographie, mais surtout par l'étude vivante de Tristan Sauvage, ne manquera pas de plaire aux amateurs de S.F. et de peinture en général, ne serait-ce qu'en leur permettant de faire connaissance avec l'esprit de recherche et la vitalité des nucléaires, au moment où la peinture s'abandonne aux méditations murales.

Je ne terminerai pas cet article sans parler du « *Dictionnaire nucléaire* » que vous trouverez à la fin du volume et où vous pourrez trouver une biographie complète de tous les membres du mouvement, une documentation sur les groupes nucléaires — et leurs revues — en Europe, et quelques recettes picturales ; mais croyez-moi, pour essayer ce genre de techniques, réservez-vous une pièce assez grande et une combinaison étanche : c'est très salissant.

Lucien Lepiez.

« *Art nucléaire (1951-1961)* » par Tristan Sauvage (traduction de Gualtiaro Schoenenberger) : éditions Vilo (224 pages ; 213 illustrations dont 37 en couleurs) — 90 NF.

Jacques Piccard
Profondeur 11.000 mètres

Parmi les nombreux volumes consacrés aux bathyscaphes, l'ouvrage de Jacques Piccard est le dernier en date. C'est aussi l'un des plus intéressants et le plus complet, car, après avoir décrit la genèse des bathyscaphes et les premières plongées en Méditerranée, l'auteur raconte ses expériences américaines dont le point culminant fut la descente à 11.000 mètres dans l'océan Pacifique.

La conquête des grandes profondeurs marines est avec l'astronautique l'une des grandes aventures de la seconde moitié du xx[e] siècle. Mais, alors que la conquête de l'espace s'est réalisée par la mise en œuvre d'énormes moyens matériels et d'armées de techniciens, la conquête des grands fonds marins s'est faite grâce à un engin développé de façon quasi artisanale par le Professeur A. Piccard, récemment décédé, et par son fils, J. Piccard. Cette opposition entre les méthodes individualistes de recherches et la mise au point de « projets » par une foule de techniciens est exposée avec beaucoup d'humour par l'auteur dans les chapitres consacrés à ses séjours aux Etats-Unis. Sans vouloir aucunement nier l'importance des résultats que permet d'obtenir la recherche faite par une équipe de spécialistes, J. Piccard ne peut s'empêcher de montrer les travers de ce système et il le fait de façon fort spirituelle.

Ces considérations sur les méthodes de travail ne doivent pas faire oublier que les chapitres les plus passionnants sont ceux consacrés aux plongées et à l'avenir de l'exploration sous-marine. Sans aucune forfanterie, malgré l'importance de l'exploit, J. Piccard raconte dans le détail ce que fut la grande plongée effectuée dans le Pacifique en compagnie du Lt. D. Walsh. Ayant entière confiance dans la mise au point de leur engin et tout à leur travail de pilotage et d'observation, les deux explorateurs ne semblent guère avoir connu la peur lors de leur impressionnante descente et, s'ils furent parfois en péril, ce ne fut que lors des manœuvres du bathyscaphe en surface ; la mer était en effet démontée le jour de la plongée record.

Cet ouvrage est celui d'un pionnier. Quelques intéressantes observations scientifiques dont la présence d'un poisson à une profondeur de 10.900 mètres, ont déjà été faites grâce au bathyscaphe « Trieste ». D'innombrables découvertes, peut-être sensationnelles, attendront les chercheurs le jour où des dizaines de bathyscaphes parcoureront les océans.

« *Profondeur* 11.000 *mètres* » est destiné au grand public, mais un tel ouvrage, dans lequel l'auteur des recherches expose lui-même le résultat de ses travaux, répond à la nécessité de vulgariser sans déformer ni avilir. Accompagné d'annexes techniques et de nombreuses illustrations, le livre de J. Piccard ne peut être que vivement recommandé.

Pierre Strinati.

« *Profondeur 11.000 mètres* » par Jacques Piccard : Arthaud.

Louis-Claude de Saint-Martin

Le Crocodile

« *Une clientèle friande d'extravagance, qui aimait au XVIII*ᵉ *siècle les contes philosophiques pleins de surnaturel et qui aime, au XX*ᵉ, *les romans d'anticipation scientifique (dits, par snobisme, de* science-fiction), *cette clientèle se fût régalée du* « Crocodile ». *(L'imperfection littéraire du livre ne pouvait faire obstacle, car les écrivains « fantastiques », surtout de nos jours, sont souvent de médiocres stylistes.) Mais qui irait chercher un livre fantastique chez le thésophe d'Amboise ?* »

C'est ainsi que s'exprime Robert Amadou dans la préface de la nouvelle édition du livre de Saint-Martin, qui vient de paraître. Sa dernière phrase fait du reste bon marché du fait que nombre d'auteurs fantastiques se recrutent, précisément, chez les « hermétistes » de toutes tendances, mais cela n'est qu'un détail. Car, plus loin, il ajoute : « *Sur le second rayon de l'historien — de l'historien de la littérature et de l'historien des idées* — « Le Crocodile » *mérite la place de choix que les modernes « amateurs des choses cachées » et les passionnés du fantastique lui réserveront au premier rayon de leurs bibliothèques parfois étrangement semblables.* »

En effet. Et l'on ne peut, après Amadou, que féliciter et remercier Mme Rihouët-Coroze, directrice de Triades-Editions, d'avoir réédité cette œuvre magistrale qui était jusqu'à présent inaccessible, l'édition originale et unique de 1799 étant quasiment introuvable, quelque prix qu'on accepte d'y mettre. J'avais d'ailleurs, dans « *Fiction* » nº 94 (septembre 1961, « *Notes de lecture* », p. 140), exprimé l'espoir de voir bientôt repris « *Le Crocodile* » : « ... *une édition, éminemment souhaitable, du* « Crocodile », *de Louis-Claude de Saint-Martin, œuvre touffue mais où sont splendidement préfigurés bien des thèmes majeurs de nos anticipations.* »

Saint-Martin, dit « le Philosophe inconnu » et, en ce qui concerne le seul « *Crocodile* », « amateur des choses cachées », ne croyait sans doute pas si bien se surnommer. En effet, ainsi que le souligne Robert Amadou, ni Castex dans « *Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant* » (Paris, Corti, 1951) ni Léon Cellier dans « *L'épopée romantique* » (Paris, P.U.F., 1954) ne mentionnent « *Le Crocodile* ». Castex cite une douzaine de fois Saint-Martin, cependant, mais exclusivement à propos de « *L'homme de désir* ». De même Albert Béguin, dans « *L'âme romantique et le rêve* » (Les Cahiers du Sud, 1937, 2 vol.), le cite une dizaine de fois sans mentionner davantage « *Le Crocodile* » ; plus fort encore, Max Milner, qui a pourtant étudié très longuement et très complètement « *Le Diable dans la littérature française de Cazotte à Baudelaire,* 1772-1861 » (Paris, Corti, 1960, 2 vol.), analyse « *L'homme de désir* » durant 9 pages, mais ne souffle mot du « *Crocodile* » ; à quoi il faut, pour être complet, ajouter que pareille carence existe dans « *La littérature française d'imagination scientifique* », de Jean-Jacques Bridenne (Paris, Dassonville, 1950).

Pourtant, Max Milner (I, 113) écrit à propos de Saint-Martin : « *Depuis lors, bons et mauvais esprits se combattent ; l'homme est le lieu de ce combat et, assisté par les forces du bien, l'instrument de la victoire.* » On ne peut mieux exprimer « *Le Croco-*

dile » en une phrase, mais cette phrase est écrite au sujet de « *L'homme de désir* » !

A quoi peut tenir ce silence ? A la rareté du texte ? Mais ceux qui ont étudié l'Utopie n'ont pas été arrêtés par la rareté encore plus grande (puisqu'il n'en existe qu'un seul exemplaire, à la Nationale) de l'« *Histoire de Calejava* » de Claude Gilbert, infiniment moins important pour l'histoire de l'Utopie que ne l'est « *Le Crocodile* » pour l'histoire du fantastique et de l'anticipation. Par le peu de valeur littéraire du *Crocodile* ? Mais, outre qu'il convient souvent, dans notre domaine, de faire abstraction totale de notre goût littéraire sous peine d'écœurement, aussi bien Castex que Milner se sont penchés avec sollicitude sur des œuvrettes de troisième ou quatrième ordre. Alors ? Il ne reste que l'ignorance, et c'est dommage, car il n'y a pas vingt ouvrages au monde qui aient, pour ce qui nous intéresse, autant d'importance que le « poème » de Saint-Martin.

« *Par son genre littéraire,* « Le Crocodile », *paru en* 1799, *tient ,de quelque manière, un relais entre le conte fantastique du XVIII*e *siècle et l'épopée romantique du XIX*e. *Il est fort surprenant que les spécialistes de la première comme de la seconde catégorie d'ouvrages l'aient ignoré tout à fait. Sa situation dans l'histoire de la littérature reste à déterminer.* » C'est encore Robert Amadou qui pose cette interrogation. Elle est à peu près impossible à résoudre : si l'on s'en tient aux historiens du genre fantastique, « *Le Crocodile* » n'aurait strictement eu aucune influence sur le XIXe siècle, puisqu'ils ne le citent même pas. Mais cela n'est pas une raison pour que les écrivains du XIXe (au moins du début du siècle) l'aient ignoré eux aussi. Une phrase que Castex cite deux fois pourrait nous mettre en garde contre une opinion hâtive : « *Jean-François les Bas-Bleus* » (recueilli dans les « *Contes de la Veillée* ») : « *Je croyais* (*dit mon père*) *que toutes ces rêveries* (...) *étaient ensevelies pour jamais avec les livres de Swedenborg et de Saint-Martin dans la fosse de mon ami Cazotte* » (p. 38, note 37). Cette note est répétée p. 156, note 67. De même, p. 170, à propos de Balzac cette fois, Castex écrit : « *Si l'on en croit sa sœur Laure, il aurait découvert tout enfant, dans la bibliothèque de sa mère, des ouvrages de Saint-Martin, de Swedenborg, de Jacob Boehm.* » Nodier et Balzac, au moins, connaissaient-ils « *Le Crocodile* » ? Ce n'est pas impossible, encore qu'on ne voie pas d'influence directe dans leurs œuvres.

Mais il est peut-être temps de parler de l'ouvrage lui-même, quoique les notes ci-dessus ne seront sans doute pas inutiles.

Qu'est-ce donc que « *Le Crocodile* » ? Le titre in extenso déjà l'indique avec assez de précision : « *Le Crocodile, ou La guerre du bien et du mal, arrivée sous le règne de Louis XV ; Poème épiquo-magique en* 102 *chants, Dans lequel il y a de longs voyages, sans accidens qui soient mortels ; un peu d'amour sans aucune de ses fureurs ; de grandes batailles, sans une goutte de sang répandu ; quelques instructions sans le bonnet de docteurs ; et qui, parce qu'il renferme de la prose et des vers, pourroit bien en effet, n'être ni en vers, ni en prose. Œuvre posthume d'un amateur des choses cachées.* » La réédition scinde ce titre, avec quelque raison, en deux, rejetant au folio suivant le sous-titre à partir de « *Dans lequel...* » jusqu'à « *ni en prose.* » En effet, ce sous-titre semble indiquer un parti-pris de légèreté alors que l'ouvrage, s'il est souvent plaisant, même parfois humoristique, n'est absolument pas « léger », bien au contraire.

Il s'agit donc, très clairement, de la lutte entre le bien et le mal, lutte

représentée sous la forme d'une allégorie transparente dès qu'elle est signifiée à partir même du second titre. Le crocodile, c'est l'ennemi (Satan ? Lucifer ?... on peut en disputer, mais de toute manière l'Autre), et, assez curieusement, cela rejoint l'idée résolument moderne qui consiste en la représentation des « humanités » extra-terrestres par des sauriens, lorsque celles-ci sont réputées mauvaises (ou en tout cas opposées à l'humanité « humaine » ou terrestre). Il y a mieux, en fait de coïncidences et de concordances : dans « *Un cas de conscience* », de James Blish, les extra-terrestres qui vivent sur une planète en état d'innocence ne sont-ils pas des sauriens ? Ce qui n'est sans doute fait que pour tenter de renverser la vapeur et lutter contre un conformisme bien trop établi. Mais tout cela, est-ce résurgence, suite ou rencontre fortuite ? La mythologie conjecturale, en tout état de cause, fait une abondante consommation de sauriens, grands ou petits, et, à part le cas de Blish, ces sauriens sont toujours les « méchants ». Il est peut-être simpliste d'accepter que c'est leur apparence affreuse et leur dangereuse voracité qui en a fait de tels porte-drapeaux de l'extranéité périlleuse à l'homme. Mais ce point, déjà, mériterait d'être approfondi. Les hermétistes, eux, pensent qu'il y a là des raisons plus profondes, notons-le seulement au passage.

Car il va de soi que nous ne pouvons ici étudier « *Le Crocodile* » selon l'angle théosophique (1). Il est du reste assez riche à notre humble point de vue d'amateurs des choses un peu moins cachées, d'amateurs de fantastique et même de science-fiction (terme qui, n'en déplaise à Robert Amadou, n'est pas utilisé par snobisme mais tout uniment parce qu'on n'en a pas trouvé d'autre).

« *Le Crocodile* » est donc, comme beaucoup d'œuvres de ce genre (et même d'autres genres puisqu'un nombre impressionnant d'utopies appartient d'abord au domaine de la satire), un récit fantastique et un récit d'anticipation scientfique. Il est inutile d'essayer d'en faire une analyse ou même un simple résumé, mais on peut au moins citer en quelques lignes les thèmes de l'œuvre :

Dès le début, nous assistons à une Assemblée générale des Génies de la Terre et des planètes du système solaire ; puis, aux chants 14 et 16 apparaît une « Société des Indépendants » qui ressemble étrangement à une union de mutants correspondant télépathiquement ; puis est mentionnée une poudre d'origine arabe (poudre de double pensée) qui fait tout connaître, l'avenir et les pensées d'autrui ; la Terre était, jadis, un crocodile, à présent elle contient ledit crocodile (et les pyramides d'Egypte ont été érigées pour coincer la queue dudit sous leur masse) qui est enfermé en elle comme en une cage (la fait-il tourner comme un écureil ? cela n'est pas spécifié, je crois) ; il est fait mention aussi de livres transformés en bouillie assimilable (ces savants mués en nourrissons qu'on gave désormais, c'est beau) ; et vient un long passage (onze chants du poème, 19 pages de la réédition, 34 de l'originale) qui à lui seul vaudrait à l'œuvre de rester : la description de la ville d'Atalante, ville grecque enfouie par un séisme, restée telle quelle sous terre, mieux que Pompéi, et où les corps sont conservés à l'abri de l'air, quoique morts, tandis que leurs paroles mêmes sont gelées, et donc lisibles (alors que leur audition aurait nécessité un écoulement du temps, leur lecture exige un déplacement du lecteur dans l'espace, idée tout à fait remarquable) ; au milieu de cette description se situe

(1) Les pages 227 à 259 offrent sur ce point une très pénétrante analyse de Madame Rihouët-Coroze.

un très long chapitre sur les signes et les idées qui rappelle étonnamment les notions de sémantique de Korzybski, et même, quoique plus vaguement, la théorie moderne de l'information (pp. 279 à 355 de l'originale). Ce passage important, dans la réédition, a été composé en caractères différents afin qu'on puisse aisément lire le poème en entier en le sautant, car il ne s'y rattache guère que formellement, quitte à lire l'essai comme un tout, séparément.

Il faut mentionner aussi, tant le livre est riche en conjectures, l'insémination artificielle : « *Je leur ferai trouver un nouveau secret pour la reproduction de l'espèce humaine. Malheureusement le beau sexe ne s'en accommodera point, parce qu'il n'en aurait par là que les charges.* » Plus loin, même chant 35 : « *Je ferai naître dans quelques têtes l'idée d'établir par toute la France de belles écoles scientifiques, et de généraliser le mode d'une instruction universelle, grandement favorable à mes desseins.* » (C'est le crocodile qui parle dans les deux cas.) Un passage, aussi, où les deux armées englouties par le crocodile sont rejetées par lui jusque dans l'espace, et il s'ensuit une guerre des étoiles, chant 91. Et tant d'autres choses qu'on ne peut citer...

Bref, le lecteur de science-fiction et de fantastique non seulement ne sera pas dépaysé mais même découvrira avec stupeur bien des idées dont il croyait être le contemporain, outre des idées qui n'ont jamais été avancées ailleurs que là.

Bien entendu, il ne faut pas y chercher un space-opera, quoiqu'il y ait de cela aussi, mais « *Le Crocodile* » doit entrer dans toute bibliothèque spécialisée qui se respecte, au même titre que, par exemple, « *Les Etats et Empires de la Lune et du Soleil* », ou encore « *Le voyage souterrain de Nicolas Klim* ». Et l'imagination qu'y déploie Louis-Claude de Saint-Martin ne pâlira pas devant des récits plus connus, fût-ce devant le « *Vathek* » de Beckford ou « *Balkis* » de Nerval.

Et maintenant, parmi les introuvables de grande valeur appartenant à notre domaine, il ne reste plus à rééditer que l'« *Icosaméron* » de Casanova (dont la réédition de 1929 est aussi rare que l'originale).

Pierre Versins.

« *Le Crocodile* » par Louis-Claude de Saint-Martin : Triades-Editions, Paris (268 pages in 8°) — 18,90 NF.

Livres d'Amérique

par Alfred Bester

Dans notre dernière chronique, nous avons déploré, non sans amertume, la faiblesse de la science-fiction contemporaine et de ses auteurs. Nous avions pris soin de souligner qu'il y avait quelques exceptions dans cette attaque, mais nous craignons que ce point ait été négligé par des lecteurs irrités. C'est pourquoi, en guise de compensation, nous voudrions parler aujourd'hui de quelques-uns des auteurs que nous admirons le plus. L'espace dont nous disposons limite ici ces derniers au nombre de sept. Cependant, nous vous supplions (et nous supplions également les auteurs que nous devons omettre) de noter que notre admiration s'étend à un nombre d'écrivains incomparablement plus grand.

Commençons par Notre Père à tous, Robert A. Heinlein. Mr. Heinlein confère à ses histoires une vivacité et un rythme qui possèdent la vigueur d'une avalanche. Ses personnages ne varient pas beaucoup — il s'en tient à un nombre limité — mais ils sont tracés avec force. Ses Méchants sont noirs comme l'ébène, ses Bons sont purs comme la neige ; il ne s'embarrasse pas de nuances raffinées. Ses thèmes, de même, possèdent de la franchise, et donnent fréquemment l'impression que le récit est fait par quelque banquier ou ingénieur extrapolé ; nous voulons dire par là que le ton en est à la fois vraisemblable ,réaliste et efficace.

Nous avons toujours considéré Mr. Heinlein comme le Kipling de la science-fiction. C'est là un vaste compliment, car Kipling était le meilleur prosateur de son temps. Malheureusement, Mr. Heinlein possède aussi les défauts si ennuyeux de Kipling. Ce dernier avait de la vie une vision simplifiée au point d'en devenir enfantine. Il souffrait d'une xénophobie aiguë et sa virilité excessive se traduisait, dans son œuvre, par une assurance un peu suffisante.

En dépit de ces faiblesses, Mr. Heinlein demeure le créateur le plus puissant et le plus original de la science-fiction contemporaine : un auteur dont on se doit de tenir compte et qu'on ne peut se permettre d'ignorer. En fait, cette dernière attitude serait rigoureusement impensable : Mr. Heinlein vous saisit au collet, vous tient ferme et ne vous laisse libre qu'après vous avoir secoué à vous en faire perdre le souffle. Nous souhaitons qu'un jour il utilise son talent pour insuffler en son lecteur un peu d'esprit.

Il y a eu récemment, à n'en pas douter, une certaine baisse de qualité dans l'œuvre de Theodore Sturgeon. Il s'agit là, soyons-en sûr, des effets de l'âge ingrat, lesquels peuvent être combattus par un strict régime physique et mental. Cependant, Mr. Sturgeon demeure le plus perceptif, le plus sensible, le plus adulte des auteurs de science-fiction.

Personne ne sait parler des relations émotionnelles entre êtres humains aussi délicatement et intelligemment que lui. Si l'œuvre de Mr. Heinlein évoque une solide lithographie en noir et blanc, celle de Mr. Sturgeon fait penser à une exquise estampe japonaise. Il fait de chaque lecteur un psychanalyste attentif et bienveillant, sans pour autant réduire ses personnages à des abstractions ; ils restent clairement, et mystérieusement aussi, humains.

Mr. Sturgeon est le plus proche de

l'auteur idéal de science-fiction parce qu'il ne se préoccupe pas des ustensiles de la science. Il préfère accomplir son développement à partir de l'être humain plutôt qu'à partir de l'éprouvette. Cela lui joue parfois des tours, l'obligeant à ralentir l'action de son récit pour approfondir des nuances de comportement. Mais il reste un admirable artisan et, lorsque son sujet se trouve dans l'optique appropriée, il nous gratifie invariablement d'un joyau.

Robert Sheckley est peut-être le plus élégant des auteurs de science-fiction. Observez comment il aborde son récit ; entre une douzaine d'introductions possibles, il choisit invariablement la plus spirituelle et la plus originale. Ses idées sont attrayantes ; son dialogue est vif et doté d'humour. Il détient le secret de l'économie et sait comment exprimer la quintessence d'une idée avant d'en explorer les variantes.

Mr. Sheckley court toutefois un grave risque : celui de devenir monotone. Le succès qu'il a obtenu de bonne heure avec un certain schéma d'histoire l'a encouragé, semble-t-il, à recourir de plus en plus fréquemment à ce schéma. Il place un ou deux personnages devant quelque problème fantastique et captivant. Les protagonistes finissent invariablement par résoudre leur problème et presque toujours avec une ingénieuse surprise par-dessus le marché.

Cela revient à dire que ses histoires se réduisent à de simples duologues. Nous nous réjouissons de voir Mr. Sheckley se libérer de cette formule et se faire la main à d'autres types d'histoires. Son talent est trop vif pour être entièrement gaspillé sur une réussite unique.

A notre avis, James Blish représente à la fois la grandeur et la faiblesse de la science-fiction contemporaine. Mr. Blish est un artisan sérieux, possédant un vif penchant philosophique. C'est avant tout un théoricien dépourvu de passion, ce qui fait sa force. Sa faiblesse est de se suffire des théories dramatiques sans guère s'attacher au drame des humains qui se trouvent aux prises avec elles.

C'est là, croyons-nous, un aspect de la jeunesse — la jeunesse qui éprouve tant d'intérêt à l'égard des énigmes de l'univers qu'elle n'en a plus le temps de s'attacher aux habitants de cet univers. Ceux d'entre nous qui sont un peu plus âgés se sont amusés, à l'occasion, avec ces mystères ; maintenant, nous commençons à nous rendre compte que l'un des plus fascinants est encore l'homme, et nous cherchons à en savoir davantage à son sujet. C'est à ce point que Mr. Blish nous laisse un peu en chemin.

Soyons cependant équitable et notons que de jeunes lecteurs nous avouent souvent qu'ils préfèrent la science-fiction à l'état pur ; autrement dit, avec un minimum de personnages humains. Ainsi, alors que Mr. Blish peut occasionnellement décevoir les aînés de ses lecteurs, il possède des générations de jeunes admirateurs qui deviendront bientôt des fanatiques de son œuvre.

Pour le malheur d'Isaac Asimov, son plus grand récit fut son premier en date ; et ce fut là un classique, que n'importe lequel d'entre nous eût été fier de signer. Depuis cette époque, Mr. Asimov nous a gratifiés d'un courant régulier de science-fiction : minutieusement préparée et polie, rarement inspirée. Il n'a pas grandi en stature ; il est simplement devenu un infatigable fabricant.

Il y a chez lui une sorte de froideur qu'il nous faut distinguer de la clarté glaciale de Mr. Blish. Celui-ci fixe délibérément ses limites, et utilise ses personnages pour illustrer ses

théories. Mr. Asimov, quant à lui, manque simplement du sens dramatique ; il possède un enthousiasme considérable, mais pas de chaleur vivifiante. Ce n'est pas un véritable auteur de fiction.

Cela est prouvé par les admirables articles scientifiques qu'il écrit. Lorsque son sujet n'exige pas que de la vie soit insufflée dans des personnages, son esprit, sa sagesse et son enthousiasme, combinés avec sa lucidité organisatrice, produisent des articles qui sont de vrais régals et qui, fréquemment, se révèlent à la lecture plus divertissants que ses récits dans le même magazine. Après tout, la fiction n'est qu'une des formes de la littérature et il n'est pas impossible que Mr. Asimov soit un essayiste qui a finalement trouvé sa voie.

Les écrivains sont une race paresseuse ; nous écrivons ce qui est commode, confortable et profitable. Personne ne sait mieux que nous expliquer et justifier la lâcheté. Lorsque nous nous trouvons inspirés par un thème qui, traité avec franchise et honnêteté, pourrait déclencher une dispute familiale, nous n'avons guère de difficulté à trouver une excuse valable qui nous conduira à une échappatoire. Si nous avons une idée qui exige, pour son plein développement, une spéculation rigoureuse, nous pouvons improviser une douzaine de procédés permettant d'éviter ce rude effort. Tout cela en guise d'hommage au plus courageux des auteurs de science-fiction, Philip José Farmer.

L'extrapolation est un idéal souvent exalté en science-fiction, mais rarement pratiqué avec profondeur. Mr. Farmer est peut-être le seul auteur qui, véritablement et avec discipline, extrapole. C'est l'homme capable de suivre une idée jusqu'au bout, quelle que soit la conclusion atteinte ; et la grandeur de Mr. Farmer est de ne pas craindre les conclusions, même les plus repoussantes.

Nous avons parlé tout à l'heure de la virilité de Robert Heinlein. Considérée à la lumière du courage de Mr. Farmer, l'agressivité de Mr. Heinlein devient une simple bellicosité. Mr. Heinlein se fait souvent l'avocat d'un point de vue réactionnaire devant un milieu progressiste, et on voit là un signe de courage. Nous estimons que ce n'est là que défense de vues temporairement impopulaires. C'est Mr. Farmer qui possède le courage véritable, car il ose s'avancer dans la nuit, là où aucun point de vue n'existe pour le soutenir. En d'autres termes, Mr. Heinlein choque délibérément par souci de valeurs dramatiques ; Mr. Farmer choque parce qu'il a le courage de suivre une idée en apparence inoffensive jusqu'à ses conséquences les plus terribles.

La faiblesse de Mr. Farmer est qu'il n'est pas un génie (le soussigné ne sait que trop bien que c'est là une remarque absurde et douloureuse à la fois). Ni lui ni aucun autre auteur écrivant actuellement n'est en mesure de développer ces puissantes extrapolations jusqu'à en faire une histoire plus-grande-que-nature. Mr. Farmer, nous semble-t-il, a un moteur trop puissant pour son chassis. Cette remarque peut d'ailleurs s'appliquer à la majorité des écrivains de science-fiction.

Nous n'oublierons jamais l'impact des premières histoires de Ray Bradbury. Il y a une génération, elles déferlèrent sur la science-fiction et en firent un art. Auparavant, il n'y avait qu'un ensemble de mécanismes. Nous ne voudrions pas dénigrer ceux-ci : ils étaient ingénieux et puissants. Chacun d'eux était comme une jumelle braquée vers l'avenir ; mais Mr. Bradbury nous ouvrit des horizons entiers. Son thème est constitué par la protestation ; protestation de l'homme

contre les outils qui lui permettent de contrôler son entourage, mais qui menacent de le détruire lui-même. On peut dire, un peu sommairement, que Mr. Bradbury est un partisan de la vie simple. Il ne s'attaque pas à de grands problèmes ; il aime au contraire s'arrêter sur un point minuscule — le droit de faire une promenade sous la pluie, le droit d'ouvrir un livre — et le développe, dans un style magistral, pour en faire un incident évocateur.

C'est en effet dans l'incident, et non dans le drame, que réside la force de Mr. Bradbury ; l'incident et un subtile contrôle des tons. Si l'art de Theodore Sturgeon évoque l'estampe japonaise, celui de Mr. Bradbury peut être comparé à cet art difficile entre tous, celui de l'aquarelle. Dans l'aquarelle, les teintes doivent être transparentes de pureté et, en même temps, étalées d'un pinceau plein et franc. Telle est l'essence de l'art de Mr. Bradbury.

Tel est aussi le danger de cet art ; il est si particulier dans sa perfection qu'une très petite quantité peut faire un usage très long. On ne peut pas lire trop souvent Mr. Bradbury. Lorsqu'on fait un volume de ses récits, il est pratiquement impossible de les lire tous en une seule fois. On se rassasie des nuances subtiles, et on commence à chercher quelque chose de plus substantiel.

Il existe bien d'autres auteurs que le manque de place ne nous permet pas d'envisager ici : Brian Aldiss, Algis Budrys, Arthur Clarke, Damon Knight, Fritz Leiber et d'autres. Chacun apporte quelque chose à la science-fiction ; ce sont là des confrères que nous sommes fier d'admirer. Mais nous devons nous limiter aux sept artistes dont nous venons de parler.

Souhaitons donc à un jeune auteur la virilité et le sens du dramatique de Robert Heinlein ; l'humanité de Theodore Sturgeon ; le brillant de Robert Sheckley ; le calme de James Blish ; l'enthousiasme encyclopédique d'Isaac Asimov ; le courage de Philip Farmer et le style de Ray Bradbury. Il ne lui resterait plus qu'à distribuer des numéros d'ordre aux éditeurs qui viendraient faire la queue chez lui.

(*Traduit par Demètre Ioakimidis.*)

● Enfilons des perles.

Après « *Les perles du facteur* », Jean-Charles nous présente une nouvelle anthologie appelée au même succès : « *La foire aux cancres* » (Calmann-Lévy). Il s'agit d'un recueil des plus jolies « perles » trouvées au hasard de l'examen des copies et devoirs d'élèves des lycées et collèges. Dans tous les domaines . histoire, géographie, sciences, littérature, etc., la pêche est abondante et savoureuse ! Pour les « scientifiques » que sont les lecteurs de « *Fiction* », citons au hasard quelques trouvailles :

— *La Lune est habitée, puisqu'il y a de la lumière.*

— *L'Etoile Polaire se trouve à la queue du gros ours.*

— *Dans l'hémisphère sud, la constellation qui permet de s'orienter est la Croix Rouge.*

— *La pesanteur c'est que s'il n'y en avait pas on s'envolerait.*

En souhaitant que ces quelques exemples vous incitent à lire l'ouvrage tout entier !

Clarke couronné

Les récentes réalisations scientifiques ont suscité un grand intérêt au sein de l'UNESCO, qui multiplie conférences et colloques sur l'apport des techniques modernes dans le domaine de l'éducation et de la culture. La dernière manifestation de cet intérêt est l'attribution du prix Kalinga à un auteur bien connu des amateurs de science-fiction et de vulgarisation scientifique : Arthur C. Clarke.

Le prix international Kalinga, d'un montant de 1.000 livres sterling, provient d'une donation de M. Bijoyanand Patnaïk — industriel indien et premier ministre de l'Etat d'Orissa. Il est décerné chaque année par un jury international nommé par l'UNESCO et constitué en 1962 par le professeur I. I. Artobolevski (de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S.), le professeur Giuseppe Montalenti (de l'Institut de génétique de l'Université de Rome) et de M. M. S. Randhava (conseiller pour les ressources naturelles et la recherche scientifique à la Commission du Plan de l'Inde).

Le romancier et écrivain scientifique britannique est le dixième lauréat de ce prix, destiné à récompenser la « popularisation de la science ». Depuis 1951 ont été successivement couronnés : Louis de Broglie (France), Julian Huxley (Angleterre), Waldemar Kaempffert (Etats-Unis), Augusto Pi Suner (Venezuela), George Gamow (Etats-Unis), Bertrand Russel (Angleterre), Karl von Frisch (Allemagne), Jean Rostand (France) et Ritchie Calder (Angleterre).

Ancien président de la Société interplanétaire britannique, Arthur C. Clarke a actuellement 45 ans et vit à Ceylan. Il continue à s'intéresser aux profondeurs de l'espace puisqu'il y préside l'Association astronomique, mais s'est découvert une passion nouvelle pour les profondeurs sous-marines qu'il explore et photographie le long de la « Grande barrière » d'Australie.

Deux millions d'exemplaires de ses vingt-huit ouvrages ont été vendus en quinze langues dans le monde entier. En France, les éditions Denoël ont traduit « *L'exploration de l'espace* » et « *Demain, moisson d'étoiles* », devenus des classiques. « *Iles de l'espace* » et « *Les sables de Mars* » ont paru au Fleuve Noir ainsi que « *Prélude à l'espace* » et, tout récemment, « *S. O. S. Lune* », cependant que le Rayon Fantastique publiait avec « *Les enfants d'Icare* » un des chefs- d'œuvre du roman de science-fiction contemporain (en attendant de présenter prochainement « *La cité et les astres* »).

Gil Sartène.

Souscriptions du Club Futopia

Le Club Futopia met en souscription les deux premiers volumes de la Collection Denebienne, consacrée aux études conjecturales :

1) Régis Messac : « *Esquisse d'une Chrono-Bibliographie des Utopies ; Avertissement de Ralph Messac ;* 111 *notes de Pierre Versins* ».

Cet ouvrage qui comportera 80 pages ronéotypées au format 29,5 x 21 indique et commente plus de 550 utopies et romans de science-fiction de 1502 à 1940. Les 94 premiers exemplaires comprendront chacun une page du manuscrit original ; il sera tiré à petit nombre sur papier bleu, avec 10 % au plus d'exemplaires sur papier blanc toilé, plus 15 exemplaires H. C. réservés à Ralph Messac dont la générosité a permis cette édition.

2) A. de Groote : « *Filmographie* (1938-1961) ; *Science Fiction, Epouvante et Fantastique* ».

De même présentation que l'ouvrage ci-dessus, cette filmographie de 70 pages indexe plus de 400 films par ordre chronologique, avec un index des titres, et donne pour chaque titre le ou les réalisateurs, l'œuvre d'où, éventuellement, le film est tiré, ainsi que les principaux interprètes. Un guide indispensable à l'amateur, parfaitement maniable, et tel qu'il n'en existe pas encore.

Clôture de la Souscription : 30 octobre 1962.

Prix (*Adhérents*) : NF 3,60 l'exemplaire numéroté sur papier bleu.
NF 9,00 l'exemplaire numéroté sur papier blanc toilé.

(*Personnes étrangères au Club*) : NF 6,00 ou NF 18,00.

Versements (*France*) : Mme A. Belzanne, 55, rue de la Procession, PARIS XVe, C.C.P. Paris 15.233-10.

(*Autres pays*) : Pierre Versins, Primerose 38, Lausanne (Suisse), C. C. P. II - 84 - 22.

Attention ! souscripteurs à un seul ouvrage, spécifiez « Esquisse... » ou « Filmographie... »

TRIBUNE LIBRE

Retour aux sources

D'après vous (« *Fiction* » no 105, page 81), un seul récit de Kit Reed : « *L'attente* », « a suffi à classer cet auteur féminin dans le rang des maîtres de la littérature insolite ».

Laissez-moi vous dire que le maître n'est en aucune façon Kit Reed, mais Hérodote en personne.

Je suis sûr que vous vous souvenez de « *L'attente* », et maintenant je cite Hérodote :

Livre I, CLIO.

§ CXCIX. *Les Babyloniens ont une loi bien honteuse. Toute femme née celle qui regarde les malades. Comme ils n'ont point de médecins, ils transportent les malades à la place publique, chacun s'en approche ; et, s'il a eu la même maladie, ou s'il a vu quelqu'un qui l'ait eue, il aide le malade de ses conseils et l'exhorte à faire ce qu'il a fait lui-même, ou ce qu'il a vu pratiquer à d'autres pour se tirer d'une semblable maladie. Il n'est pas permis de passer auprès d'un malade sans lui demander quel est son mal.*

§ CXCIX. *Les Babyloniens ont une loi bien honteuse. Toute femme née dans le pays est obligée, une fois dans sa vie, de se rendre au temple de Vénus, pour s'y livrer à un étranger. Plusieurs d'entre elles, dédaignant de se voir confondues avec les autres, à cause de l'orgueil que leur inspirent leurs richesses, se font porter devant le temple dans des chars couverts. Là elles se tien-*

nent assises, ayant derrière elles un grand nombre de domestiques qui les ont accompagnées ; mais la plupart des autres s'asseyent dans la pièce de terre dépendante du temple de Vénus avec une couronne de ficelles autour de la tête. Les unes arrivent les autres se retirent. On voit en tous sens des allées séparées par des cordages tendus : les étrangers se promènent dans ces allées, et choisissent les femmes qui leur plaisent le plus. Quand une femme a pris place en ce lieu, elle ne peut plus retourner chez elle avant que quelque étranger ne lui ait jeté de l'argent sur les genoux, et n'ait eu commerce avec elle hors du lieu sacré. Il faut que l'étranger, en lui jetant de l'argent, lui dise : « J'invoque la déesse Mylitta. « Or, les Assyriens donnent à Vénus le nom de Mylitta. Quelque modique que soit la somme, il n'éprouvera point de refus, la loi le défend ; car cet argent devient sacré. Elle suit le premier qui lui jette de l'argent et il ne lui est permis de repousser personne. Enfin, quand elle s'est acquittée de ce qu'elle devait à la déesse, en s'abandonnant à un étranger, elle retourne chez elle. Après cela quelque somme qu'on lui donne, il n'est pas possible de la séduire. Celles qui ont en partage une taille élégante et de la beauté ne font pas un long séjour dans le temple ; mais les laides y restent davantage, parce qu'elles ne peuvent satisfaire à la loi : il y en a même qui y demeurent trois ou quatre ans. Une coutume à peu près semblable s'observe en quelques endroits de l'île de Cypre.

Cette traduction est tirée de « *Histoires d'Hérodote* », publié par l'Ambassade du Livre, 12, Rue de Presbourg, Paris (pages 131 et 132).

La différence essentielle entre ce texte et le récit de Kit Reed est que les faits cités sont authentiques et que ceux-ci se déroulaient en l'an 536 avant Jésus-Christ. Quand à Hérodote, il a écrit son histoire vers 450 avant Jésus-Christ.

André Gérard
(Epinal)

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2 NF. + 9,29 % de taxes. (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)



ALFRED HITCHCOCK

vous propose

200 récits de suspense !

Vous trouverez ces histoires passionnantes, sélectionnées et présentées par Alfred Hitchcock, le maître du suspense à l'écran, dans les seize premiers numéros de **Alfred Hitchcock Magazine.** Vous pouvez vous les procurer à notre service vente : 24, rue de Mogador, Paris (9e). Et chaque mois, désormais, vous ne manquerez pas d'acheter **Alfred Hitchcock Magazine.**

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Entre le bien et le mal

Dans une précédente chronique, j'ai été amené à poser le problème de l'adaptation cinématographique d'œuvres littéraires (numéro 104). « *Le village des damnés* » me donne l'occasion d'y revenir. Comme à propos du film « *Les innocents* », qui reprenait l'histoire bien connue d'Henry James : « *Le tour d'écrou* », je dirai ici que le passage à l'écran marque un net appauvrissement de l'œuvre romanesque. Le film de Wolf Rilla se base en effet sur un roman de John Wyndham paru en traduction en 1959, chez Denoël, sous le titre « *Les coucous de Midwich* » (1).

On connaît suffisamment les qualités des ouvrages de Wyndham pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Sa manière est généralement simple : un seul thème dominant, une action presque linéaire. « *Les coucous de Midwich* » n'échappe pas à ce principe. A la suite d'un phénomène mystérieux, toutes les femmes en état de procréer, dans le village de Midwich, donnent le jour à des enfants accusant des analogies curieuses. Leurs yeux présentent une ressemblance étrange. Ces enfants qui possèdent des pouvoirs bizarres ont été en fait implantés (à la façon des œufs que les coucous déposent dans le nid des autres oiseaux) dans le ventre de leurs mères ! Ils possèdent un ego collectif. Ce que l'un d'eux apprend, tous les autres le savent. Bientôt ils deviennent un groupe hostile et menaçant. Il faut les supprimer. Mais comment, puisqu'ils lisent dans la pensée des hommes ?

Ainsi, le côté fantastique du roman est assez simple. On comprend que le cinéma se soit laissé séduire par la possibilité de réaliser un film de science-fiction ne nécessitant pas de nombreux effets spéciaux. On se demande même s'il était nécessaire de truquer le « regard » des enfants de temps à autre. Quoi qu'il en soit, le thème fantastique se déroule dans le film avec la même simplicité que dans le livre. De ce point de vue, on peut constater une fidélité au modèle. Mais si les romans de Wyndham n'avaient que cet aspect, ils ne seraient guère intéressants, d'autres auteurs sachant nous offrir dans le domaine de l'insolite des situations autrement plus alléchantes.

C'est que Wyndham s'intéresse particulièrement aux réactions humaines en face d'un phénomène exceptionnel. Dans « *Les coucous de Midwich* », il décrit l'évolution des rapports entre le groupe de « monstres » et la communauté. Bien qu'il ne soit pas allé à cet égard jusqu'au bout des possibilités du sujet, force nous est de constater que le scénario du « *Village des damnés* », lui, demeure bien en deçà ! Les réactions psychologiques

(1) La critique de ce roman a paru dans notre numéro 67, (N.D.L.R.).

y apparaissent schématiques et leur évolution n'est nullement esquissée. Le réalisateur a porté plutôt l'accent sur le problème moral qui se lisait en filigrane dans le livre. Ce faisant il a appauvri sa matière.

Faut-il supprimer les enfants ou leur donner leur chance ? Leur libre arbitre peut-il s'améliorer sous l'effet de l'éducation ? Vers le milieu du film, une conférence réunit, sous la présidence du ministre de l'Intérieur, plusieurs personnalités du monde militaire et du monde scientifique. Les militaires défendent, semble-t-il, la thèse du fait moral inné, tandis que les savants (représentés par George Sanders) prétendent que le sens moral s'acquiert. Le ministre penche pour compromis : un sursis d'un an pendant lequel on abandonne les enfants à George Sanders. Mais l'on s'aperçoit entre temps que les militaires avaient raison, que les enfants deviennent un fléau dangereux. Les Russes suppriment, à coup de bombe atomique, enfants-monstres et innocents de leur propre village contaminé (à noter plusieurs tirades anti-soviétiques). Solution simple mais inhumaine, que les Anglais (présentés ici comme des anges) ne sauraient reprendre. Finalement, agissant sous l'impulsion de son « sens moral », George Sanders qui se considère comme responsable du développement malheureux de toute l'affaire, dynamite les enfants et périt avec eux.

Bien que le scénario soit loin de la richesse de l'œuvre initiale, il faut toutefois reconnaître qu'il est supérieur à celui de beaucoup de films du genre. Il ne s'agit pas là de s'abandonner à l'épouvante, de briller par les truquages ou de suivre les sentiers battus. « *Le village des damnés* » est une œuvre pour adultes ; les amateurs d'aventures, d'épouvante et de space-opera risquent fort de s'y ennuyer. Cela dit, mise à part la découverte du phénomène, au début du film, celui-ci ressortit le plus souvent au théâtre : absence d'action, absence d'idées de mise en scène, longue tirades explicatives. Ce qui m'amène à parler de la réalisation, honnête mais sans invention. Il y a une telle quantité de champ-contre-champs qu'on se croit reporté à des années en arrière... Avec son découpage classique, sa direction d'acteurs sans audace, sa lenteur de rythme (une heure vingt de projection qui semblent durer plus de deux heures), ce film ressemble en somme à n'importe quel autre film moyen anglais et seul son sujet le signale à l'attention.

En y réfléchissant après coup, je me suis posé une question : derrière ce sujet, ne s'en cache-t-il pas un autre, moins apparent et plus terre-à-terre ? La situation décrite peut faire croire en effet que l'auteur a voulu profiter d'un thème de science-fiction pour traiter le problème de l'opposition de l'enfance au monde des adultes. Quoi qu'il en soit, on songe en sortant de la salle à ce qu'un réalisateur plus audacieux aurait pu faire de ce film, même si, en le comparant mentalement aux autres bandes du genre, la sévérité s'amenuise.

F. Hoda.

Le cinéma fantastique a trouvé sa revue

Il est difficile de visiter des ruines romaines sans trouver un Capitole, temple colossal réservé au culte des dieux officiels. Quel archéologue improvisé n'en a retiré une impression de hiératisme froid et compassé, bien propre à nous faire voir nos ancêtres comme d'affreux bourgeois ? Erreur : les grands temples étaient vides, et c'est en vain que les municipalités se ruinaient en cérémonies coûteuses pour démontrer leur loyalisme à l'empereur et à ses représentants ; dans le même temps, lès temples louches des faubourgs, où se déchaînaient les paroxysmes des cultes isiaques et mithriaques, étaient bourrés de monde, et recueillaient tous les suffrages des bons Gallo-Romains.

La situation n'a guère changé depuis, et les non-conformistes de 1962 se retrouvent en foule au Midi-Minuit, cette salle parisienne où se célèbrent les messes noires du cinéma érotique et fantastique. « *Midi-Minuit* », c'est un bon emblème, et les créateurs de la nouvelle revue du cinéma fantastique ont eu raison de le choisir comme titre : c'est un peu comme si les Capétiens avaient publié une revue intitulée « *Montjoye* ».

Une nouvelle revue de cinéma : voilà qui n'étonne guère, à une époque où il s'en fonde à peu près une par mois. L'édition cinématographique a toujours été menée en dépit du bon sens, et l'accroissement récent du public intellectuel n'y a rien changé : les publications en ont profité pour augmenter en quantité, mais fort peu en qualité.

Or, ces défauts sont précisément ceux que l'on pourrait le moins reprocher à « *Midi-Minuit* » : une iconographie extrêmement fournie et passionnante, une érudition filmographique s'étalant à tout propos, donnent à cette revue l'allure la moins défoulatoire et la plus spécialisée qu'on pouvait imaginer — peut-être un peu trop spécialisée d'ailleurs : car les détails d'érudition (il y a cinq filmographies et une bibliographie dans le n° 1, d'ailleurs remarquables — les filmographies en particulier contiennent des analyses de films, travail très nécessaire, mais beaucoup trop fatigant pour les cinéphiles moyens) n'intéresseront qu'une minorité de lecteurs ; souhaitons donc que les autres y trouvent suffisamment de photos pour acheter « *Midi-Minuit* » en foule et lui assurer une longue vie.

En effet, cette revue, profitant de l'absence d'une actualité substantielle dans son domaine, a largement exploité les ressources des collectionneurs qui figurent à son comité de rédaction et préparé plusieurs numéros d'avance — elle en annonce 10 en dernière page — ce qui l'éloigne encore des principes hautement fantaisistes qui président aujourd'hui à la création de tant de revues de cinéma. Il est vrai que le fantastique cinématographique est loin d'être un sujet inépuisable : de quoi le n° 20 sera-t-il fait ? La délimitation d'un domaine par trop précis a de gros avantages, mais aussi des inconvénients.

Ici les inconvénients, peu apparents dans la présentation générale de la revue, sont quelquefois sensibles quand on se réfère au texte. Alain Le Bris et Michel Caen, les animateurs de « *Midi-Minuit* », semblent être, à en juger par ce premier numéro, des sadiens plutôt que des amateurs de fantastique à proprement parler : ce qu'ils étudient dans l'œuvre de Terence Fisher, ce ne sont pas les vampires ou les loups-garous, mais le thème du sang, le thème du château et les perversions sexuelles. N'y a-t-il pas là un danger d'appauvrissement supplémentaire en ce qui concerne un genre assez efficace pour provoquer bien des ferveurs, mais fondé sur un nombre limité d'effets et de motivations ?

D'autres dangers aussi se font jour.

Si l'équipe de « *Midi-Minuit* » dans son ensemble est composée de spécialistes soucieux d'informer le public dans leur domaine, certains de ses membres ne seraient peut-être pas hostiles à l'idée de fonder une nouvelle chapelle. Le choix de Terence Fisher pour un numéro-programme a quelque chose de vaguement suspect. Son œuvre a le mérite d'être récente, donc facile à étudier et à illustrer ; en outre, il est un des rares cinéastes d'aujourd'hui à s'être spécialisés dans le cinéma fantastique et, si commerciales qu'en soient les raisons (notons que les animateurs de la revue ne cherchent nullement à éluder ce point essentiel), le résultat offre au moins un avantage sur le plan de l'information, fort bien exprimé par Jean Boullet : « *Merci, M. Fisher, d'avoir rendu Dracula aux cinéphiles de vingt ans.* » Mais on a beau faire abstraction des questions de forme pour ne s'intéresser qu'au matériel thématique ou, si l'on préfère, aux accessoires, les défauts de cet auteur sont tout de même trop apparents pour être celés : « *Fisher ignore la pudeur,* » avoue un de ses exégètes. O combien ! La parade est bien connue dans les revues de cinéma : Fisher sera donc loué pour ce manque évident de finesse qui, pour d'aucuns, situe son œuvre au fond des océans plutôt que sur les cimes. Ce n'est pas bien grave (et d'autant moins qu'en fait le point de vue de Caen et Le Bris est à peu près celui de Boullet et qu'on ne retrouve guère ici de politique des auteurs hors de propos), mais tout de même Fisher est le tenant le plus avoué d'un conformisme fantastique qui, de n'être pas dénoncé, nous fait redouter que « *Midi-Minuit* » ne se contente à l'avenir d'en être le porte-parole. Souhaitons à cette revue un peu d'éclectisme et un peu d'humour — le fantastique après tout est un genre suffisamment hybride et varié pour offrir bien des ressources à une revue, même après un numéro un peu trop hyperbolique sur Terence Fisher.

Jacques Goimard.

MIDI - MINUIT FANTASTIQUE. *Directeur :* Eric Losfeld. *Rédacteurs en chef :* Alain Le Bris et Michel Caen. *Comité de rédaction :* Jean Boullet, Roger Cornaille, Francis Lacassin, Georges Lenglet, Jean-Claude Romer, Jacques Sternberg, Paul-Louis Thirard. *Editions du Terrain Vague,* 23 - 25, rue du Cherche-Midi, Paris (6e).

La Méthode plongée dans l'Epouvante

La revue de cinéma « *La Méthode* » vient de publier un numéro spécial (n° 9, juin 1962) sur le cinéma fantastique américain d'avant-guerre. Grand sujet, sur lequel tous les amateurs espèrent bien lire un jour un texte définitif : car cette livraison de « *La Méthode* » est loin d'épuiser la question, en dépit de certaines qualités.

La formule du numéro spécial dans les revues de cinéma est en train de descendre une pente dangereusement savonneuse. Certains font tout reposer, et de plus en plus, sur un article central (ou un « entretien ») auquel on ajoute, pour faire bonne mesure, « filmographies », « témoignages » et, si la chose est possible, un petit texte du cinéaste visé. Avec « *La Méthode* », nous en sommes au stade suivant : le rembourrage a disparu, le contenu de la revue se limite à un seul article.

Il est trop facile de critiquer les revues de cinéma : la plupart d'entre elles mènent une vie difficile, et publient les textes qu'elles ont plutôt que les textes qu'elles souhaitent. Pourtant il est moins malaisé, tous les rédacteurs en chef vous le diront, d'obtenir plusieurs articles courts qu'un seul article long. Mais dans ce cas, nécessairement, les points de vue s'opposent, tandis que les problèmes se recoupent : il faut organiser le débat, veiller à l'équilibre du numéro, etc. Les dirigeants de « *La Méthode* » ont renoncé ici à faire le travail. Conséquence : ce numéro de leur revue a exactement les qualités et les défauts de Jean Boullet, auteur de l'article.

Parlons d'abord des qualités. L'iconographie est excellente, encore qu'un peu « classique » : visiblement Boullet, qui est un des premiers collectionneurs parisiens, n'a pas cru devoir sortir ses plus belles pièces pour la circonstance. Autre point favorable : une documentation hors de pair. Jean Boullet a tout vu, y compris les films invisibles aujourd'hui ; il écrase complètement les cinéphiles de la nouvelle génération, nés trop tard dans un monde trop vieux. Enfin il aime ces films, et n'hésite pas à en parler avec un enthousiasme qui, pour ce qui le touche le plus, atteint presque au lyrisme véritable, par exemple à propos du « *Masque de Fu Manchu* », quand il évoque « *la séquence du jeune homme nu, écartelé sur une table de torture, des athlétiques bourreaux nègres vêtus de slips d'or qui évoquent quelque Lothar vu par Cottafavi...* »

Cet enthousiasme a pourtant ses petits inconvénients. D'abord, la naïveté, qui plus d'une fois met l'auteur au bord de la guerre contre les moulins à vent : « *Je voudrais parfois être le comte Zaroff lui-même,* » écrit Boullet, « *et coller une bonne volée de flèches, empoisonnées si possible, dans le bas du dos des minus.* » L'étude se termine par une « note à benêts » qui vaut la peine d'être citée entièrement : « *Je m'excuse de signaler aux contradicteurs éventuels que je possède tout, absolument tout sur la question, que je suis pratiquement incollable sur l'épouvante et le fantastique américains. En vertu de quoi il est pratiquement impossible de me prendre en défaut ou en flagrant délit d'erreur. A bon entendeur salut, copains de Jeanne d'Arc compris.* » On se demande s'il faut déplorer qu'un passionnant répertoire de souvenirs soit exagérément gauchi par cette personnalité envahissante, ou se louer de recueillir, au gré des pages, les manifestations d'un sympathique don quichottisme qui introduisent dans l'épouvante, sujet par trop lugubre, l'indispensable note de gaieté.

De la naïveté à l'imprudence, il n'y a qu'un pas. L'étude de Jean Boullet contient un certain nombre de mots en trop. Il affirme par exemple que « *L'homme invisible* » de Wells est un plagiat du « *Secret de Wilhelm Storitz* ». Diantre ! C'est là un mot bien grave, et qu'il convient de ne pas démonétiser en l'appliquant à une anodine ressemblance. Il est fort téméraire aussi de qualifier de « chef-d'œuvre » le « *Dr. Jekyll and Mr. Hyde* » de Mamoulian : des esprits plus mesurés ou plus retenus auraient seulement trouvé matière, dans les arguments ajoutés par Boullet, à parler de « film intéressant ».

Il est vrai que notre Socrate de l'épouvante n'a rien d'un esthète ; à l'occasion, il ne cache pas qu'il laisse à d'autres le soin de décider si tel ou tel film vaut 8 ou 14/20, quitte à les mettre dans son jeu au besoin : « Freaks », *aujourd'hui considéré par tous les spécialistes comme un des films les plus importants du cinéma mondial,* » écrit-il. Pauvres spécialistes ! Ils ne sont d'accord ni sur ce point, ni sur les autres ; et l'autorité

de ces forts en thème ne laisse pas d'être quelque peu... fantomatique. Voilà donc une naïveté de plus, aussi sympathique dans sa modestie que d'autres dans leur orgueil, mais qui ne fait que souligner une carence de l'étude. Visiblement l'auteur ne connaît que deux catégories esthétiques : ce qui le passionne et ce qui ne l'intéresse pas.

Il manque donc un article sur la beauté dans le film d'épouvante, ne serait-ce que pour faire contrepoids. Ce n'est pas la seule déficience, ni même la plus grave : que Boullet accorde plus d'importance au fond qu'à la forme, je serais mal venu de le lui reprocher, puisque je fais de même à ma manière. Parlons donc du fond. Je ne chicanerai pas l'auteur sur sa dreyerophobie (1). Mais il y a des choses qui me chagrinent davantage : quand il s'extasie sur « les *êtres* ou plutôt les *choses* à tête d'oiseau », quand il cite Zaroff avec délices (« *Les faibles ont été mis en ce monde pour donner du plaisir aux forts* »), il prend une position symétrique de celle de Dreyer, mais tout aussi transcendentale et inhumaine. C'est son droit, mais comment ne pas s'étonner de lire ces lignes dans une revue politiquement située comme « *La Méthode* » ? J'ai l'impression qu'il y a maldonne, et d'autant plus que le sujet se prêtait admirablement à une analyse sociale. A ce panorama des années 30 manque un mot-clé : la grande crise. Est-ce un hasard si cette décade marque dans le cinéma américain l'âge d'or du pessimisme (avec l'essor du film d'épouvante, les Marx Brothers et W.C. Fields, Josef von Sternberg et Marlène Dietrich) et de l'illusion (avec Fred Astaire et Ginger Rogers, Deanna Durbin et Shirley Temple, sans parler de Frank Capra et Walt Disney) ? Est-ce un hasard si l'année 1932, où le monde entier atteint le fond de la crise, enfante les deux films les plus sinistres de l'histoire du cinéma, « *Les chasses du comte Zaroff* » et « *Le testament du docteur Mabuse* » ? Jean Boullet y voit une bonne année, comme pour les vins. Il y a plus à en dire. « *Zaroff* » annonce le nazisme comme le dernier « *Mabuse* ». Avec des nuances toutefois : le film de Fritz Lang est un long appel au secours, celui de Schoedsack évoque chez les hommes traqués la nostalgie de la liberté, mais aussi l'amorce d'une résistance. Je ne reprocherai pas à Jean Boullet de s'être laissé fasciner par le comte Zaroff, qui est certes un des très grands personnages imaginaires créés par le cinéma. Pourtant il n'est pas seulement le héros d'un opéra érotique : la fascination exercée par le comte a pour origine le malaise des auteurs, leur pressentiment d'un danger. Schoedsack n'était pas avec le comte : il partageait les tourments et la révolte de ses victimes. En cela, le film se rapproche de « *Scarface* » et témoigne directement sur la société américaine de l'époque. Dans « *Zaroff* », la liberté et la contrainte étaient deux choses radicalement différentes ; pour Boullet, je le crains, elles ne sont que les pôles d'un même jeu voluptueux et cruel.

De là sans doute le côté un peu linéaire de son étude, qui est surtout en fin de compte un bel album d'images agréablement sinistres. Tel qu'il est, le numéro contient des indications précieuses ; mais il reste encore beaucoup à faire.

Jacques Goimard.

(1) Je suis même prêt, pour répondre à l'invite qu'il fait à ses lecteurs, à aller cracher avec lui dans toutes les rues de Rouen, où les cendres de Jeanne d'Arc ont été dispersées au vent.

Dépôt légal : 3e *trimestre* 1962 — *Le Gérant :* M. Renault.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

NOUVEAU CATALOGUE

Gratuit

CHOISISSEZ VOS MEUBLES

dans ce magnifique catalogue en couleurs qui contient une énorme variété de mobiliers avec leurs prix : Chambres à coucher, Studios, Salles à manger, Cuisines, Fauteuils, Canapés, Literie, etc...

OPTA



CHAMBRE FRÊNE ET ACAJOU "GRAND LUXE" VERNIS POLYESTER (bois de placage dit d'ébénisterie) comprenant : **Armoire de rangement** 200 x 178 x 60. **Lit** pour literie de 140 - **1 chevet.**

1550 NF

AVANTAGES SÉGALOT

- Livraison et installation gratuites dans toute la France
- Reprise en compte de vos anciens meubles au plus haut cours.
- **18 mois de crédit sans formalité**

ÉCRIVEZ ! *Demandez le catalogue gratuit Réf.* **99**

SÉGALOT

52 Av. du Gal LECLERC - PARIS 14e
Métro : MOUTON - DUVERNET

Ouvert tous les jours sauf le dimanche - PARKING


Un vrai Chef!
Geugimix
ROBOT ÉLECTRO-CULINAIRE
exécute pour vous en un clin d'œil et sans effort, toutes les préparations culinaires les plus délicates et les plus variées.
6 appareils en 1
le Geugimix
BAT, FOUETTE, MALAXE, MÉLANGE, PÉTRIT, HACHE, MIXE, HOMOGÉNÉISE ÉMULSIONNE, RAPE, ÉMINCE, PRESSE (tous agrumes), MOUD, BROIE, PULVÉRISE
5 appareils adaptables en supplément.
DE L'OUTILLAGE A L'AUTOMOBILE...
Geugeot
LA QUALITÉ QU'ON NE DISCUTE PAS.
APPAREILS DE QUALITÉ
Geugeot Frères

Tarif des abonnements à « Fiction »

Durée des abonnements	FRANCE Ord.	FRANCE Rec.	BELGIQUE Francs Belges Ord.	BELGIQUE Francs Belges Rec.	SUISSE Francs Suisses Ord.	SUISSE Francs Suisses Rec.	CANADA Dollars Canadiens Ord.	CANADA Dollars Canadiens Rec.	ETRANGER Francs Français Ord.	ETRANGER Francs Français Rec.
6 mois	8,70	12,90	115,00	157,00	10,00	14,20	2,00	2,75	9,90	14,10
Un an	16,80	25,20	223,00	306,00	19,50	27,90	3,90	5,30	19,20	27,60
NUMEROS ANTERIEURS										
Jusqu'au 78 .... le numéro	1,40		20,00		1,75				1,75	
A partir du n° 79 .... »	1,60		23,00		2,00				2,00	
Pour envoi recommandé par paquet de 1 à 20 exemplaires, ajouter	0,70		6,00		0,50		0,15		0,70	
N.B. — Les numéros 1, 2, 3, 6, 9, 11 sont épuisés.										
RELIURES										
Tous frais compris, 1 reliure	5,00		63,50		5,20		1,20		5,20	
2 reliures	9,00		115,00		10,10		2,00		10,10	
3 reliures	13,20		170,00		14,80		2,90		14,80	
TARIF spécial pour les abonnés										
Tous frais compris, 1 reliure	4,60		59,00		4,80		1,00		4,80	
2 reliures	8,20		107,00		9,20		1,80		9,20	
3 reliures	12,05		160,00		13,60		2,70		13,60	

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 226, avenue Albert, BRUXELLES. C.C.P. 3500-41.

CANADA : LES EDITIONS EUROPEENNES Enr., Case Postale 1022, QUEBEC 2 P.Q.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, Bd. St-Georges, GENEVE. C.C.P. 1-6112.